

Peut être à peu près un artiste,
Peut être un poète à ses heures
S'amusant à prendre le frais
Au large de l'humaine piste.



V. MEYERLE

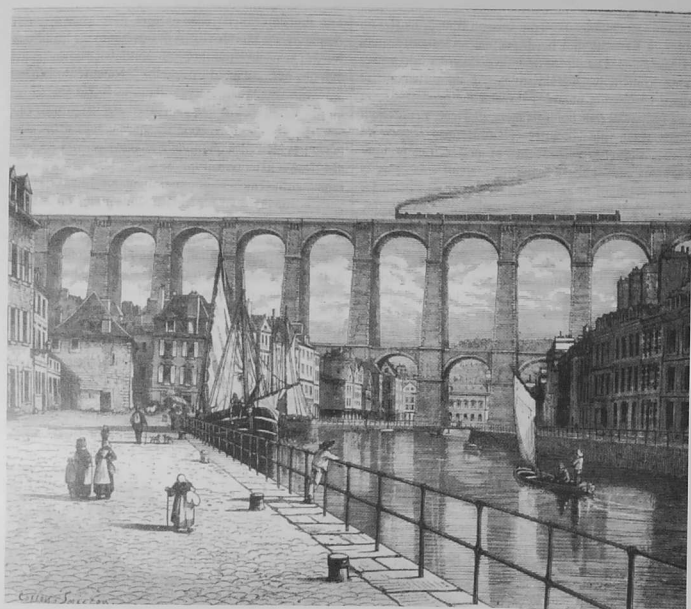
Tristan CORBIERE

Tristan
CORBIERE
"Poète, en dépit de ses vers"

Musée des Jacobins
12 mai - 18 juillet 1995



Tristan Corbière et son chien Cook
autoportrait in *Tristan Corbière* par René Martineau



Le viaduc de Morlaix. Dessin de Yan' Dargent - 1869 - "Le Magasin pittoresque" (Coll. B.M. Morlaix).

Enfant Tristan, tes nuits parlent pour tes jours,
tu portais Coatcongarr comme un cierge
et voyageais jeune dans les yeux de la Muse,
ta vie n'était qu'une amourette
et l'âme à l'œil tu lui jouais des cris.

Enfant Tristan, la grande ville n'a plus de décor
regarde la mer et rumine son lointain
c'est la marée montante à Morlaix
voici le drap béni et ton destin s'y raccroche.

Tu es sous les scellés des rêves qui vibrent
mais le ciel te donne encore des ailes,
l'une d'elles est une fleur de l'âge
je l'ai cueillie pour qu'elle te comprenne,
tes astres sont morts duel avec les vents
je viens à toi Tristan, enfant amuseur
avec la clé des amours et l'air du ridicule
comme une aide à rester debout.

à Tristan Corbière
Jean-Albert Guénégan
Poète
Président du Comité Tristan Corbière

à Sylvie, Alain, Jean-Claude,
Frañseza, Anna, Louise, Simon, Grégoire, Adrien
et Jean-Gabriel dont l'arrivée a été mieux programmée que celle du présent catalogue.



Tristan Corbière : Voyageur au pays du vrai

Eugène Guillevic

Singulier, terrible Corbière ! Il est hors classe et cela demeure et demeurera sa spécificité, son piédestal dans le cœur des fervents de la poésie.

Il est de ces poètes modernes à jamais qui, à chaque instant inventent et imposent *leur* langage, *leur* poétique.

Il n'avait pas trente ans lorsque les croque-morts de Morlaix pour qui, écrivit-il, les cercueils de poètes

"... sont de simples jeux,
Boîtes à violon qui sonnent les creux..."

enlevèrent son corps de " long flâneur, sec, pâle ". Mais plus le temps passe, plus le poète Corbière rayonne dans une présence, aujourd'hui universelle.

On pense, en général, qu'il est un poète Breton. C'est faux. Né à Morlaix, il n'est ni d'ascendance, ni de culture familiale bretonnes. Mais son enracinement en Bretagne, la force de son attachement et de sa perception des gens, des lieux et des choses en font un breton poète qui donne indubitablement à vivre ce pays.

Pour le Carnacois que je suis, tenu à résider le plus longtemps loin de l'Armorique, il a très tôt éclairé mes fiançailles avec la Bretagne. Familier que j'étais, enfant, du Pardon de Sainte-Anne-d'Auray, son " Pardon de Sainte-Anne " fut pour moi une découverte majeure où je me retrouvai plongé dans une réalité étrangère à toute affabulation et qui avait été *ma* réalité.

J'aime sa parole dans le vif du vrai. J'aime sa défiance à l'égard de tous les faussaires, et d'abord les faux vivants. Je vis avec lui, la souffrance qui naît de la conscience de tout ce qui manque à l'homme pour être humain. (Si Baudelaire maudissait " la Bête ", Corbière traquait partout " la Bête ". Cela m'est rudement précieux. Ainsi passe-t-on des " fleurs du mal " à " la male-fleur ").

Je communique avec Tristan grâce à la qualité de son écriture simple et elliptique qui nous fait sentir tout ce qui dans le monde nous attaque où nous caresse.

Corbière prend tous les mots du français vivant, populaire. Il les malaxe, il les presse avec la volonté de leur faire rendre *un jus* nouveau. On sent qu'il y a là, pour lui, une exigence vitale qu'il transforme très vite en un jeu pareil à un perpétuel " duel ". (On n'admira jamais assez l'acuité, la sensibilité de son intelligence). Il possède les mots, les vit, il les enrichit, il les féconde. Il fait l'amour avec eux dans un plaisir partagé.

Sa langue est un flux électrique qui devient lumière embrassant les ombres les plus dangereuses.

Sa liberté insolente est la désinvolture du génie : elle ose. Pour lui, même si la vérité se montre cruelle, l'essentielle exigence est de voyager au pays du vrai et de le dire.

Triste Tristan qui n'aima rien tant que de ne pas s'aimer. Quelle blessure fut à l'origine de son malaise, de mal être ?

"... - L'aimé, c'est toujours l'Autre..."

Rêve : la plus aimée est toujours la plus loin".

Tristan, tu ne t'es pas doué. Tu as beaucoup d'amis - j'en suis.

Guillevic

Paris, le 25 mai 1945.

◀ Tristan Corbière.
Lithographie de Luc-Albert Moreau.
(Cat. IX-2).



Biographie de Tristan Corbière (1845-1875)

Fabienne Le Chanu

Fils aîné des Corbière, Tristan naît il y a cent-cinquante ans, le 18 juillet 1845, dans le manoir de Coat-Congar à Ploujean près de Morlaix. D'autres enfants suivront : Alexis, trop tôt disparu (1848-1853), une sœur Lucie (1850-1944) avec laquelle Tristan entretiendra une correspondance complice pendant ses années d'internat au Lycée Impérial de Saint-Brieuc, enfin Edmond (1855-1887), bébé rondelet surnommé par Tristan et Lucie tantôt "gros Monnon", tantôt "Gouronnet" d'après le nom d'un corpulent voiturier qui assurait alors la liaison Morlaix - Saint-Brieuc durant les années de pension du jeune Edouard.

Car pour l'état civil, Tristan s'appelle encore Edouard Joachim Corbière du nom de son père, Edouard Corbière, cet ancien écumeur des mers, inventeur du roman maritime devenu homme d'affaires, et de son grand-père maternel, Joachim Puyo. Mais quand viendra le temps de la bohème roscovite et des échappées belles à bord de son cotre, quand viendra le temps d'embarquer des passagères et de mettre en panne au large avec l'une d'elles, il prendra le nom plus connoté, plus romantique de Tristan.

À la rentrée de Pâques 1859, après une jeunesse douillette passée à Morlaix, Tristan entre en 4ème comme interne au Lycée Impérial de Saint-Brieuc. Les nombreuses et longues lettres qu'il adresse plusieurs fois par semaine à sa famille depuis Saint-Brieuc montrent que la rupture avec les siens et son "cher Launay", la demeure familiale louée près de Coat-Congar, n'a pas été sans déchirement. Tristan regrette l'affection des siens, la présence rassurante d'un père, les caresses d'une mère, les taquineries d'une sœur mais s'enthousiasme de découvrir des cerises du Launay ou du "gâteau brisé" dans un colis expédié par sa mère, il embrasse Lucie, "gros Monnon", sa "bonnic", les chats et les bouvreuils que sa sœur élève pour lui, parle sans cesse de son travail, des places et des accessits qu'il brigue, aspire aux prochaines vacances où il pourra taquiner au bout de son nouveau fusil "les merles du Launay et les lapins de Coat-Congar". Cependant, grâce aux bons soins d'une famille briochine, les Bazin correspondants et amis des Corbière, Tristan retrouve en leur compagnie, ses jours de sortie, la tendresse d'un foyer qui lui manquait, tout en se livrant, par crainte d'en être privé, à des comptes d'apothicaire pour mériter ces sorties : "J'avais oublié de te dire que j'avais deux exemptions méritées pour deux très bons devoirs et si j'étais privé de sortie ces exemptions pourraient racheter ma punition, mais il faut quatre doubles et je n'en ai que 2 doubles." (Lettre de Tristan à son père, 18 mai 1859). Pendant ce temps, la famille investit la maison dite "Bourboulon" sur les quais de Morlaix.

La correspondance de Tristan Corbière nous révèle l'image d'un adolescent soucieux de l'affection de ses parents, en même temps que le brio avec lequel il narre aux siens ses démêlés avec un pion, dévoile le tour d'esprit original et mûr d'un jeune garçon déjà doué pour l'écriture, la caricature et les pastiches, ce dont témoignent aussi ses premiers vers :

"A eux le latin de cuisine
Qu'ils courent après pauvres fous
A eux la version latine
Mais la narration est à nous."

Mais apparaissent aussi les signes de l'affection qui devait l'emporter. Tristan se plaint d'engelures aux mains et souffre des premiers symptômes de rhumatisme articulaire. D'après le diagnostic du Dr Pierre Osenat, il s'agit du rhumatisme tuberculeux de Poncet qui se compliquera par une atteinte viscérale pulmonaire à la fréquentation d'estaminets enfumés et le manque de sommeil. En octobre 1860, les Corbière placent leur fils à Nantes chez son oncle, le Dr Chenantais, où il poursuit ses études en externe au Lycée jusqu'en 1861, tout en bénéficiant des soins de son parent. Le passage de Tristan chez "les Nantais", comme il les appelle dans sa correspondance, impressionna un des fils Chenantais, Jules, le futur Pol Kalig qui contribuera à la postérité littéraire de son cousin. Mais Tristan interrompt ses études après la classe de seconde ; son mal s'est aggravé : il souffre de tassements vertébraux et de déformations articulaires. Sa mère l'accompagne pour des séjours en Provence. Il passe avec elle les deux hivers 1861 et 1862 en cure climatique à Cannes suivie d'une cure thermique à Luchon. À la fin de l'année 1862, Tristan rejoint la maison "Bourboulon".

La verve satirique qu'il avait déployée dans ses vers de potache se retrouve alors dans ses vers d'adolescent. Il met en scène des notables de sa ville et trousse en leur honneur des poèmes polissons, de veine scatologique comme en témoignent "Ode aux Déperriers", parodie d'une ode de Malherbe sur le modèle des pastiches scolaires, et "Légende inconnue de l'apothicaire Danet" : il s'agit ici d'un bourgeois qui, le soir venu, dans "sa louche officine", voulant se libérer d'une opiniâtre constipation, se livre à d'étranges ablutions. Le pharmacien aperçoit alors par l'embout du cysoir un chat qui le regarde :

"Danet cru voir
Un animal qui lui faisait la mine
Dans son trou noir !...
C'était un chat que la grosse cochonne
Prise de faim
Avait lapé dans sa rage gloutonne
Comme un lapin
Oui comme un lapin !"

L'été 1863, sur les conseils du Dr Chenantais, Tristan s'installe dans la maison de vacances de ses parents à Roscoff. Ville qu'il ne devait plus quitter sauf pour un premier voyage en Italie, un long séjour parisien et deux autres voyages italiens. La ville



Manoir de Coat-Congar, en Ploujean, où naquit Tristan Corbière, bois gravé de M. Astruc. (Cat. VIII.3).

est surnommée "la petite Nice du Nord" et la station est recommandée à l'époque pour les traitements des affections osseuses et de la tuberculose. Tristan retrouve dans la maison familiale l'ambiance des étés où son père lui apprend à nager et lui promet son premier cotre. A Saint-Brieuc déjà, attendant avec impatience les grandes vacances, Tristan vivait avec le souvenir de "la chouette des baignades" roscoviètes. Et voilà que tout cela lui était offert d'un seul coup, le cotre, la mer, les étés en hiver...

Commence alors une vie marquée à la fois par la bohème, les facéties et par de longues périodes d'ermite et de solitude. Tristan peint, rime son amour et ses paysages léproisés, ses gens de la mer, cette "Race à part" d'oiseaux palmés mal culottés, fait des caricatures, louvoie avec son cotre pour mouiller le plus clair de son temps au large de l'île de Batz, une époque mal connue de ses biographes qui alimenta la légende d'un Corbière fantaisiste : Tristan dort dans une barque installée dans la salle à manger, simule des naufrages, épouvante la populace au sortir de la messe dominicale en faisant éclater des coups de feu, bénit cette même foule, coiffé d'une mitre d'évêque qu'il devait rapporter d'Italie... Autant de farces qui, ajoutées à ses pirouettes langagières, accentuèrent sa réputation d'être fantasque et peu sérieux tant il était plein de ces paradoxes :

" Un drôle sérieux, — pas drôle.
Acteur, il ne sut pas son rôle ;
Peintre : il jouait de la musette ;
Et musicien : de la palette." ("Épithaphe")

Alors qu'au cœur de ses propres contradictions, déclamées de manière ostentatoire, résidait la peur de n'être pas assez aimé pour lui-même :

"Trop cru, — parce qu'il était trop cruel,
Ressemblant à rien moins qu'à lui,
[...]
Trop *Soi* pour se pouvoir souffrir,
[...]
Ci-gît, — cœur sans cœur, mal planté,
Trop réussi, — comme raté." ("Épithaphe")

Conscient de la gravité de son mal, s'étant découvert laid au sortir de l'adolescence, (tue laid qui'il se plaira sans doute à exagérer : "Bonsoir — ce cra-paud-là c'est moi"), Tristan est bien décidé à s'offrir du bon temps : il "pose", mot qui revient sans cesse sous sa plume pour signifier qu'il adopte un "type", un "rôle" de composition :

" Ne fut *quelqu'un*, ni quelque chose
Son naturel était la *pose*.
Pas poseur, — posant pour l'*unique*"

Il faut aussi restituer au terme le sens qu'il possède dans la peinture : attitude du modèle qui prend la pose, attitude fixée par le peintre. Position difficilement tenable pour Tristan qui fut à la fois le modèle et le peintre de ses *Amours jaunes*. A Roscoff, Tristan revêt alors la panoplie du parfait marin, fréquente les estaminets du port vêtu d'un surcot, une pipe au coin des lèvres ("Celle qui *va bien à mon type*..."), un chien libre comme l'air sur ses talons, un bâtiment répondant au nom du poète, Tristan, et fait de la navigation côtière. Pourtant la passion de Tristan pour l'état de matelot, sa "coqueluche" pour le "mateluche" comme disent les filles, ne date pas de son installation à Roscoff. Cette *pose* adoptée par un fils de bourgeois est en fait le résultat d'une passion véritable, d'autant plus sincère qu'elle est contrariée par sa santé, et qui a pour origine les antécédents de son père dans la marine, exaltée encore par la lecture des romans paternels. Trois ans plus tôt, dans une lettre adressée à sa mère, datée d'automne 1860, Tristan fait allusion au cotre que son père devait lui offrir : "Je suis encore sous l'impression de la chouette de la longue lettre de papa parce que me voilà sûr de mon affaire, [...] Papa m'a promis un bateau, oui un sabot [...] moi je suis bien sûr, bien



Palmarès de Tristan Corbière au Lycée de Saint-Brieuc. (Cat. I.6).

sûr le plus heureux des vivants et des morts."

A Roscoff, Tristan s'est fait un ami en la personne de Le Gad, le tenancier d'une auberge située rue du Port, où il prend tous ses repas, et qu'il convie parfois à quelques-unes de ses somptueuses farces. C'est chez lui que Tristan fréquente une partie des étés quelques peintres montmorlais, des rapins venus chercher des "impressions" à leur palettes dans une Bretagne au ciel d'ardoise, au bord des falaises ourlées d'or, de schiste et de mica. Tous sont séduits par celui qui se définit comme un "coloniste enragé, — mais blême", et c'est avec l'un d'eux, Jean-Louis Hamon, que Tristan entreprend son premier voyage en Italie en décembre 1869 pour aller voir un autoportrait de l'artiste exposé à la Galerie des Offices à Florence. Les deux amis sont à Capri le 31 décembre et descendent à l'Hôtel Pagano. Sur le registre de l'hôtel Tristan s'est présenté comme "pittore-poeta", peintre avant d'être poète... registre qu'il paraphrase d'une autocaricature. Le voyage en Italie est pour lui l'occasion de frayer avec d'autres peintres tels Jean Benner et Paul Chenavard, un ami de Baudelaire, rencontré à Rome. C'est à Jean Benner, un peintre alsacien qui avait épousé la fille du patron de l'Hôtel Pagano, que l'on doit quelques bonnes caricatures de Corbière. Mais Tristan ne se prive pas pour croquer à son tour Benner ou Jean-Louis Hamon.

Il sera de retour à Roscoff au printemps de l'année suivante. Encore une année de répit avant que notre poète n'aille moduler son chant nouveau sur celui des cigales estivales.

Quand le printemps de l'année 1871 fut venu, une "cigale" d'origine italienne, une muse plébienne qui faisait du théâtre à Paris, vint perturber la vie du bohémien roscovite et lui apprendre un nouveau rôle. Tristan rencontre chez Le Gad le Comte Rodolphe de Battine qui se remet d'une blessure et sa maîtresse, une actrice d'origine italienne, Armida-Joséphina Cuchiani, qui deviendra Marcelle, la muse-égérie, des *Amours jaunes*, la "cigale" du poème liminaire et du poème d'envoi, la "Passagère" de "Steam-Boat". Tristan invite d'abord le couple à des promenades en mer à bord de son cotre, puis finit par y embarquer seulement Marcelle, sa "sœur d'amour", tandis que Rodolphe attend leur retour. Quelques vers témoignent de cette époque sans doute la plus heureuse, la plus apaisée dans l'existence du poète :

" Il n'aura pas, lui, ma Peureuse,
Les sauts de gorge houleuse !...
Tes sourcils salés de poudrain
Pendant un grain !

Il ne t'aura pas : effrontée !
Par tes cheveux au vent fouettée !...
Ni, durant les longs quarts de nuit,
Ton doux ennui..." ("Steam-Boat")

Une nouvelle romancera encore cette rencontre : *L'Américaine*, surnom que les habitants de Roscoff donnent à la belle étrangère. Mais lorsque le couple repart pour la capitale en automne 1871, Tristan s'enferme dans sa solitude et se joue la comédie des grands sentiments. De cette époque date un très beau poème, "Le Poète contumace", où Tristan s'imagine dans la peau de son frère romantique, Tristan de Loonnois, reclus dans sa tour à Penmarc'h ; se languissant d'elle, il lui dédie ce long poème-lettre d'amour qu'il finira par déchirer à l'aube, dans un excès d'amour-propre et dans un éclat de rire jaune :

" Sa lampe se mourait. Il ouvrit la fenêtre.
Le soleil se levait. Il regarda sa lettre,
Rit et la déchira... Les petits morceaux blancs,
Dans la brume, semblaient un vol de goélands."

Amoureux, lassé de sa retraite roscovite, Tristan rejoint Marcelle au printemps 1872 à Paris et habite une chambre Cité Gaillard à Montmartre tout près des appartements de sa belle, Boulevard Clichy. Il troque alors sa panoplie de "vieux-frère-la-côte" pour une "pose" plus "chic", s'habille en dandy, se fait tailler la



Portrait de Aspasie Puyo, mère de Tristan Corbière, avec sa fille Lucie. (Cat. I.21).



Sur le boulevard, huile sur toile de Edmond Picard, 1885. (Cat. IV.5).

barbe en pointe, va au théâtre où il partage la loge du comte Rodolphe de Battine. En mai, Tristan emmène le couple à Capri; les trois amis descendent à l'hôtel Pagano et passent ensuite leurs vacances d'été à Douarnenez avant de retrouver la capitale l'hiver. Réduit parfois à jouer "les pieds de grue" sous les fenêtres de sa belle ou à s'époumoner sous son balcon, on le verra fréquenter bientôt des femmes de mœurs plus "légères".

De cette période riche en désillusions de toutes sortes, — Tristan qui s'est mis à la caricature anti-communard tente en vain de placer son album dans les journaux —, face au monde écoeurant des compromissions, lui-même devant y sacrifier pour partager la femme qu'il aime avec Rodolphe, Tristan se plaît à épingleur un Paris en carton-pâte où brille un soleil de toc :

" Il vint aussi là — fourmière,
Bazar où rien n'est en pierre,
Où le soleil manque de ton." ("Paris", 1)

Le recueil des *Amours jaunes* paraît alors à compte d'auteur en août 1873 chez les frères Glady. L'édition financée par son père se monte à 481 exemplaires sur

papier hollandais et 9 sur papier jonquille. Bien que le poète ait d'abord présenté neuf de ses poèmes dans *La Vie parisienne* entre le 25 mai et le 18 octobre 1873, *Les Amours jaunes* passent presque inaperçus. Trois articles de journaux de l'époque saluent pourtant le nouveau-venu. Mais il faudra attendre l'enthousiasme verlainien pour le premier des "poètes maudits" en 1883, et la seconde édition des *Amours jaunes* chez Vanier en 1891, pour que la prédiction des "Rondels pour après" s'accomplisse :

"Ici reviendra la fleurette blême
[...]
Une folle brise, un beau jour, la sème..." ("Male-fleurette")

En attendant Verlaine et les autres, l'insuccès de ses affaires de cœur et de son recueil, cet "enfant [qui] n'a pas même un titre menteur" alors qu'ici tout fleurit sur le mensonge et le paraître, arrachent à Tristan ces quelques vers cyniques :

" Comme il était bien, Lui, ce Jeune plein de sève !
Âpre à la vie. Ô Gué !... et si doux en son rêve.
[...]
Oh comme il était Rien !..." ("Déclin")

Que lui importe alors si un jour son livre "est coté fort cher" et si "son cœur a pris du ventre et dit bonjour en prose", que lui importe que Marcelle vienne enfin se jeter dans ses bras, quand il a dû calomnier ses "pauvres amours" et y perdre son âme, quand les chants qu'il écrit ne sont plus de sa veine, et que ses vers faisandés font sourire aimablement ces dames :

"Lui ne sourira plus que d'autrefois, il sait
Combien tout cela coûte et comment ça se fait." ("Déclin")

" Et vous viendrez alors, imbécile caillette,
Taper dans ce miroir clignant qui se pallette
D'un éclat d'or, accroc de l'astre jaune, éteint.
Vous verrez un bijou dans cet éclat de teint.

Vous viendrez à cet homme, à son reflet mièvre
Sans chaleur... Mais, au jour qu'il dardait la fièvre,
Vous n'avez rien senti, [...]

Lui ne vous connaît plus, Vous, l'Ombre déjà vue,
Vous qu'il avait couchée en son ciel toute nue,
Quand il était un Dieu !... Tout cela — n'en faut plus. —" ("Bonsoir")

Bonsoir ! L'astre jaune, éteint — précision chromatique sans appel — la cigale frileuse a ramassé ses ailes et Tristan qui ne peut plus en jouer n'est plus loin du moment où sa mère le ramènera de l'hôpital Dubois, ce "Dubois dont on fait les cercueils", et qui fera de lui enfin, "nime riche et jamais rimée", le 1er mars 1875, un "Petit mort pour rire" :

" Ils te croiront mort — Les bourgeois sont bêtes —
Va vite, léger peigneur de comètes !"

Ancienne maison Corbière à Roscoff, actuellement station biologique. (Cat. VIII.2).

La maison Bourboulon, quai de Léon, où mourut Tristan Corbière, dessin de Jean Vacher-Corbière. (Cat. I.12).

Tombe de Tristan Corbière au cimetière Saint-Martin à Morlaix. (Cat. VIII.2).



Le Roscoff d'Édouard Corbière

Jean Berthou

Édouard Corbière connaissait Roscoff depuis au moins 1806. Embarqué sur les canonnières qui protégeaient les convois de blé et de bois venant de Saint-Malo alimentant Brest bloqué par les Anglais, il apprenait à échapper à ces derniers en suivant un rail au plus près de la côte, "rasant les cailloux". En cas de danger Roscoff était un mouillage sûr. Rappelons ce qu'il écrivait dans *Le Négrier* :

"Le petit port de Roscoff... était le rendez-vous de tous les corsaires qui se réfugiaient dans le chenal de l'Île de Batz poursuivis par l'ennemi ou battus par les tempêtes d'hiver. Les croiseurs anglais se tenaient toujours en vue de la petite île qui leur cachait leur proie, attendant la sortie des bricks, des cutters et goélettes qui, au premier bon vent, osaient braver l'ennemi et désoler la Manche..."

On peut mesurer le profit que tira le poète du texte paternel.

Il est probable que bien des traits du héros du roman, Léonard, sont ceux de l'auteur lui-même et que les aventures roscoffites qu'il lui prête sont, pour une part, les siennes. N'est-ce pas à Rosalie, l'héroïne du roman, qui tient le bistrot "À l'Anglais sauté" à Roscoff que fait allusion le poète dans *Le Notice en partance* :

"... Elle était la rose

D'amour et du débit d'ici..."

Bien plus tard, en 1841, lorsqu'Édouard Corbière devint voyageur et qu'il s'agit de remplir son bateau de touristes et de curieux, il leur vantait les mérites du Léon et particulièrement de Roscoff. Il attirait leur attention sur la richesse des terres léonardes qui, l'été, faisait au pays une ceinture dorée.

Installé à demeure à Morlaix à partir de 1855, il vint rapidement revoir le petit port qui lui plaisait tant, qui lui rappelait tant de souvenirs. Il y acheta un hôtel près de l'église et chaque année désormais vint y passer deux ou trois mois avec toute sa famille. C'est dans les courants de Roscoff qu'il apprit à nager à son fils aîné.

Édouard Corbière est partout le même homme. Son action bienfaisante se fit sentir bientôt à Roscoff. Le maire de l'époque, monsieur Le Dault, dans une lettre datée de juin 1876, rapporte : "L'eau potable manquait à Roscoff et l'on était obligé d'aller la chercher à un kilomètre. Les navires ne pouvaient s'approvisionner en eau qu'avec peine et les pauvres y trouvaient une perte de temps considérable".

Corbière se chargea de trouver le financement pour installer des bornes fontaines.

Sous son impulsion Roscoff revêtit bientôt un aspect plus coquet, les installations portuaires de Pen ar Vil purent être entreprises. A son exemple d'autres touristes prirent l'habitude de fréquenter la petite cité léonarde. La venue de son ami Alexandre Dumas à Roscoff fut un événement. Il y resta quelques jours, le temps de déguster les fameux crustacés de la côte et d'inventer une recette gourmande. La mode de venir passer l'été à Roscoff était lancée.

Dans les derniers mois de sa vie, Édouard Corbière, désespérant de faire de Morlaix une tête de ligne pour l'Angleterre, jeta son dévolu sur Roscoff et soumit dans la presse un projet de port en eau profonde à l'est du petit port. Ceci un siècle avant la création de la compagnie *Brittany Ferries*. Il avait 81 ans et bâtissait encore.



Ancienne maison Corbière à Roscoff, côté jardin. (Cat. III.3).

12

Le poète, l'actrice et la prostituée...

Fabienne Le Chanu

Thème universel, certes, mais thème privilégié de l'inspiration corbiérienne, Tristan a chanté la Femme sur tous les tons avec la même ferveur qu'il mettra aussi pour la déchanter. Mais la déchanter n'est-ce pas la chanter encore ? La typologie des femmes dans *Les Amours jaunes* se réduit à deux catégories : l'actrice et la prostituée, deux types qui auraient tendance à se confondre quand il s'agit de Marcelle à la fois cigale des bastingsages et cigale de bastringues.

Qu'il l'appelle "fille de marbre", "maîtresse", "chair de [lui]", "femelle de l'homme", "muse pucelle" ou "demoiselle", qu'il lui dédie "À l'éternel Madame" et "Féminin singulier", il s'agit toujours de Marcelle, la cigale du poète, la marraine annoncée des *Amours jaunes* :

"Il alla crier femme
Chez une blonde voisine,
La priant de lui prêter
Son petit nom pour rimer.
(C'était une rime en elle)

— Ob ! je vous païrais, Marcelle" (*Le Poète et la Cigale*)

Elle est encore celle qu'il surnomme dans "Femme" et "Pauvre garçon", "*La Bête Féroce*", *Bête* parce que "naturelle" — selon le mot de Baudelaire —, *Féroce* parce que "abominable" — autre mot de Baudelaire. Ce qui l'autorise à user avec elle de vocables crus. Elle est la jument qu'on culbute dans les halliers et qui lui inspire deux poèmes d'humeurs plutôt "cavalières", bien qu'il sache aussi se faire tendre avec la passagère de "Steam-Boat", sa sœur d'amour... Relation sans risque avec la "camarade" ou avec la "Gente Dame" que son amour courtois éloigne des tentations de la chair alors que dans "Sonnet à Sir Bob", Tristan se déclare prêt à toutes les "chienneries" pour devenir le bâtarde attiré de sa maîtresse, une femme "légère" :

"Et j'aurai le collier portant Son petit nom."

Lorsque Marcelle ne répond pas à ses avances, qu'elle lui oppose fenêtres et porte closes, Tristan tente de l'oublier avec des femmes de meurs légères. Au contact des "cocottes" parisiennes qui disent bonjour pour "becqueter" et qu'il paye d'"un rond d'or sur l'édredon", à fréquenter des "grues" qui n'ont d'échasses que leurs hauts talons pour leur donner cette démarche chaloupée et aguichante, et de migrateur que leur inconstance amoureuse, Tristan fraye davantage avec la "jungle" parisienne qui lui inspirera quelques poèmes également "très parisiens". Tel ici "Idylle coupée", titre explicite s'il en est des effets d'une passion vécue jadis avec Marcelle, "coupée" par une réalité faussée où tout est prétexte au commerce du sexe et où il y a vite maldonne pour un provincial breton :

"C'est très parisien dans les rues
Quand l'Aurore fait le trottoir,
De voir sortir toutes les grues
Du violon, ou de leur boudoir..."

Utilisant leur langue colorée, l'argot des interlopes, comme il avait fait sien celui des matelots quand il les côtoyait, Tristan donne dans le pittoresque et se frotte à la faune bigarée des trottoirs. In séparables des "cocottes" et des "grues" on y voit les "dos-bleus" (autre nom des "maquereaux") leurs souteneurs, les "peruches" qui "rossignolent" pas mal d'absinthes au comptoir, falsifiant leurs printemps chez le "merlan" (le coiffeur) et font affaire avec quelques "gros chiens" embourgeoisés. Qu'il cesse de promener son regard sur la fourmillière des trottoirs, qu'il dirige un peu ses pas vers un coin de nature également "très parisien" : le Bois de Boulogne et son "Déjeuner de soleil", les gens de la Haute qui prennent le frais au Bois lui renvoient inlassablement l'image de leur parâtre et de leurs compromissions sous des abord engageants qui manquent de profondeur, sorte de dandyisme affecté. Mais Tristan ne s'y trompe pas ; Arthur, le "dos-bleu" de "Idylle coupée", traîne dans les parages et parmi les bribes de conversations saisies sur le vif, portant peut-être sur des transactions immobilières, se glisse insidieusement, plus fort que tout, le commerce du sexe :



Tristan déguisé en femme.

13

— Vous comprenez ; voici mon truc :
Je vends mes Memphis, et j'arrive...
— Cent louis !... — Eh, Eh ! Bibi... — Mon Duc ?..."

Les noms interchangeables des prostituées dont il donne un large éventail dans "Après la pluie" : Zoé, Nadjéda, Jane, Mina, Zulma, Hermosa — qui ne sont au fond, que les pendants des prostituées bretonnes des bouges à matelots, *Chiourme, Jany-Gratis, Bout-dehors, Fond-de-Vase, Anspeck, Garcette-à-ris, Mary-Saloppe*, le réalisme expressif en moins — lui rappelle encore Marcelle, l'actrice aux noms également interchangeables et aux multiples rôles. Au théâtre où il l'accompagne parfois, Tristan la soupçonne en effet de se livrer, dans les coulisses, à quelque commerce illicite :

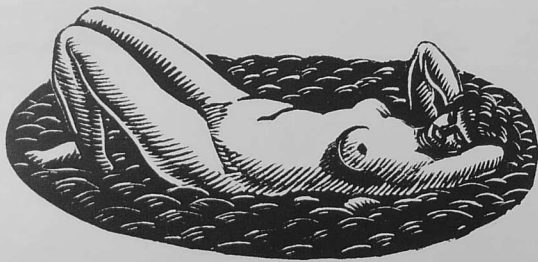
" Fais nous sauter, pantins, nous payons les décors !
Nous éclairons la rampe... Et toi, dans la coulisse,
Tu peux faire au pompier le pur don de ton corps." ("Féminin singulier")

Et Tristan sait de quoi il parle. N'a-t-il pas lui-même, au prix d'une amende, flirté un peu trop effrontément avec la prêtresse aux grands rôles, dérangeant le maquillage savant pour y trouver quoi, sinon la vraie nature de la femme, et y déplorer ensuite la faillite des artifices en même temps que la perte de ses illusions :

" Ma langue s'empâtait à cette bouillie âcre
En riant nous avons partagé le charbon
qui donnait à tes yeux leur faux reflet de nacre,
à tes cils d'albinos le piquant du chardon.
Comme ton havanais, sur ta lèvres vermeille
J'ai léché bêtement la pomnade groseille
Mais ta bouche qui rit n'a pas saigné... jamais.
L'amende est de cent sous pour un baiser en scène...
Refais ton tatouage, ô Jézabel hautaine,
Je te le dis sans fard, c'est le fard que j'aimais." ("Moi ton amour ? — ...")

Et Tristan philosophe de conclure dans "Après la pluie" :

"La passion c'est l'averse
Qui traverse !
Mais la femme n'est qu'un grain :
Grain de beauté, de folie
Ou de pluie..."



Bois gravé de André Deslignères.
(Cat. XV.3).

Un Breton à Paris

Fabienne Le Chanu

Au printemps 1872, Tristan Corbière quitte sa retraite roscovite et son ermitage façon Iloannois pour rejoindre Marcelle et mettre en panne à Paris. Il y restera deux ans ; un séjour entrecoupé par de belles escapades, tantôt au soleil italien des *lazzaroni*, tantôt en son armor natal qu'il quitte pour la capitale quand le vent se met au noroît et que ses frères les naufrageurs s'alignent en bande sur les falaises ourlées d'écume, pour prier Notre-Dame des brisants et guetter les goélettes anglaises. Mais le 6 janvier 1875, sans attendre la nouvelle saison "jaune", Tristan déserte prématurément la capitale, emmené par sa mère qui l'avait rejoint à la fin de l'année à l'hôpital Dubois, où ses amis venaient de le transporter, après l'avoir trouvé inanimé sur le plancher de sa chambre.

Paris a tué Tristan : "Ce fils aurait pu faire notre gloire, s'il n'avait été entraîné, flatté, gâté dans le monde des artistes à Paris ! [...] Il est mort à l'âge de trente ans d'une fluxion de poitrine qu'il a prétendu guérir dans la rue, à Paris par un grand froid d'hiver !" (Lettre de Mme Vve Corbière à Léon Vanier). Mais le Paris dénoncé par la mère, puis la sœur et le neveu de Tristan, comme celui qui a hâté la fin du poète, c'est aussi le Paris où il fait paraître à compte d'auteur un recueil de poèmes, *Les Amours jaunes*, enrichi et inspiré par sa rencontre avec Marcelle, un Paris d'où s'élevaient après Verlaine, et bien avant celles de la Bretagne, les voix qui allaient le consacrer, soit pour lui disputer l'épithète de "maudit" et le titre de précurseur de la poésie moderne, soit pour lui rendre grâce de ses audaces syntaxiques et de ses libertés prosodiques qui annonçaient celles de la nouvelle poésie.

Deux sections des *Amours jaunes*, qui en compte sept, rendent compte de son séjour parisien et permettent de juger l'influence déterminante qu'eurent la capitale et Marcelle sur les vers et la manière de Corbière : "Les Amours jaunes" et "Raccros", auxquelles il faut ajouter le cœur de la première section, "Ça", un ensemble des huit sonnets parisiens regroupés sous le titre "Paris" qui résume toute l'expérience parisienne du poète.

Dans le premier des sonnets, après s'être présenté comme "Bâtard de Créole et Breton" sur le modèle du capitaine Léonard du *Négrier* paternel qui le fascinait tant, comme s'il voulait attirer l'attention sur le provincialisme un peu forcé de ses origines insulaires et marquer davantage le décalage entre lui et la "race de Paris", Tristan décrit l'arrivée du poète néophyte dans la capitale, "amatelotte" à une cigale des bastingages, une muse qu'on devine assez peu rompue au commerce du sexe :

"Là, sa pauvre Muse pucelle
Fit le trottoir en *demoselle*,
Ils disaient qu'est-ce qu'elle vend ?
— Rien. — Elle restait là, stupide,
N'entendant pas sonner le vide
Et regardant passer le vent." ("Paris", 1)

Les sections parisiennes offrent un portrait-charge de la capitale. Tristan qui sacrifie à une pose ondiniste dans "Bohème de chic" en renouant avec la veine scatophile de ses poèmes de jeunesse se complait à donner sa vision très noire, ou plutôt très "jaune" de la ville :

"Drôle, en ma sauce jaune
De chic et de mépris.
[...]
Je lève haut la cuisse
Aux bornes que je vois :
Potence, pavé, suisse,
Fille, priape ou roi !"

écrit-il dans ce poème tout entier consacré à cette période de gouaille tapageuse. Au passage notre dandy parisien égratigne avec humour sa dépendance financière à l'égard de son père et tente, par ce biais, de se désolidariser d'un modèle jugé par trop envahissant, comme "trop réussi" :

"Papa, — pou, mais honnête, —
M'a laissé quelques sous,
Dont j'ai fait quelque dette,
Pour me payer des poux !"

Ailleurs il fait allusion au teint chlorosé du parisien qu'il oppose à la bonne mine de ses marins boucanés, la face glabre d'un "tas de pâles voyous grouillant à se nourrir" dans cette fourmière sans âme, s'agitant dans cet immense bazar de pacotille, de toc, "où rien n'est en pierre, / Où le soleil manque de ton", où sur les murs de carton-pâte sainte la graisse rance des gargotes :

" Vois aux cieus le grand rond de cuivre rouge luire,
Immense casserole où le Bon Dieu fait cuire
La manne, l'arlequin, l'éternel plat du jour.
C'est trempé de sueur et c'est poivré d'amour.

Les Laridons en cercle attendent près du four,
On entend vaguement la chair rance bruir,

Et les soiffards sont là aussi, tendant leur boire ;
Le marmiteux grelotte en attendant son tour." ("Paris diurne")

"Paris nocturne" insiste sur les images morbides, les senteurs cadavériques. Un noyé de la Seine que les crabes du Styx parisien n'ont pas eu le temps de disséquer, gît sur la table de la science attendant les premiers atouchement des carabins qui feront grincer ses os sous la pointe de leurs scalpels.

"— C'est la vie : Écoutez : la source vive chante
L'éternelle chanson, sur la tête gluante
D'un dieu marin tirant ses membres nus et verts
Sur le lit de la morgue... Et les yeux grands ouverts !"

Vert encore l'omnibus qui écrase un "grand pendar, cocasse, triste", grisé par le premier soleil, épinglé en plein milieu du pavé pour suivre des yeux une fille. Les mois d'avril sont meurtriers !

La vision corbiérienne d'un Paris peu tendre pour les cœurs purs et les âmes simples est sans doute conditionnée par ses déboires sentimentaux et sa difficulté à faire entendre sa voix de bard armoricain dans le concert des perroquets qui pérorent des noms appris d'avance. Tristan fera vite les frais d'une inspiration jugée trop "idéaliste", ou trop sincère et pas assez frelatée :

"[...] Ils sont trop verts — tes vers.
C'est le *vers solitaire*. — On le purge. — *Ces Dames*
Sont le remède. Après tu feras de tes nerfs
Des cordes à-boyau ; quand, guitares sans âmes,
Les vers te reviendront déchantés et soufferts." ("A un Juvénal de lait")

Car pour se hisser au rang des poètes cotés, il est d'usage de calomnier ses amours, de renier sa "lande et [son] clocher", de se bâfrer d'orgies en fouaillant sa veine, de prostituer sa muse sans désir en la confiant à d'habiles souteneurs :

"— Non, petit, il faut commencer
Par être grand — simple ficelle —
Pauvre : remuer de l'or à la pelle ;
Obscur : un nom à tout casser !...
Le coller chez des mastroquets,
Et l'apprendre à des perroquets
Qui le chantent ou qui le sifflent..." ("Paris", 2)

Livré à lui-même enfin aux heures où sa maîtresse en reçoit un autre, Tristan traite aux alentours de la Butte et du Boulevard Clichy, pousse parfois jusqu'au bois de Boulogne et s'en va forcer dans ses bras en pensée une femme qu'il n'a pas, fraye avec les interlopes, une zoologie maîtresse dans l'art d'arpenter les rues avec des manières de grues déhanchées, des poses de cocottes affriolantes, glissant ici et là leur argot de trottoir pour donner à ses vers le faisandé d'un réalisme censé faire recette :

"J'aime les voir, chauves, déteintes,
Vierges de seize à soixante ans,
Rossignoler pas mal d'absinthes,
Perruches de tout leur printemps ;
Puis payer la *mannezingue*,
Au *Polite* qui sert d'Arthur,
Bon jeune homme né *brandezingue*,
Des-bleu sous la blouse d'azur." ("Idylle coupée")

Monté à Paris par amour pour Marcelle, la capitale lui coupa toutes ses idylles, et non des moindres puisque Tristan Corbière s'en alla avec la camarade peigner des comètes, chevaucher des rayons et ferrer définitivement ses cigales au ciel.



Tristan Corbière en dandy.
(Cat. IV.1).



Lithographie de Maurice Berdon.
(Cat. XIV.3).

L'Italie de "Raccrocs" et l'Espagne des "sérénades"

Fabienne Le Chanu

L'Italie, où il séjourna à trois reprises, inspira à Tristan Corbière six poèmes regroupés à la fin de la quatrième section des *Amours jaunes*, "Raccrocs", ainsi qu'un sonnet, "Pudentiane", excentré dans le deuxième chapitre, tandis que la péninsule ibérique qui relève de ses partances fictives fournit le sujet d'une section entière, "Sérénade des sérénades".

Le thème italien très important dans "Raccrocs" introduit de nouvelles qualités de jauné à ses amours. On connaît déjà les possibles chromatiques du deuxième chapitre qui donne son nom au recueil, où Tristan inaugure le cycle de ses *amours* avec Marcelle et qui correspond à la saison "jaune" du poète. Le jaune avec toutes ses variantes : du jaune estival de "Steam-Boat" où Tristan embarque à bord la "passagère" de son cœur, au rire jaune du poète mélancolique condamné à la solitude en sa tour de Penmarc'h, en passant par celui de l'amour adultère, celui d'un "rond d'or" qui paiera des nuits d'amour sans amour, celui du fard de l'actrice que Tristan embrasse dans les coulisses, celui de la "sauce jaune" et de sa pose ondiniste dans "Bohème de chic", celui des fleurs d'or des genêts qui finissent, la saison des cigales révolue, "en tas sur les chenets", ou bien encore le "jaune cerje" des veillées funèbres que l'on retrouve dans "Les Rondels pour après". Mais la liste est loin d'être close. Tristan Corbière, qui s'est présenté à Capri sur le registre de l'hôtel Pagano comme peintre avant d'être poète, dote sa palette d'un jaune plus franc, plus cru avec la péninsule italienne : à commencer par le jaune solaire des lazzaroni "clyso-pompant l'azur qui baille leur sommeil !...".

Pendant, le rapport de Tristan avec l'Italie est loin d'être simple et les critiques qui ont tenté de cerner les liens qui unissent le poète à la péninsule italienne ne sont pas tous d'accord. Charles Le Goffic y voit une "parodie sacrilège de l'Italie des Romantiques", tandis que Michel Dansel dénombre "sept raisons d'une non-hostilité au monde latin". C'est ainsi que dans le même poème, "Veder Napoli poi mori", après avoir sacré "Poètes de plein air" les "seigneurs Lazzaroni", qu'il appelle encore ses "frères adorés", Tristan rudoie le soleil dans le dernier quatrain du poème :

"— Ne ruolze plus ça, toi, grand Astre stupide !
Tas de pâles voyous grouillant à se nourrir"

Mais il ne s'agit déjà plus des mêmes protagonistes : d'un côté, les poètes lazzaroni pompent un soleil nourricier, ce sont les "fils réchauffés du vieux Phébus", la race italienne à la carnation brune ; de l'autre, les "tas de pâles voyous", touristes parisiens et "artistes en tous genres" en mal de pittoresque. Parmi eux, les poètes romantiques qui ont fait le voyage avant lui tiennent le pittoresque italien pour fabriquer des poèmes sertis d'or, "de rayon et d'amour", plein d'un lyrisme empuiné et à la mode. Tandis que de son côté, prenant à contre-pied ses aînés, Tristan préfère décrire les embarras "en vrai" d'un voyageur confronté à la douane qui jette alors un regard envieux sur ces yeux, extatiques et ronflants, indifférents à leur sort comme au sien. Sa palette empreinte au même réalisme qui lui sert à décrire la gent portuaire et les bouges à matelots de son Armorique, à épingler la zoologie parisienne qui prend le soleil au bois les dimanches après-midi.

L'ambiguïté de sa position de "*pittores-poète*" sur la matière italienne dépend de la chronologie de ses voyages, car l'Italie lui inspira divers poèmes selon que les sujets lui étaient venus de son premier séjour en compagnie du peintre Jean-Louis Hamon, ou selon qu'ils furent composés sous le signe de son amante. On peut dater l'esprit de "Veder Napoli poi mori", dont une version parut dans *La Vie parisienne* le 24 mai 1873, du premier voyage, ainsi que la composition de "Vésuves et Cie" . En revanche, "A l'Etna" et "Le Fils de Lamartine et de Graziella" sont des poèmes inspirés par Marcelle, ou du moins remaniés à la suite de sa rencontre avec l'Italienne et des voyages en compagnie du couple. Ainsi, dans "A l'Etna", ses désillusions sentimentales transparaissent explicitement, sans doute de façon exagérée — sa déception étant proportionnelle à l'intensité de son amour pour elle — dans des allusions à quelque maladie vénérienne :

"— Tu ris jaune et tousses : sans doute,
Crachant un viel amour malsain ;
La lave coule sous la croûte
De ton vieux cancer au sein.
— Couchons ensemble, Camarade !
Là — mon flanc sur ton flanc malade ;
Nous sommes frères, par Vénus,
Volcan !..."

Ainsi, bien qu'il y séjourna à trois reprises, l'Italie lui inspira toujours de la défiance. Échaudé sans doute par ses déboires sentimentaux, Tristan persifle le pittoresque romantique italien mis à la mode par Madame de Staël, reconduit par Lamartine et Musset :

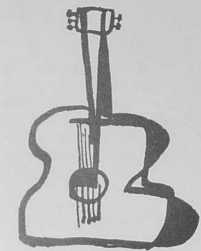
"Etna — J'ai monté le Vésuve...
Le Vésuve a beaucoup baisé" ("A l'Etna")

remarque le poète qui trouvait sans doute le motif du volcan décorant l'abat-jour de sa tante, là-bas en Bretagne, plus ressemblant. Mais c'est sans doute avec "Le Fils de Lamartine et de Graziella" que le poète fait preuve d'une plus grande ferocité. Tristan y caricature un épisode de la vie amoureuse de Lamartine en mettant en doute sa virilité :

"Et toi, Graziella... Toi, Lesbienne Vierge !
Nom d'amour, que, soprano il a tant déchanté !..."



Jean-Louis Hamon - Autoportrait. (Cat. III.10).



Guitare, Lithographie de Jean-Jacques Morvan. (Cat. XVII.10).



Tristan et Emiliana en Italie, dessin de Jean Benner.

Nom de joie!... et qu'il a pleuré — Jaune ciege —
Tu n'étais vierge que de sa virginité!"

et l'accuse d'être le responsable d'une filouterie posthume : pour avoir trop chanté le pittoresque italien, un descendant des habitants de l'île de Procide extorque quelques sous aux voyageurs venus se recueillir sur les lieux où Lamartine aima :

"A l'île de Procide, où la mer de Sorrente
Scande un flot hexamètre à la fleur d'oranger,
Un Naturel se fait une petite rente
En *Graziellant* l'Étranger... [...]"

Et tout bas, il vous dit de murmure en murmures :
Que sa fille ressemble à l'AUTRE... et qu'elle est là,
Qu'on peut pleurer, à l'heure, avec des rimes pures,
Et... — *pour cent sous, Signor* — nommer *Graziella*!"

Si l'Italie est la patrie originelle de Marcelle, de son véritable nom Armida-Joséphina Cuchiani, révélant ici sa généalogie italienne, l'ambiguïté de sa passion pour celle-ci conduit Tristan à caricaturer plus que de coutume certaines images d'Épinal des poètes romantiques qui allaient de leurs petits voyages italiens. Cependant, tout en égratignant le pittoresque napolitain :

"Voi Naples et... — Fort bien, merci, j'en viens." ("Veder Napoli poi mori")

persistent les souvenirs d'une *far niente* agréable vécue en compagnie de ses amis peintres, "riches d'un doux ventre au soleil."

En revanche, et bien qu'il n'allât jamais en Espagne, la série des poèmes "Sérénade des sérénades", qui doit son nom au "Cantique des cantiques", constitue une suite homogène qu'on peut rattacher à un cycle espagnol par ses thèmes et par son lexique. On trouvera encore dans "Raccrocs" un poème du cycle espagnol, "Hidalgo", à la fin duquel le poète a écrit ("Cosas de España").

Les quatorze poèmes de "Sérénade des sérénades" se focalisent autour d'un sujet récurrent : le poète déguisé en troubadour adresse des sérénades à sa dame retranchée derrière ses fenêtres closes, quitte à forcer un peu la musique de sa lyre, désaccordée "exprès", pour vaincre l'obstination de la belle.

"Je crèverai — Dieu me damne! —
Ton tympan ou la peau d'âne
De mon bon tambour!" ("Toit")

Parfois Tristan gratte les cordes de sa guitare, celle qui, dans "Rescousse", "Krisis indien".

Nul doute aussi que la péninsule ibérique réveilla en lui quelques rôles de composition dans la mesure où il put jouer celui d'un Don Juan, raté comme il se doit, d'un Don Juan à rebours, éconduit par sa belle, ou réduit à l'adorer de loin, à s'humilier pour saisir ne serait-ce qu'une ombre de son passage :

"— A genoux, haut Cavalier,
A pied, traînant ma rapière,
Je baise dans la poussière
Les traces de Ton soulier!" ("Elizir d'amor")

Le poète s'est peut-être encore découvert une parenté inattendue avec Don José trompé par une Carmen infidèle et parjure. Alors que tout avait si bien commencé, vaincu par sa laideur rehaussée par l'aurore, le poète quitte le lit de sa belle pour se livrer à une autodestruction de ses amours :

"Je sais flamber en cigarette,
Une amourette,
Chiffonner et flamber les draps,
Mettre les filles dans les plats." ("Guitare")

Enfin, sur les routes poudreuses de la chaude Hispanie, Tristan est humilié par un mendiant à cheval, un "crétin chevaleureux [...] suant la race", à qui il fait sans le vouloir l'aumône du regard de sa compagne, alors que lui-même se rappelle l'avoir quémanté en vain à une passante trop pressée et hautaine.

Édouard Corbière (Brest, 1793 — Morlaix, 1875)

Jean Berthou

Plus on le fréquente, plus Édouard Corbière apparaît comme un homme exceptionnel, un de ces hommes dont il en a surgi légion dans le sillage de Napoléon, leur héros, un géant serait un mot plus juste, si on peut s'autoriser ce qualificatif pour quelqu'un dont la hauteur sous la toise, à Brest, n'excédait pas le mètre cinquante!

Tout à tour marin d'état pendant douze ans, puis au commerce pendant huit autres, il finit comme capitaine au long cours sur la ligne Le Havre — les Antilles. Il gravit tous les échelons : mousse à 11 ans, il fut capitaine à 30. Il s'est battu sur les mers, a été blessé, fait prisonnier et interné sur les pontons anglais de Plymouth, de sinistre mémoire. Évincé de la marine royale en 1816 pour délit d'opinions libérales, le voici sur un vaisseau négrier naviguant entre les côtes d'Afrique et celles du Brésil. Il échappe plus tard par miracle aux cyclones carribéens et se fait adopter par les colons martiniquais qui auront en lui un défenseur ardent. C'est donc 20 années de sa vie qu'il a données à la mer.

Journaliste, il a fondé des revues éphémères comme *La Guêpe* à Brest en 1818, *La Nacelle* à Rouen en 1822, avant de voir offrir à son talent la rédaction d'un grand quotidien de province *Le Journal du Havre*, qu'il dirigea de 1828 à 1839. Ses éditoriaux polémiques étaient redoutables pour ses adversaires conservateurs et lui valurent l'amitié d'Armand Carrel et l'admiration de Stendhal. Ses talents de pamphlétaire, tôt révélés, lui valurent un procès en 1820 à Quimper et un deuxième en 1823 à Rouen, suivi d'une incarcération dans les geôles de la ville. À l'époque c'était le prix à payer pour les excès de plume et le Ministre de l'Intérieur de Louis XVIII lui-même pesa de tout son poids dans cette sanction. Son Excellence portait le nom de Comte de Corbière : il était breton, bibliophile et ultra. Trois raisons au moins pour se moquer de cet homonyme que le ciel avait mis sur sa route, fût-il puissant et peu indulgent. Il osa même ferrailer avec Chateaubriand, le partisan. Il reconnaissait dans le Vicomte le premier écrivain de France mais cela ne conférait pas la justesse à ses écrits politiques. Il trouva à l'occasion une formule, un aphorisme digne d'une anthologie : "L'enchantement du style est grand corrupteur de jugement!"

Le démon de l'écriture l'avait saisi de bonne heure. Il s'était essayé au théâtre en 1816 et *Les Jeux floraux* eurent du succès à Brest et à... Landerneau. Son premier recueil de poésies, paru en 1818, porte le titre de *Sotriés bretonnes*, son second, *Élégies Brésiliennes*, date de 1823. Devenu journaliste, il avouait passer 16 heures à sa table de travail, et, une fois roulé le numéro quotidien de son journal, il occupait ses soirées à satisfaire sa passion. Entre 1832 et 1846, ce sont quatorze titres de récits d'aventures maritimes qu'il fit éditer. Le plus célèbre est sans conteste *Le Négrier*, paru en 1832, qui lui donna la gloire et qui trouve, aujourd'hui encore, des lecteurs enthousiastes. Il lui valut le titre flatteur de "père du roman maritime en France". Ce succès lui ouvrit les cercles littéraires de Paris; il rencontra toutes les célébrités de l'époque. Il fut coauteur avec Balzac du *Livre des Conteurs*, devint l'ami d'Henri Monnier, Louis Reybaud, Alexandre Dumas. David d'Angers fit son médaillon. Morel-Fatio, Guélin, Gilbert et tant d'autres illustrèrent ses ouvrages.

En 1839, insatisfait de cette gloire, dégoûté de la politique conservatrice de Louis-Philippe à qui il n'avait pourtant pas ménagé son soutien en 1830, attitude qui lui valut d'être décoré de la Médaille de Juillet des mains mêmes de Sa Majesté, Édouard Corbière se lance dans une nouvelle aventure qui va durer 36 ans. Il crée la Compagnie Maritime des Paquebots du Finistère qui relie une fois par semaine Le Havre à Morlaix. Sous sa férule elle va prospérer et enrichir Morlaix et sa région mais encore toute la Basse-Bretagne. Par ce modeste vapeur s'écoule toute la production agricole du Léon : bestiaux et viandes, toiles et papiers, graines et grains, graisses et salaisons, miels et cires, fruits et légumes, mais surtout les beurres salés dont la région de Morlaix s'était fait une spécialité.



Édouard Corbière, Lithographie de Gudrin. (Cat. II.19).

Grâce à la régularité et la célérité de la flottille, ces beurres de longue conservation se trouvaient bientôt aux meilleures tables de France, partaient pour Londres ou les Antilles et en moins d'un mois parvenaient au Brésil à bord des célèbres *clippers* havrais. Ainsi par le seul établissement d'un bateau à vapeur, Corbière réussit cette gageure : désenclaver le lointain Finistère.

Cet homme, vraiment, valait de l'or ! Puyo le comprit et lui donna sa fille en mariage en 1844. Elle avait 17 ans et lui 51. Il s'établit à Morlaix, d'abord de façon discontinue, puis à demeure à partir de 1855... Bientôt président de la Chambre de Commerce, c'est sous son impulsion que la ville entière revêt un nouveau visage. Non seulement il fait aménager le port, construire un bassin à flot, mais il se préoccupe d'urbanisme, d'hygiène. Il fait établir des bornes fontaines dans les quartiers insalubres ; la ville est éclairée au gaz dès 1856. Morlaix passe en quelques années du Moyen-Âge à la modernité. Notable morlaisien parmi les plus influents, c'est un entraîneur d'hommes qui suscite l'esprit d'entreprise dont les Morlaisiens ont toujours été pourvus.

En juillet 1839, lorsqu'il accoste pour la première fois au quai du Léon, Corbière fut accueilli par quelques milliers de curieux comme un magicien à la proue de son navire. En septembre 1875 c'est toute la population morlaisienne qui l'accompagne au cimetière Saint-Martin et le discours que prononça pour la circonstance La Landelle, son ami et disciple, résumait le sentiment de tous ses compatriotes : Morlaix venait de perdre son bienfaiteur.

On comprend mieux, lorsqu'on mesure au plus juste la dimension du personnage, l'*aura* qu'il devait avoir aux yeux de son fils. Il inspira à ce dernier un sentiment d'admiration éperdu, la fierté de distribuer au collège de Saint-Brieuc les exemplaires du *Négrier* à ses maîtres, le désir de l'égaliser un jour et, sans tarder, de l'imiter déjà, imiter ses gestes, imiter ses tics de langage et pour y parvenir mieux de revêtir les défraîqués paternelles. On imagine sans peine l'enfant écoutant avec émotion ses aventures brésiliennes ou créoles, les mœurs des naufrageurs du pays Pagan, l'internement sur les pontons anglais, les bordées à Roscoff à " l'Anglais sauté ". N'est-ce pas son père qui lui donna très tôt le goût de rimait ? Ce père qui à 69 ans le battait encore à la nage dans les courants de Roscoff.

Progressivement le nom de ce père omnipotent s'estompe dans la mémoire collective, éclipsé de plus en plus par celui de l'auteur des immortels *Amours Jaunes*. Lui qui avait toujours vécu à l'ombre paternelle, monte au firmament des poètes et le confine dans les limbes de l'Oubli. Situation par trop injuste, pensons-nous, et, à l'entrée de ce catalogue nous avons voulu lui édifier ce petit piédestal avantageux, parce qu'il fut davantage son père spirituel que son père biologique, ainsi qu'on le verra plus loin.

La part du père dans les Amours Jaunes

Jean Berthou

" on n'a pas idée combien le poète est débiteur du romancier "
Léon Durocher

Il n'est pas possible de traiter un tel sujet dans un espace aussi limité qu'un catalogue d'exposition. Nous ne ferons donc qu'indiquer ici quelques pistes que nous exploiterons ailleurs.

La pratique assidue des *Amours Jaunes* convainc très rapidement tout lecteur des romans maritimes d'Édouard Corbière de la justesse de la remarque de Léon Durocher. La contribution paternelle à la section *Gens de mer* est évidente, abondante, indiscutable. A telle enseigne qu'il m'arrive de penser que le père surveillait la production de son fils par-dessus son épaule, lui fournissant à chaque instant une information ponctuelle. Mais il est plus simple, peut-être, de penser que Tristan connaissait l'œuvre paternelle par cœur pour ne pas dire par le cœur. D'abord le titre de la section *Gens de mer*. Il s'inspire de *Mœurs de Gens de Mer*, en l'abrégeant tout simplement. En février 1828, à peine installé dans le bureau de rédacteur du *Journal du Havre*, Édouard Corbière publie trois " marines " qu'il range sous la même rubrique *Mœurs de Gens de Mer*. Les trois textes seront repris en 1833 dans les recueils composites que sont *La mer et les Marins* et *Contes de Bord*. Toute la production romanesque du père n'est qu'une saga maritime où il s'efforce de décrire aux terriens que nous sommes les mœurs, les coutumes des marins, et après les matelots, ce sera le tour des aspirants. Tristan mettra l'essentiel de cette matière en vers, privilégiant les matelots, mousses, novices, vieux de la côte. Il est moins exhaustif que son père mais c'est lui qui a raison : les aspirants sont moins d'allure que les matelots.

Des dix-sept poèmes que contient cette section et il n'en est pas un qui ne trouve sa source chez le père. Nous avons donné l'exemple de " La Goutte " au catalogue *Édouard Corbière* (Paris, Gallimard, 1992). On pourrait faire la même démonstration pour les seize autres. Dans cet espace mesuré nous ne donnerons que quelques exemples. " Lettre du Mexique " par exemple, daté de La Vera-Cruz. De qui se moque encore ici le poète ? De personne ! C'est tout simplement une allusion à la sinistre affaire de Goazacoalco et La Vera-Cruz au Mexique dans les années 1830, affaire qui indigna tant Édouard Corbière, rédacteur au *Journal du Havre* et dont il alimenta nombre de ses chroniques. L'histoire est lamentable : un spéculateur peu scrupuleux vendit des terres mexicaines à des émigrants français que la misère chassait du pays. Alléchés, naïfs, ils vendirent le peu de biens qu'ils avaient, empruntèrent et achetèrent sur plan des parcelles de terre vierge. Ils embarquèrent au Havre. Quelques semaines plus tard dans un pays hostile et désert, particulièrement inhospitalier, ils furent en quelques semaines victimes de fièvres et moururent comme des mouches. Les quelques survivants rapatriés plus tard racontèrent leur mésaventure. La colère d'Édouard Corbière fut extrême et il dénonça avec violence les négriers d'une nouvelle espé-

ce. Le poème et les vers s'illuminent :

" La fièvre est ici comme Mars en carême,
Au cimetière on va toucher sa ration.
Le zouave a nommé ça Parisien -quand même-
Le jardin d'acclimatation.
...Le monde y crève comme mouches..."

l'humour noir du zouave sauvant la pièce de l'insupportable.

Le cas du poème " Bambine " est tout aussi riche en révélations. On le sait, P. O. Walzer le signale dans l'appareil critique de la *Pleïade* (1970), le Capitaine Bambine a bel et bien existé et Stendhal l'a campé dans ses *Mémoires d'un Touriste* (1838). Il y a plus et mieux. Le Capitaine Nicolas Brutus Bambine a été une des figures les plus populaires du milieu maritime havrais entre 1835 et 1863. C'était un marin expérimenté à qui on avait confié le commandement du *steamer* " La Normandie " qui effectuait le trajet Le Havre-Rouen et retour. Tous les voyageurs parisiens venant visiter la Haute Normandie ou embarquant pour l'Angleterre l'empruntaient pour sa célérité et l'ambiance de fête qui régnait à bord. Le Capitaine Bambine était aussi et surtout connu pour son courage. Il sauva de la noyade plus de 50 personnes. Nageur émérite, il n'hésitait pas à plonger et à ramener à la terre ferme le malheureux imprudent. Cette bravoure lui valut des distinctions et l'estime de tous. Mais elles n'entamèrent jamais sa modestie : tout le monde connaissait le nombre de ses sauvetages, lui, non. Il s'était également rendu célèbre pour avoir été chargé en 1840 de la translation des cendres de Napoléon de Cherbourg à Rouen.

Édouard Corbière, expert en matière maritime s'il en fut, nourrissait une grande admiration pour cet autre grand marin. De 1835 à 1847, le *Journal du Havre* relate tous les jours les mouvements du navire, les accidents, les incidents de la navigation ou les exploits du capitaine. Il fut du voyage inaugural en 1835 et à Cherbourg en 1840. Tout ceci pour dire que de Bambine il était question tous les jours au domicile des Corbière. Venons-en à présent à l'anecdote qui sous-tend le poème. " La Normandie ", le *coq de la ligne*, servit longtemps de bateau de plaisir, comme plus tard il y eut les trains de plaisir. Le dimanche, pour un prix réduit, les Parisiens qui le désiraient embarquaient pour la mer. Passé le Cap de la Hève, c'était déjà le mal de mer chez ces marins d'eau douce qui s'étaient gavés au restaurant du bord. Les bancs de sable sont mouvants à l'embouchure de la Seine et il arrivait aux meilleurs capitaines de talonner un poulier. A la lumière de ces détails le poème revêt une autre dimension. Il y a mieux, disais-je ! Le voici : il existe une version primitive du poème qui porte, au vers 3, la leçon suivante :

" qui cinquante ans fit voir au parisien béant ... "
corrigée dans la version définitive par

" qui vingt-huit ans fit voir au parisien béant... "

L'arrivée du chemin de fer au Havre en 1847 ruina ce moyen de transport. Bambine se retira à Honfleur et mourut en 1863. Il avait navigué de 1847 à 1863, soit exactement 28 ans. Qu'est-ce à dire ? La première version est vraisemblablement antérieure à 1863 et lorsque Corbière est allé aux obsèques de Bambine à cette date il était peut-être accompagné de son fils et en tout cas il lui a fait corriger le " cinquante " en " vingt-huit ". Assez pour Bambine, assez pour cette section.

On peut, à coup sûr, trouver la trace paternelle dans l'ensemble qui porte le titre *Paris*.

" Bâtard de Créole et Breton... "
n'est autre que le résumé, concis à l'extrême, de l'œuvre du père. Celui-ci, dans toute son œuvre, ne traite que de deux sujets : les îles et la Bretagne. Le fils qui exploite le filon paternel est en droit de se donner ce qualificatif. Il va bientôt retrouver sa personnalité. Il se donne l'ordre de renier sa double origine :

" ... Renie
Ta lande et ton clocher à jour,
Les mornes de ta colonie



Matelot par Antoine-Léon Morel-Fatio, La France Maritime. (Coll. B.M. Morlaix).



Capitaine Bambine, lithographie de Maurice Berdon. (Cat. XIV.3).

Et les *bamboulas* au tambour...
 Quittant le texte lui-même, l'étude du vocabulaire, mots ou termes techniques, expressions populaires et triviales, tournures inattendues, révèle à quelle source s'abreuve notre poète. Point n'est besoin d'appeler Victor Hugo ou La Fontaine pour trouver une provenance. Le père est à lui seul tout un dictionnaire : " saltin " " pelletas " " brésiller " " terrien " " trou à patates " etc. sont menue monnaie dont il se paye au fil des pages de ses romans.

J'irai même jusqu'à dire que les bretonismes même sont empruntés à la bouche paternelle. Contrairement à ce qu'on avance souvent, Édouard Corbière connaissait le breton et la chanson populaire *An hini goz* se retrouve bien des fois sous sa plume. Il le fredonnait peut-être comme nous l'avons entendu faire nos parents et grand-parents improvisant sur la ritournelle des strophes nouvelles. Dès 1804, embarqué comme mousse, il n'entend que parler breton sur le gaillard d'avant et il valait mieux comprendre les ordres des terribles maîtres d'équipage, même s'il étaient claironnés en breton. Mis à pied de la Royale en 1816, il se fait journaliste. Il parcourt pendant deux ans le Léon, fréquente les foires et marchés, écoute les prônes aux églises. On n'y parlait que breton et même s'il le fait mal lui aussi doit s'exprimer dans cette langue. Toute sa vie il y restera attentif : au Havre même, on le surprend à analyser, avec maladresse certes, la devise des Quelen

Quelen *e pep anzer*
 dans une joute qu'il livre à l'archevêque de Paris, Monseigneur de Quelen. En 1843 il publiera une légende, *La Sainte Folle de la lieue de Grève*, avec traduction française de la *gwerz*. Et il ajoutait " Moi, breton, que tout ce qui parle de la Bretagne intéresse ou captive ".

À partir de 1839, à bord du " Morlaisien " transportant les pauvres émigrants bretons qui partent à la quête d'un travail au Havre, dans les ruelles du quartier Saint-François, à Morlaix, au Marché aux beurres, dans quelle langue avait-il des chances de se faire comprendre ou de traiter des affaires ? Il est certain qu'il a fini par parler le breton, la nécessité l'y obligeait.

Il n'est même pas étonnant de trouver sous la plume du fils
 " s'il vous plaît : quelque chose à mettre dans nos bouches ", traduction littérale d'une expression bretonne dont le père émaille plusieurs fois ses écrits. La liste des exemples est loin d'être close.



Le port du Havre. La France Maritime.
 (Coll. B.M. Morlaix).

La nécrophilie corbiérienne

Fabienne Le Chanu

Lire *Les Amours jaunes* c'est aborder aux terres de deuil d'une nécrophilie annoncée. En effet, sous le diktat du titre, très peu de poèmes échappent à la tonalité funéraire. *Les Amours jaunes* c'est d'abord la pigmentation particulière aux amours défuntes, le souvenir d'un baiser sur une chair lépreuse qui laisse un goût doucereux et sucré, un cœur qui suppure, un drip blanc sali une nuit d'insomnie, une mauvaise toux, les tempêtes océanes des mois noirs houlant leur écume sur la greve, la nature survoltée par la corneille funèbre, les crapauds empoisonnant de leurs coliques la plaine rase, la prostituée qui finit dans la fosse commune, les matelots cassant leur pipe dans les brisants et sombrant dans leurs bottes, un bossu ballotté par l'eau noire du port, un cierge allumé pour la veillée funèbre, les fièvres du "jeune qui s'en va", la tache rouge d'un camélia sur le plastron d'un duelliste ferrailant au soleil et Palud offrant sa moisson annuelle de chancres, d'écroûelles, de crachats et d'ulcères à une vieille statue muette... *Les Amours jaunes* :

" — C'est du... mais j'ai mis là mon humble nom d'auteur" ("Ca")

Et quel nom !

"Rime riche, — et jamais rimée" ("Épithaphe")

Les histoires que Tristan se raconte pour faire passer ses insomnies respirent dans le souffle des comandons des sabbats bretons qui batifolent avec les crapauds diarrhéiques et les lièvres pestiférés sur la lande de bruyère verbeurée de granit, les nuits où le soleil des loups, à son épiphanie, invite sa ménagerie à ritualiser son auto-consummation, condition sine qua non à sa renaissance. Alité, malade, orphelin de femme, les bribes des comptines sorties d'une mémoire archaïque résonnent alors en lui :

"J'entends — bourdon de la fièvre —
 Un chant de berceuse me monter :

J'entends le renard, le lièvre,

Le lièvre, le loup chanter." ("Un jeune qui s'en va")

Tous animaux nocturnes, crépusculaires, venus acclimater son âme à l'immensité du gouffre cosmique qui l'attend, venus ritualiser son auto-consummation, elle aussi condition sine qua non...

C'est la raison pour laquelle les animaux psychopompes et nécrophiles abondent dans les vers de Corbière. Les premiers pour emporter son âme, la guider vers son épiphanie solaire, les seconds pour faire disparaître ce corps "trop senti", vécu comme une malformation congénitale et une injure à sa sensibilité. Apparaissent alors le rat, l'araignée, les crabes, les hiboux, les chats-huant, les coucous, les lièvres, les corneilles, les vers et les crapauds... tous villégiateurs de l'ombre, masse grouillante, effervescente, fuyante, rongeanse se pressant autour de celui qui porte la mort inscrite, peut-être plus ostensiblement que les autres, dans son patrimoine génétique ; il n'est jamais tant éloigné d'elle qu'il n'entende son glas :

"J'entends comme un bruit de crécelle...
 C'est la male heure qui m'appelle.

Dans le creux des nuits tombe : un glas... deux glas"

Et comme si elle avait peur de lui rater sa mort — on lui a bien raté sa vie — elle délègue en avant-coureurs un certain nombre d'animaux dans les moments de silence, de nuit et de solitude pour lui dire qu'on fait bien les ciels-de-lit au cercueil des poètes...

Il est alors des endroits privilégiés pour prendre conscience du temps et l'abolir. Le crapaud enterre sa laideur "sous le massif", abrite sa solitude "sous sa pierre" tandis que "Le Poète contumace" choisit le coin désolé de Penmarc'h, haut lieu symbolique de la Celtie où l'autre se mourrait d'attendre. Tristan l'a donc trouvée sa retraite - le donjon tout fissuré d'un vieux couvent en ruines. C'est là que, portant le deuil de son amour pour Marcelle, il vit en concubinage avec une faune de cimetière ; tandis que la messagère du printemps victime de la rouille annihile toute tentative de renouveau :

" [...] déjà l'hirondelle

Se pose... en fer rouillé, clouée à ma tourelle, —"

Girouette au mouvement stérile dans un lieu pourtant insatiable de vents, condamnée pour l'éternité à voir passer les vents côtiers la mettant au défi de migrer...

Mais il est aussi des instants privilégiés pour prendre conscience du temps. La nuit et les fièvres appartiennent à ceux-là. Lorsque tout dort autour de soi, Tristan, lucide, condamné du sommeil, tente de se libérer de la tutelle de l'insomnie. Voici alors la faune cauchemardesque à qui il livre ses pensées exacerbées par les veilles : un papillon de minuit, un albatros des tempêtes, un loup-garou gris, un chien, un caméléon, une araignée, deux chats, une larve, un ver luisant, des lézards, un homard, un cormoran, des coqs, une vache, des veaux, un hère, un boa... enfin, le jour verra la consécration du porc, le "chant de l'alouette" et le "réveil de la meute". C'est ici que l'on saisit en quoi une partie du bestiaire corbiérien relève d'un délire infantile, croque-mitaine né des peurs enfantines que pouvaient calmer peut-être les trilles enjouées d'une mère si jeune.

Il apparaît bien vite qu'un certain nombre d'entre eux sont des symboles du trépas. Ils dépendent du bestiaire lunaire et la lune est un astre soumis cycliquement à la disparition et à la renaissance, l'astre héautontimorouménos de la temporalité, conséquence de la mort. Ces animaux lui donneront les ficelles de haut vol pour s'élever des contingences terrestres, tous



Corbeaux, bois gravé de Deslignères. (Cat. XV2).

liés au devenir cyclique : de la mélodie régulière du coucou égrenant les heures, au mouvement de la pendule qui s'accorde avec celui, circulaire, de la roue de la brouette de la mort :

"Des coucous l'Angelus funèbre
A fait sursauter, à ténèbre,
Le coucou, pendule du vieux,
[...]

— un cri de bois : c'est la brouette
De la Mort, le long du chemin... ("Nature morte")

Et le vol circulaire de la corneille autour de la maison augure la mort, tandis que le chat-huant brûle la chandelle de la vie. Que ce soit la circularité suggérée par le double phonème redondant, cou-cou, l'inaltérable ordonnancement des heures dans la clepsydre à balancier, le mouvement de métronome de la pendule, la rotondité des cavités oculaires — le mort est aussi un œil qui regarde le vivant du profond de sa tombe abélienne —, la circularité de la roue tournant autour de son essieu, le vol circonscrit de la corneille, "le Cercle, où qu'il apparaisse, sera toujours symbole de la totalité temporelle et du recommencement. [...] ne retenons que son sens primordial d'emblème du devenir cyclique, résumé magique qui permet la maîtrise du temps, c'est-à-dire la prédiction de l'avenir." (Gilbert Durand). Ces oiseaux psychopompes investis d'un pouvoir de divination lunaire pressentent la mort prochaine, signalent par leur présence, douze heures à l'avance, en un tour d'horloge :

"Le défunt qui s'en va demain"

Tristan participe à cette divination : ses douze vers sont les douze coups de minuit, ou les douze heures décomposées en quatre tranches horaires : à chaque tranche un tercet, à chaque tercet son oiseau funèbre : le coucou, le chat-huant, la chouette, la corneille, k-_-k, allitération où alternent les notes chuintantes et explosives comme le grincement du bois, le cri de la chouette et du chat-huant ; harmonie imitative de la faux de l'Ankou coupant les têtes, ou tout simplement la toux d'un phthisique dont la fin est proche.

L'araignée souvent présente dans les poèmes corbiériens est également la maîtresse d'un certain mouvement circulaire. Elle est la grande Parque primitive, l'araignée Klotho qui file la quenouille de la destinée humaine suivie par l'araignée Atropos coupant au soir ce fil pour faire de Tristan, "espoir", un immortel "*Chevaucheur de rayons*..."

"[...] Triste Araignée, étends sur moi ta toile !" ("Litanie du sommeil")

Un Tristan emmailloté, encerclé dans le *circulum vitae*, "rondellisé", rendu à son destin de poète.

L'acuité temporelle restituée par la pendule, ce signal sonore à la fois craint — encore une heure sans sommeil — et attendu — pour mesurer, comme dirait Baudelaire, "la longue nuit qui passe" :

"Dans le creux des nuits tombe un glas... deux glas

J'ai compté plus de quatorze heures...
L'heure est une larme — Tu pleures,
Mon cœur!... Chante encor, va — Ne compte pas." ("Heures")

est si intense que, dans la nuit, Tristan confond les battements de son cœur avec ceux de la pendule. Autre clepsydre : la marée. Tristan fait défiler sur la grève des crabes, des couteaux, des huîtres, des coquillages, tous les crustacés trahis par la mer, surpris dans leur habitat salin et que l'on ramasse à marée basse, la chair encore palpitante. La marée descendante sert d'Angelus funèbre aux crustacés :

"Ô musique céleste : entendre sur du plâtre,
Gratter un coquillage ! un rasoir, un couteau
Grinçant dans un bouchon!... un couplet de théâtre!
Un os vivant qu'on scie ! un monsieur ! un rondeau!..."

et associe dans un souvenir la pêche fructueuse des grandes marées à fort coefficient, avec la musique des anges et des images

de tortures. Le caractère macabre et funéraire de ce quatrain se trouve renforcé à la chute, "un rondeau", lorsque l'on sait que c'est justement dans les "Rondels" que Tristan se chantera mort.

Dans "Le Poète contumace" déjà, Tristan esseulé se compare à une huître abandonnée par ses congénères, une de ces coquilles d'huître que la marée — Marcelle — n'a pas entraînée dans son sillage une fois repartie... à Paris. Dans "Paris nocturne" les rues désertées par la marée humaine laissent la place alors aux crabes funéraires :

"— C'est la mer : — calme plat — et la grande marée,
Avec le grondement lointain, s'est retirée.
Le flot va revenir, se roulant dans son bruit —
— Entendez-vous gratter les crabes de la nuit...
[...]

— C'est la vie : Écoutez : la source vive chante
L'éternelle chanson, sur la tête gluante
D'un dieu marin tirant ses membres nus et verts
Sur le lit de la morgue... Et les yeux grand'ouverts!"

Ce n'est certes pas la première fois que Tristan conclut son poème sur une image aussi frelatée. Dans "Le Bossu Bitor", les crabes font également office de croque-morts. A Paris, ils grattaient la carcasse du noyé pour se disputer les derniers lambeaux de chairs décomposées. Dans un port breton, livré par la marée, on retrouve Bitor "démasqué par les crabes", lui aussi gratté, déshabillé de la vie :

"Plus tard, l'eau soulevait une masse vaseuse
Dans le dock. On trouva des plaques de vareuse...
Un cadavre bossu, ballonné, démasqué
Par les crabes. Et ça fut jeté sur le quai,
[...]
Restant de crabe"

La mort chez Tristan est incarnée par des animaux isomorphes du temps dévorateur associés à la lune et à la marée. Les putrescences, les exhalaisons qui montent au ciel des tombes parfumées, les "membres verts" du noyé de la Seine et les charniers de "carne impure" sur les dunes de Sainte-Anne le fascinent. Aussi, tout un bestiaire de l'ordure, de l'ombre, de la chair corrompue est-il issu de sa tendance nécrophile. Tristan invite à l'autel de son corps animaux et oiseaux nécrophages :

"Colombes de la Mort
Soiffez après mon corps" ("Cris d'aveugle")

et projette ses images de putréfaction sur la nature. Des animaux contaminés, en vertu d'une malédiction divine, souillent la nature à leur tour :

"— Calme de peste, où la fièvre
Cuit... le follet damné languit.
— Herbe puante où le lièvre
Est un sorcier poltron qui fuit...
[... — les crapauds,
Petits chantres mélancoliques
Empoisonnement de leurs coliques,
Les champignons, leurs escabeaux." ("Paysage mauvais")

A l'instar de Tristan insomniaque, travaillé par la fièvre, la nature compte les heures qui passent sous forme de "glas" tandis que la respiration marine ramène dans ses convulsions les corps des naufragés qu'à marée basse, le jour pointant, on pourra ramasser comme des coquillages "en rupture de banc" :

"Sables de vieux os — Le flot râle
Des glas : crevant bruit sur bruit...
— Palud pâle, où la lune avale
De gros vers, pour passer la nuit."

Palud est une nécropole que hantent des animaux fiévreux, nourris de tumeurs



Chouettes et corbeaux, bois gravés de André Deslignères. (Cat. XV3).



Paysage mauvais, eau-forte de Rominin. (Cat. XIII.1).

malsaines, de plates crévées, d'exhalaisons putrides et de morts bien avancés. La lune nécrophage nourrit, elle, sa pâle incandescence aux feux follets que Tristan associe aux vers luisants produits par la combustion des gaz qui se dégagent des endroits marécageux où se décomposent les corps des marins disparus. Les relents d'haleine pestiférée que l'on respire dans ce marais maudit de "Paysage mauvais" nous ramènent à l'animal le plus représentatif dans l'imagerie corbiérienne de cette nécrophilie : le rat.

Il apparaît dix fois dans le recueil. Hormis deux plaisanteries scatologiques dont il est le sujet, il est apparenté six fois à la mort ou au cimetière, et associé par trois fois à la solitude, variante de la mort. Dans "Le Poète contumace", il fait partie des hôtes que la tour abrite. Cloîtré, emmuré dans ce vieux couvent pareil à un caveau, il est tout naturel que les rats qui hantent et pourvoient à nos nécropoles viennent troubler le sommeil d'un Tristan en sursis, condamné des médecins :

"— Hop ! les rats du grenier dansent des farandoles !

et plus loin :

"— On frappe... oh ! c'est quelqu'un...
Hélas ! oui, c'est un rat."

Si Tristan revendique le compagnonnage des rats, c'est parce qu'exclu de la vie, de la lumière, de la santé, il est des leurs. Qu'est-ce qu'un lépreux peut craindre d'un autre pestiféré, si ce n'est la concurrence des bubons... Dans "Litanie", son exclusion est telle qu'il ne craint pas la comparaison :

"Non... Mon cœur te sent là, Petite,
Qui dors, pour me laisser plus vite
Passer ma nuit, si longue encor
Sur le pavé comme un rat mort..."

Le caractère funéraire est renforcé par le rat déjà mort et par la conscience d'un temps qui s'étire ici avec peine. Dans "Une Mort trop travaillée", au moment où il envisage de larguer les amarres, la conscience de sa mise à l'index l'amène à se comparer une dernière fois à un rat dans une lettre-épithaphe qu'il destine à l'aimée :

"Il lui mit ça sur l'air de 'J'ai du bon tabac'
Mon rat."

Le murid nécrophile tient compagnie à Tristan dans sa retraite sépulcrale. L'aspect maléfique du rat l'indiffère autant que celle du crabe légiste du "Bossu Bitor". En œuvrant tous deux pour la rédemption de l'un et de l'autre, ils répondent à la demande d'auto-destruction que réclame le poète. Bitor et Corbière ont souffert dans leur corps à cause de ce corps même. L'un donne sa bosse, l'autre ses articulations osseuses à des nécrophages qui auront pour vocation d'assainir leurs malformations congénitales. Cependant, si la nécrophilie n'est pas une exclusivité corbiérienne, puisqu'elle s'inscrit dans le goût romantique pour les choses d'outre-tombe, elle ne sera jamais si auto-destructrice, si auto-consommatrice chez Tristan. Le crapaud, à qui il se compare, vit enmuré sous sa pierre, emprisonné dans une tombe végétale ; il s'accroche de cette vie bourbeuse, parmi les racines d'un massif et l'odeur de décomposition végétale des sous-branches, privées de lumière, mais d'où sourdent pourtant les germes latentes. Cette mixture agro-lunaire alimente et prépare le réveil "chrysalidal" du poète lépreux en poète solaire, débarrassé bientôt de sa matérialité corporelle et rendu à l'aérien de son chant.



L'Ankou. (Cat. V.16).

Tristan Corbière et la Bretagne

Pascal Rannou

Tristan Corbière était la proie d'une double fatalité sociale et familiale qui aurait normalement dû lui interdire l'accès à la civilisation bretonne. Il l'a pourtant célébrée dans son œuvre. L'auteur des *Amours Jaunes* appartenait, en effet, à une famille bourgeoise et par là même francisée, et qui évoluait sans le voir dans un monde bretonnant à 90 %. De plus, son père Edouard nourrissait depuis sa jeunesse de solides préventions contre la langue bretonne, associée dans son esprit rigide à l'obscurantisme religieux.

Aussi l'ouverture de Tristan à la culture bretonne écrite n'a-t-elle pu être que limitée. A-t-il lu, par exemple, le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué ou les *Veillées Bretonnes* de Luzel ? Certains pensent que non. D'autres voient en lui un celtomane. Tristan ne l'est pas au sens où le sont les érudits de son temps. Mais il a su briser les tabous qui séparaient tout bon petit bourgeois breton acculturé de la plèbe bretonnante en allant en sa direction, aidé dans cette entreprise par son long séjour à Roscoff. On a longtemps pensé que les quatre premières sections des *Amours Jaunes* concernaient l'expérience parisienne de l'auteur, et les trois dernières son retour au pays natal. A l'existence coracrice de la capitale s'opposait l'air rédempteur qui iode *Armor* et *Gens de mer*. Oublions cette lecture schématique. En effet, les textes où la relation entre Tristan et la Bretagne se lit clairement sont, à l'exception notable d'*Armor*, dispersés dans l'œuvre. Dans l'ensemble *Gens de mer*, qui concerne les marns au sens le plus général du terme, on ne relève que trois textes appartenant à la thématique bretonne de l'œuvre : *Le Nocturne en partance et sentimental*, *Au vieux Roscoff* et *Le Naufrageur*. Certes, quelques autres sont localisés en Bretagne, mais sans que rien ou presque ne vienne y alimenter une hypothétique bretonnité.

Ce n'est pas le cas de l'ensemble intitulé *Paris*. L'énonciateur s'y définit en effet dès l'abord comme "Bâtard de Créole et Breton". Le long de ces huit sonnets, la Bretagne est présente "en creux", chantée par un personnage naïf auquel un guide cynique fait découvrir la capitale, où il faut se prostituer pour réussir. *Le Poète Contumace*, dans la section éponyme du recueil, et le méconnu *Vésuves et Cie*, dans *Raccrocs*, appartiennent également au corpus breton des *Amours Jaunes*. C'est tout, même si on relève de-ci, de-là quelques calques ou allusions qui ne tirent pas à conséquence, comme le vers 12 d'*A mon chien Pope*, qui ne devrait pas laisser les Morlaisiens indifférents :

"Mords - Chien - et nul ne te mordra."

Hors *Amours Jaunes*, on annexera à ce corpus la superbe ouverture du *Casino des Trépassés*, poème en prose plus que nouvelle, ainsi que *La Balancelle*, épopée burlesque racontant avec un style pseudo familier les aventures d'un marin de l'île de Batz dont le capitaine a fait sauter son navire pour éviter qu'il tombe aux mains des Turcs.

Au total, peu de textes, mais quantité n'est pas qualité. Comment s'y manifeste donc la relation qu'entretient Tristan avec la Bretagne ? Eh bien, tout d'abord par le sujet. Le poète met en scène nos compatriotes au plan collectif. C'est ainsi que s'anime sous nos yeux la foule des pèlerins de *Saint Tupetu de Tu-pe-tu*, celle des écoliers de *La Rapsode Foraine*, des soldats oubliés de *La Pastorale de Conlie*, des flibustiers qui animaient jadis le vieux Roscoff. Le collectif, au demeurant, peut se définir par un individu qui en synthétise les particularités : *Un riche en Bretagne* campe ainsi un mendiant emblématique de sa caste, et qui sait devenir selon les occasions marieur professionnel - le populaire *bazvalan* -, colporteur de légendes, voire alcoolique notoire... Quant à la rapsode, elle survient à la fin de cette longue litanie pour résumer allégoriquement l'armada de souffreteux dont la description a précédé sa venue. C'est aussi le cas dans *Conlie*, où l'énonciateur, mort-vivant parmi ses camarades, a suffisamment de force pour crier en leur nom :

"- Soldats tant qu'on voudra ! soldat est donc un être

Fait pour perdre le goût du pain ?..."

Le poète peut aussi intervenir personnellement sans se faire l'écho du plus grand nombre. C'est le cas dans *Au vieux Roscoff*, où il interpelle avec tendresse la cité léonarde dont il fait resurgir avec nostalgie les heures chaudes où la guerre avec les Anglais animait une côte désormais assoupie. Dans le même ordre d'idées, *Vésuves et Cie*, met en scène un personnage qui, devant la célèbre montagne, fait défiler dans son souvenir les représentations figurées qu'il en a vues auparavant, et notamment la première d'entre toutes, "sur un bel abat-jour", "tout petit en Bretagne". Le dessin du Vésuve mais aussi la région où il est né matérialisent aux yeux du narrateur le bonheur de l'enfance...

Ailleurs, Corbière se contente de poser devant nous un tableau que rien n'anime et que tout rend visionnaire. *Paysage mauvais* et *Nature morte* composent de la sorte un diptyque où le légendaire breton - Lavandières de la nuit, lune dévoratrice, brouette de la mort -, dissilent un fantastique d'autant plus envoûtant qu'il remue les angoisses archétypiques que l'on ressent face à la mort, à la nuit, au rêve... :

"Sables de vieux os - le flot râle

Des glis : crevant bruit sur bruit...

Palud pâle, où la lune avale

De gros vers, pour passer la nuit."

Encore le locuteur reste-t-il ici extérieur à la scène qu'il impose. Tel n'est pas le cas quand il s'intègre en tant que personnage à un développement narratif halluciné. Quelle faute expie ainsi le bouleversant crucifié de *Cris d'Aveugle* qui, dans les affres de l'agonie, invoque ses "langes jaunes d'Amor" en psalmodiant sur l'air d'*An bini goz* ?

Mais le regard ethnographique, le recours au fantastique, aux légendes ou à l'actualité (Conlie) sont d'autant plus convaincants que Tristan Corbière exploite aussi la langue bretonne. On relève dans son œuvre une bonne douzaine d'emprunts - des *Ankoberignets* et *Kakous* de la Rapsode au *torch-listri* de la Balancelle -, ainsi que de nombreux toponymes. Leur puissance évocatrice est manifeste :



Saint-Tupetu, bois gravé de André Deslignères. (Cat. XV2).

" Un pays, - non, ce sont des côtes brisées de la dure Bretagne : *Penmarc'h, Toul-Infern, Poul-Dabut, Stang-an-Ankou...* Des noms barbares hurlés par les rafales (...) Des noms qui ont des voix. "

(*Le Casino des Trépassés*)

Mais Corbière transcrit surtout fréquemment le breton en français. Ces calques syntaxiques donnent à sa langue une couleur étrange ou familière selon qui on est, parfois naïve : " Comme ça moi je suis " s'exclame le Novice en partance ; ailleurs pathétique : " - S'il vous plaît : Quelque chose à mettre dans nos bouches ? " supplie un parqué de Conlie... Les bretonnants auront lu : " Evel-se emañ-me " puis " Mar plij ; un dra bennak da lakad en hor henoioù ? "

Transposés en français, ces "mois noir" et "plus noir" prennent une sombre couleur morale, les "escabeaux à crapauds" de *Paysage maunais* perdent leur innocuité de champignons... Rien de tel chez les écrivains bretons francophones de l'époque, les Brizeux, Le Guyader, Tiercelin, Villiers de l'Isle-Adam dont les poèmes restent classiques de forme et de pensée. Tristan Corbière est à l'origine d'une littérature bretonne de langue française qui, cent vingt ans après sa mort, reste encore inexploitée. Une littérature qui, évitant le pittoresque - seul *Un riche en Bretagne* y sombre -, appréhende la collectivité en exaltant ses occupations, son histoire, ses tragédies, ses mythes, mais aussi en faisant sien son langage. Elle aboutit ainsi à une forme d'expression inédite d'autant plus percutante que les racines extirpées nourrissent une puissance d'écriture. Cela donne par exemple ce poème-panique inouï qu'est *Le Naufrageur*, breton de bout en bout par le sujet, le vocabulaire, les calques. La mythologie personnelle du poète y atteint la mesure de l'épopée :

" J'ai vu dans mes yeux, dans mon rêve,
LA NOTRE-DAME DES BRISANS
Qui jetait à ses pauvres gens
Un gros navire sur leur grève...
Sur la grève des Kerlouans
Aussi goélands que les goélands. (...) "

Pascal Rannou

Précisons que Pascal Rannou développe largement les thèmes dont il est question ici dans le dernier numéro de la revue *Skol-Vreizh*

Tristan de Loonnois

Fabienne Le Chanu

Les affinités du poète avec la matière celtique commencent par le choix d'un nouveau prénom : Tristan. "Je l'ai pris à mon frère" dira le poète en pensant à Tristan de Loonnois qui forme avec Yseult un des couples les plus légendaires de la mythologie celtique. C'est dans cet esprit qu'il surnomme la femme qu'il aime, Marcelle. Le fait est que, tout en étant sienne, elle appartient à l'autre, comme Yseult était l'épouse de Marc, elle est Marcelle, *celle de Marc*... Mais il y a mieux, tous les poèmes discrètement érotiques de Tristan font de Marcelle une jument. On sait que l'oncle du Tristan de la légende, Marc, dont le nom signifie cheval fut affublé par la fée Dahud d'une crinière et d'oreilles de cheval, pour avoir chassé la biche de la fée. En breton, cheval se dit *Marc'h*, ce qui donne doublement Marcelle *celle* du cheval... Tristan perpétue ici, non sans humour, la sacro-sainte trinité de l'amour et la tradition des amours malheureuses.

La composition du "Poète contumace" localisée à "Penmarc'h — jour de Noël" désigne le nom de la falaise où Tristan mourut en attendant Yseult. Notre poète y établit sa chapelle romantique. On notera ainsi que l'hiver de ses amours correspond à l'un des volets de la légende.

En effet, pour apaiser la querelle qui oppose l'oncle au neveu, il fut décidé qu'Yseult se donnerait tour à tour à Tristan et à Marc selon les saisons. Marc choisit de vivre avec Yseult quand les arbres sont sans feuilles parce que les nuits sont plus longues. Alors la jeune femme, triomphante, déclara que l'if, le houx et le lierre ont des feuilles toute leur vie et qu'elle resterait donc à Tristan...

A la lumière de cette composante assez méconnue de la légende nous comprenons mieux pourquoi Tristan écrit dans un poème à l'intitulé si soldien, "Elizir d'Amor" :

"— Ouvre : je passerai vite,
Les nuits sont courtes l'été..."

puisqu'avec l'hiver 1871, le couple repart pour la capitale, et Tristan ne peut appeler la femme qu'il aime Yseult, puisqu'elle n'est que Marcelle, *celle de Marc*, aux arbres sans feuilles et aux longues nuits hivernales...

Saint Tupetu de Tu-Pe-Tu

Jean Berthou

Ah ! Le bon Saint que voilà ! vraiment,
Un saint — des saints le plus pointu ("Tupetu")

Voici encore un chapitre à ajouter à l'étude de la Bretagne dans les *Amours Jaunes*. C'est le seul saint breton populaire que Corbière juge digne de figurer dans son recueil. Il n'est pas au calendrier romain dit P.O. Walzer. Quelle importance ? Ça n'est pas un handicap. C'est le cas de nombreux autres et cela n'empêche pas les bonnes gens de les invoquer. Car en Bretagne les saints leur ressemblent, ils sont sympathiques ; ils ont des défauts et des qualités comme eux, une surtout, celle de n'être pas sourds à leurs prières. On exige d'eux qu'ils remplissent leur rôle qui est d'être bénévoles et efficaces. Sinon on les mettra le nez au mur.

Un Saint Tupetu, *alias* Saint Diboan peut-il exister ailleurs qu'en Bretagne ? Imaginez l'impossible : le saint qui ôte, qui supprime toute peine. Un saint qui donne une réponse bonne ou mauvaise, mais une réponse. On est fixé, cela vaut mieux. Voilà tout !

Il est fort connu. On le trouve dans l'ouvrage de Alfred Nore *Coutumes, mythes et traditions des provinces françaises* paru en 1846. Pas de doute, même francisé, "Tepitau", c'est bien notre petit saint, là, épinglé. Il intrigue beaucoup, l'Anglais W. Branch, Sébillot bien sûr, Weissmann plus près de nous.

Mais c'est Anatole Le Braz qui en a le mieux parlé, mieux encore, il nous restitue l'opinion populaire qui en l'occurrence est parole d'évangile !

Donc, en 1892, sinon avant, Anatole Le Braz parcourt la Bretagne intérieure, la Bretagne profonde. A Notre-Dame-des-Fontaines, *Itroun Varia ar Feunteuntou*, il relève, à l'intérieur de l'église, un saint Abibon. "C'est lui que le peuple invoque sous le nom de Saint Diboan le saint" qui préserve de tout mal ou qui guérit de toute peine. On l'appelle aussi saint Tupetu.

Voici ce que la sacristine venue lui ouvrir la chapelle lui confie :

"C'est le plus franc des saints, Monsieur ! Avec lui on sait tout de suite à quoi s'en tenir. Quand une personne est malade depuis des mois et qu'on a eu vraiment recours à tous les remèdes pour la délivrer, on se rend ici, devant l'image de Saint Tupetu. On fait une offrande au saint et on lui adresse cette prière " Petit saint, la personne pour qui nous venons te voir est depuis bien longtemps entre vie et trépas ; décide de son sort soit dans un sens soit dans l'autre. "

En rentrant au logis, on la trouve bien portante ou morte. Qui veut avoir brève agonie n'a qu'à se concilier les bonnes grâces de notre saint. "

Ainsi parla la sacristine !

N'aurait-elle pas ravi notre poète... humoriste ?

Mais où trouver ce saint ? D'après Le Braz en Comouaille, mais Corbière penche pour le Léon, d'accord en cela avec W. Branch qui cite Saint-Méen près de Lesneven ; mais Sébillot, lui, l'a vu à Loqueffret puis à Lanrivain, Weissmann à Pleubian.

Aurait-il le don d'ubiquité ou bien alors serait-ce un facétieux qui lorsqu'on le cherche d'un côté se trouve de l'autre ?

EN TUPEDU !



Saint-Tupetu, eau-forte de Romanin. (Cat. XIII.2).



Camille Le Mercier d'Ern.
"L'étrange aventure de l'Armée de
Bretagne" (Coll. B.M. Morlaix).

Conlie

Jean Berthou

Malgré la dérision du titre "La pastorale de Conlie" le poème de Tristan Corbière est exceptionnel dans son œuvre, un poème de circonstance, presque polémique, tout vibrant d'émotion et de colère maîtrisée. Il tenait de la bouche d'Amédée Vacher, son beau-frère, la relation par un témoin oculaire du drame qui se jouait au camp retranché. Engagé volontaire et parqué lui-même à Conlie en même temps que 50 000 autres mobilisés, il lui conta les détails d'une expérience vécue.

Le drame se déroule entre le 21 octobre 1870, jour où Keratry reçoit l'ordre de Gambetta de constituer une armée de Bretagne pour renforcer celles de la Loire et du Nord, et le 11 janvier 1871, jour de la Bataille du Mans. Faute de pouvoir s'établir dans cette ville, Keratry établit son camp sur le plateau voisin, à Conlie, et regroupe progressivement 50 000 Bretons. Mais bientôt les autorités craignent d'avoir levé une armée de chouans qui menacerait l'unité nationale. Elles s'évertuent à freiner son recrutement, son armement. Dans l'esprit de Keratry, Conlie devait être un camp d'entraînement. Ce fut bientôt le camp de la mort.

La démission de Keratry remplacé par Marivault ne changea rien à l'attitude des autorités. Les mobilisés bretons parqués au camp étaient réduits à l'inaction. Les premières rigueurs de l'hiver allaient faire du camp un bourbier, un champ de boue, "Kerfank". Les pluies puis la neige détrempèrent à ce point le sol argileux qu'il devint bientôt un vrai cloaque comme le dit La Borderie dans son rapport. Les tentes furent inondées ; les soldats habillés trop légèrement demeuraient là, transis, les pieds dans la boue glacée, inactifs, bientôt désespérés. La révolte grondait au cri de *d'ar ger, à la maison*. Les Prussiens pouvaient se montrer menaçants. Qu'auraient pu faire contre eux 30 000 hommes sans armes et 20 000 dotés d'armes détériorées, maculées de boue et rongées de rouille, sans pièce de rechange pour neuf modèles différents.

L'évacuation du camp s'imposait. D'autant que la mort s'y installait : le typhus, la variole, les pleurésies, elle disposait de mille moyens pour faire son office. Aux demandes exaspérées de Marivault, Gambetta répondait encore le 16 décembre : " Il ne faut évacuer le camp de Conlie sous aucun prétexte ". Les autorités de Tours décrétèrent l'extermination des mobilisés bretons. L'évacuation partielle s'opéra cependant " avec sagesse et lenteur ". L'état des rescapés épouvantait les témoins. Mais nul ne sut au juste le nombre de morts qui allaient nourrir les blés.

Pour faire bonne mesure on envoya les derniers contingents désarmés à la Bataille du Mans le 11 janvier 1871 où ils furent sacrifiés *en tas*.

On chercha à taire le drame provoqué par la bêtise et l'impéritie des autorités malgré rapports et enquêtes. Aujourd'hui cet épisode douloureux est occulté ou même oublié. Cependant, dans le cœur de quelques Armoricains, Conlie est un peu le Katyn breton. La lecture du pathétique poème de Corbière conforterait ce sentiment.

Jean Berthou.



La Pastorale de Conlie,
bois gravé de Paul Baudier.
(Cat. XIV.5).

Le bestiaire des Amours jaunes

Fabienne Le Chanu

Le souci majeur de l'exégèse corbiérienne réside en la mise en exergue d'une identité sociale et poétique de Tristan Corbière desservies parfois l'une par l'autre. Le bestiaire corbiérien des *Amours jaunes* s'inscrit dans la droite lignée de cette entreprise. Il s'agit de lire Corbière par le biais du règne animal, d'étudier les valeurs kaléidoscopiques de l'animal pour définir le "mélange adulte de tout" qui brouille les pistes menant à Corbière. Avec ses quelque 116 animaux qui apparaissent 293 fois, il circule dans *Les Amours jaunes* toute une faune pittoresque et expressive qui renvoie à l'image tantôt touchante, tantôt grotesque, voire inquiétante de la condition humaine via celle du poète.

La représentation animale liée à un souci esthétique-moral n'est pas nouvelle. Elle perdure dans le temps comme une manifestation symbolique de notre expressivité, conçue comme un mythe de la dégradation, la hantise d'une animalité résurgente, comme l'incarnation de certains aspects primaires ou bien encore comme une méditation sur la métamorphose/métémpsychose de l'individu qui, pour se transcender, effectue une sorte de retour dans le sein de la nature. Le poète aurait ainsi recourus à une généalogie elective à proximité des élans génésiques pour pallier certaines déficiences physiologiques et carences sentimentales. Tristan, qui a l'animalité à fleur de peau, cherche à atteindre cet état qu'il qualifie dans "Décourageux" de "Sublime Bête" et qui le délivrera d'une humanité déliquescence, le purgera de ses dégoûts, l'aidera à abdiquer sa responsabilité d'homme, à éradiquer ses malformations congénitales.

La recherche d'une identité qui est au cœur des *Amours jaunes* trouve une certaine forme d'expression reposante et révélatrice dans le choix non arbitraire de figures animales, la plupart récurrentes : le chien, le crapaud, le coucou, le rat, le lézard, l'araignée. Ce bestiaire sert d'abécédaire illustré à l'enfant-poète qui se cherche dans les constructions syntaxiques de sa pensée balbutiante.

Il n'est pas indifférent de noter que la cigale qui règne sur la saison jaune du poète aux bornes limitrophes du recueil est plus qu'un clin d'œil à La Fontaine, grand peintre animalier, mais relève, ainsi que la ménagerie issue de la mythologie gréco-romaine dont il est également question avec Pégase, Cerbère et quelques autres, de reminiscences scolaires, d'une nostalgie d'un univers enfantine ; comme l'influence d'un bestiaire celtique à tendance zoolaire, rend compte d'un archaïsme plus lointain. Tristan exprime sa nostalgie involutive dans l'hypostasie animale, celle qui le conduira à l'apathie puis à l'aphasie désirées, effectives dans les "Rondels pour après".

Pour commencer, Tristan stigmatisait le répertoire traditionnel des métaphores idéales du bestiaire romantique. Il y substitue son identité crapaud pour faire parvenir à l'entendement public son chant de batracien à l'instant où l'orchestration des cygnes, des pélicans et rossignols imposent leur style. Des partis-pris à travers des choix animaliers récurrents se font sentir. Tristan se concentre en effet sur une animalité minimale qui lui place sous le signe des laids, des maudits et des nocturnes :

"Vois-le, poète tondu, sans aile,
Rossignol de la boue... — Horreur! — [...]
Bonsoir — ce crapaud-là c'est moi." ("Le Crapaud")

Lorsque Tristan in-carne son gargarisme de hors-je dans le crapaud, il dit sa condition douloureuse de poète, dans le chien sa solitude et ses impuissances d'alcôve, il dit son statut d'homme et d'amant :

"Beau chien, quand je te vois caresser ta maîtresse,
Je grogne malgré moi — pourquoi? — Tu n'en sais rien...
— Ah! c'est que moi — vois-tu — jamais je ne caresse,
Je n'ai pas de maîtresse, et... ne suis pas beau chien." ("Sonnet à Sir Bob")

tandis que Marcelle, par un jeu de calembours, s'in-carne dans la figure équestre au tempérament luxurieux :

"— Hurrah! c'est à nous la poussière!
J'ai la tête dans ta crinière,
Mes deux bras te font un collier.
— Hurrah! c'est à nous le haller!
— Hurrah! c'est à nous la barrière!
— Je suis emballé : tu me tiens —
Hurrah!... et le fossé derrière...
Et la culbute!... — Femme tiens!!" ("A ma jument souris")

Tristan choisit pour lui et pour l'humanité qu'il fréquente le prisme animalier comme faire-valoir des actions quotidiennes sans la complexité et la finalité que les hommes voudraient leur donner. L'animal est déjà un peu cette épure de l'homme qui au départ très sexuée (la chienne amoureuse, la jument cavaleuse, parodie de l'amour courtois, la vénère anthropophage) subit l'atavisme de "la Bête Féroce" :

"Ô fauve après qui j'aboyais,
Je suis fourbu, qu'on me relâie! —
Ô Bête! es-tu donc une laie?
.....
Bien moins sauvage te croyais!" ("Vénérie")

avant d'être vaincue par "Le Sublime Bête". Tristan ourdit des scénarii où une animalité suceuse, mandibulaire, fileuse euphémise son corps, résorbe ses pensées, s'attaque aux mots-mouches qui bruissent sans cesse et diffèrent son sommeil. Que ce soit le bestiaire igné martyr de la chandelle, le bestiaire aquatique adorateur du schéma circulaire de la coquille, celui aérien qui tend vers les scansionnements musicaux des "Rondels" ou le bestiaire chthonico-terrestre s'adonnant dans les moiteurs de la fange à la rêverie digestive, tous participent à l'élaboration de l'asymptote d'une fonction d'entropie qui ne sera effective qu'à l'instant où le poète cessera de chanter, s'adonnera à la "chrysoptomie"...

— Soyez muette pour moi, contemplative Idole,
Tous les deux, l'un par l'autre, oubliant la parole,
Vous ne me direz mot : je ne répondrai rien...
Et rien ne pourra dédorner l'entretien." ("A une camarade")

L'ultime caractère du "Sublime Bête", après les vertus de l'immobilisme, est donc la perte volontaire de la parole, l'accès par le genre du tombeau poétique au silence. Tristan, replié sur son identité fœtale, comme statufié, minéralisé, nidifié dans sa tombe végétale, sous un pâle rayon de lune, après avoir chanté, puis déchanté, se tait :

"Et ma parole est l'écho vide
Qui ne rien — et c'est tout." ("Paria")

Tristan avait préparé depuis longtemps sa disparition élocutoire, bien avant d'annoncer son esthétique de la dissonance par un florilège de figures animales et ornithologiques sans disposition musicale, ou de stigmatiser les créatures emblématiques du chant annexées par les Romantiques, lorsqu'il place la cigale emblématique du chantre au début du recueil, quand on sait que la femelle est aphone, ou qu'il annonce par un air de mélodie funèbre la cigale sépulcrale des "Rondels" dont le mirilton se répercute en échos concentriques. Tristan s'est abouché à la femme-cigale, au glissement de ses lèvres chthoniennes pour écouter sa leçon, le silence de la matrice avant que la vie ne l'ait flué hors d'elle. La cigale des Amours jaunes lui dicte son silence poétique, les deux groupes de substantifs des poèmes limitrophes ("Le Poète et la Cigale", "La Cigale et le Poète") usent alors de la réflexion pour une plus grande concentration du sujet tristanesque sur lui-même, Narcisse de son propre écho guttural. L'écho voué à la déperdition se propose en asymptote de cette fonction d'aphasie, le degré zéro de l'échelle mélodique.

La singularité de son imagerie animale ne dépend pas d'une vision anthropomorphique. Il faut davantage parler d'hypostases animalières et de transsubstantiation plutôt que de comparaisons ou de projections animales qui sous-tendent une vision anthropomorphique de l'univers. Cette vision n'est pas celle de Corbière qui s'est placée "en dehors de l'humaine piste", ou qui, ayant déclaré que "Le Moi humain est haïssable", signale par cette aporie son statut d'être paria :

— "Moi je ne m'aime ni ne me hais" ("Paria")

Sans doute ne faudrait-il pas oublier les zoologies parisiennes (cocottes, grues, merlan, maquereau, vilain merle, gros chiens, étalons) et bretonnes, moins originales il est vrai, qui relèvent d'une phraséologie populaire plusieurs fois séculaire. Tantôt elles correspondent à une réflexion sur une adéquation d'un type donné à son milieu ambiant, tantôt elles illustrent, de manière plus concrète, une expression courante qui les contenait. Ces zoologies n'auront que mieux servi à poser la singularité des hypostases animales à venir, surtout celles qui concernent le poète et sa muse.

Tristan et Marcelle incarnent *stricto sensu* un type d'animal donné. L'un est, ou devient un chien, un crapaud, un rat, un lézard, un coucou ; l'autre un cheval, une laie, une biche, une grue, une cigale... Les hypostases de Marcelle découlent pour une large part de connexions onomastiques (*Marc b* : cheval), géographiques (la cigale des moiteurs méditerranéennes) et celtiques (*celle de Marc*, *celle de Marc b*) ou interviennent encore un blason corporel, des calembours, des paronomases. Celles de Tristan, plus nombreuses, correspondent à des instants de sa réalité d'homme, de poète, d'amant, de fils, de marginal, de paria ou de stropiat :

— "Moi je suis le maigre coucou." ("Paria")

De même que le chien et le rat tristanesques se proposent d'être des épures de l'homme, le coucou et le crapaud et quelques autres préparent celles du poète tandis que l'araignée qui loge dans le front de notre chantre entérine sa déperdition encéphalique :

"Dors : on t'appellera beau décrocheur d'étoiles !
Chercheur de rayons !... quand il fera bien noir ;
Et l'ange du plafond, maigre araignée, au soir,
— Espoir — sur ton front vide tra filer ses toiles" ("Sonnet posthume")

Ses hypostases dépassent un simple fait de langage : une métaphore est vécue comme une nouvelle métamorphose et chaque métamorphose, idéale ou repousoir, une décantation de l'être et de sa parole. D'ailleurs il n'y a pas, dans la poésie tristanesque, de prosopopée animale ; lorsque Tristan dit qu'il aboie, grogne, braie, brame ou qu'il parle en "canard", il ne transpose pas la manifestation vocale de ces animaux sur le plan du langage humain, il s'agit bien de notre poète adoptant le registre vocal approprié à un animal donné, et non l'inverse... Contrairement à tous ceux qui useront également du bestiaire dans leurs productions artistiques, mais avec la distance prétentieuse ou la condescendance magnanime que l'on sait, soit Tristan s'identifie directement à l'animal, soit il l'incorpore à un épisode de son quotidien. Son bestiaire fait une part étonnamment belle aux animaux ignobles au sens étymologique du terme. Tristan a un faible pour le laid, le pâle, le vermiculaire, le "chrysalidal", l'enténébré, le noctylope, le scatophile et le nécrophile. Ce qui ne l'empêche pas de s'accomplir dans l'hypostase ornithologique plus noble pour élaborer la scansion de certains poèmes, aspiration à l'envol bien vite suivie de la négation de cet angélisme :

"Moi je siffle quand la mer gronde,
Oiseau de malheur à poil roux !..." ("Le Naufrageur")

ou de revendiquer quelque généalogie monstrueuse, telle la pieuvre honnie de la poésie hugolienne :

"Mon père était un vieux salin,
Ma mère une vieille morgate..."

Procéder de la morgate c'est posséder par procuration toute la force vitale éparse dans la matrice de l'univers. De fait, l'animal lui sert à rédimier ses carences physiologiques, à éradiquer ses malformations congénitales, à vivre, "contumace", par procuration. Il délègue ainsi à son chien Pope une somme d'actions et lui dicte un code déontologique qu'il est loin d'assumer dans les faits :

"Toi : ne pas suivre en domestique,
Ni lécher en fille publique !
— Maître-philosophe cynique" ("A mon chien Pope")

et, à l'inverse, à son chien bâtard de "Sonnet à Sir Bob", des velléités de subordination à la femme-chienne :

"Et j'aurai le collier portant Son petit nom."

qu'il réitère plus loin :

"Je voudrais être alors chien de fille publique,
Lécher un peu d'amour qui ne soit pas payé"

La plupart du temps, Tristan cherche à prendre sa revanche sur l'humain déficient en lui et, par ses hypostases les plus agressives, — le cynisme du chien sauvage Pope, l'oiseau roux fils de la morgate — saccage tout ce qui lui rappelle son ascendance humaine. Dans un siècle où il est de bon ton de se complaire dans l'image idéalisée du pélican, du cygne, de l'albatros et de vilipender à l'antipode l'araignée, la pieuvre, le crapaud, Tristan extravague "en dehors de l'humaine piste", patage dans la fange et le cloaque à la recherche d'une parenté monstrueuse, se réserve le droit de la modeler selon son humeur, car la bête vit à proximité de la boue, du terreau informel propice à toute tentative de création et le poète tente de parfaire son imago en déformant des traits humains, trop humains...

Tristan ne veut plus avoir de réalité qu'emblématique et métaphorique, ce pour hâter sa consommation. En se créant "monstre" en regard de ses congénères, en



Sonnet à Sir Bob, eau-forte et aquarelle de Jean-Luc Le Balp. (coll. de l'artiste).



Le Cormoran, eau-forte et aquarelle de Jean-Luc Le Balp. (coll. de l'artiste).



A mon chien Pope, gravure d'Edmond Ceria. (Cat. XIV.4).



s'identifiant par morceaux à un animal, il déstabilise la conception de l'homme héritée du cartésianisme, il revitalise un bestiaire qui n'avait que trop souvent sa place parmi les grotesques des motifs architecturaux des sablières et des trumeaux du Moyen-Âge. La multiplicité de ses hypostases animales dissocie et morcelle son corps à la manière d'une décomposition qui s'adapte à la carence, supplée physiologiquement soit à un poumon malsain (l'oiseau roux), soit à un phallus non fonctionnel (le chien de Bohême de chic dans sa pose ondiniste), et mentalement à un état de déréliction, une carence affective...

Mais pourquoi encore la voie du bestiaire à l'antipode de la piste humaine ? Outre le fait de remédier par l'intermédiaire de l'animal à ses propres faiblesses, de stigmatiser une humanité servile et luxurieuse, n'y aurait-il pas encore un sentiment exacerbé de la pudeur ?

En effet, il existe chez le peuple celte une conception et une application de la pudeur par le truchement du masque. Le Celte croit que celui qui connaît le nom et le visage de quelqu'un s'en rend maître. D'où l'usage du masque et du surnom. Tristan est ainsi l'homme aux masques de batracien, de chien, de coucou, de lézard, de serpent et l'homme au surnom connoté celtique : Tristan de Looinois... De même, l'attribution d'un totem chez le peuple celte est le signe tangible de leur maturité, la preuve d'une qualité, ainsi, par exemple, l'emblème canidé symbolisant la qualité guerrière

Cependant, la métamorphose animale, élément essentiel des contes de fées, montre un Tristan imparfaitement sevré ainsi que la fable liminaire de La Fontaine induit, elle aussi, ce rapport particulier à l'enfance via l'imagerie animale. Cette imagerie fonctionne comme une asymptote de l'entropie. Tristan atteint la conscience musculaire à son point zéro : il est un mollusque retroqueuillé dans son épiphragme calcaire ajusté étroitement à sa forme sans nerfs, baignant dans l'océan, doublet de l'embryon qui repose dans l'amnios de la matrice. Ainsi, dans le cas de Tristan, l'animal n'offre pas un cas de régression de l'homme vers une animalité primitive ; au contraire, il est le vecteur de l'involution de Tristan vers un état originel, informe et chaotique, sans mémoire ; l'animal symbolise l'acmé de sa conscience endormie, de son mal être, assoupi dans la béatitude cosmogonique. Par la médiation de l'animal Tristan touche aux frontières de l'inconscient.

C'est pourquoi le monde animal de Tristan est essentiellement celui des muqueuses, de la langue labile, des organes défécatoires :

"[...] — Les crapauds,

Petits chantages mélancoliques

Empoisonnement de leurs coliques,

Les champignons, leurs escabeaux." ("Paysage mauvais")

celui de l'absorption, de la réingurgitation, de la digestion, de la succion, des mandibules, des pinces, des toiles d'araignées, des rats, de la vermine, des mollusques, des crapauds paludiens ou ceux, fossilisés, retournés à leur inertie de pierre, des coucous aux chants ourboriques, des serpents aux mues non moins cycliques, tous ces êtres qui lui proposent leur système clos et qui l'aient dans leur sein chargé de puissances élémentaires et syncretistes.

Mais le monde animal cesse bientôt, la "bête" est sublimée, par conséquent "sublime" ("Le Sublime bête"), au moment où Tristan atteint le sommeil des "Rondels", comme si l'état de veille forcée n'avait suscité jusqu'ici que des monstres croque-mitaines. Il s'agit du sommeil venu avec l'apathie méthodique ourdie dans les six sections précédentes où Tristan s'est appliqué à parfaire son épure. La placidité ou la réserve des animaux qui servent son décor habituel confirme cette tendance à l'apathie généralisée. Les animaux présents dans les autres sections préparent la phase d'engourdissement terminale des "Rondels". L'ambivalence de l'animal à la fois brut, sauvage, féroce, instinctif puis serein, sage et distant est dépassée, sublimée dans la minéralisation du corps de Tristan encoquillé, recouvert de chiendent dans "Do, l'enfant, do", nidifié dans sa tombe végétale.

Si Tristan revêt masque sur masque, rôle sur rôle, c'est parce que de cette multiplicité souvent contradictoire naît l'aporie identifiatoire. Tristan s'identifie à des animaux dont l'essence doit être l'inertie, calquée sans doute sur l'absence de statut tristanesque. En effet, souvenons-nous de ses multiples généalogies, de son sois-disant manque de métier, de son ode dithyrambique en faveur de l'apathie dans

Bois gravés de Deslignères.
(Cat. XV 3).

"Décourageux", de sa conformité à une vie marginalisée, de l'obstination du paria à vouloir se situer en dehors de la République, du coucou sans nid, de sa sœur, la rhapsode, "vaguant où son instinct l'attire"... Aussi les récurrences de certaines hypostases animalières, la proximité quasi domestique des animaux concernés, le refus d'une phraséologie savante sont-ils dans la droite lignée d'une décantation.

Certes, Tristan hérite bien aussi de la conception qui rappelle à l'homme, après moult métamorphoses animales, sa dégradation et sa chute, mais s'en démarque aussitôt pour promouvoir un nouvel aspect de cette chute qui serait, à rebours, retour vers le sein originel. Tristan a encore hérité de la conception qui a prévalu chez les Celtes comme chez les Égyptiens, eux qui ont adoré les forces élémentaires élevées au rang d'animaux, le divin étant en partie contenu dans l'intériorité close de l'animal. Tristan ferait ainsi fi de la fable platonicienne concernant l'âme prisonnière de la matière pour se complaire *a contrario* dans la partie la plus animale de son être, sublimer sa corporéité débile qui le laisse insatisfait, facilement blessé, en un être de roc, inébranlable, imperméable aux intempéries de l'existence comme à la cyclothymie sentimentale :

"Et je laisse la vie
Pleuvoir sans me mouiller,
En attendant l'envie
De me faire empailler"

On remarquera que la naturalisation de l'oiseau de "Bohême de chic" entérine un état d'indifférence générale et est ressentie par le poète comme un idéal vers lequel il tend, au-delà de la piste humaine, au-delà du monde matériel... La transsubstantiation est catharsis, d'où l'expression inventée par Tristan pour revendiquer et décrire au mieux cet état de sérénité catalépsie : "Le Sublime Bête".

Si Tristan a quelquefois laissé parler la bête en lui — sa *Bête féroce*, Marcelle — on se rappellera ainsi la chienne amoureuse, la jument libidineuse, les maquignons des étalons de l'art dosant leur liqueur séminal, le monde des grues, des cocottes, les bêtes de "Vénérie" qui invitaient le poète à les retrouver dans leur souille, s'il en a exalté la lubricité ce n'est que pour mieux nous faire sentir l'effet de l'accalmie. La Bête, un mélange entre le *Sublime Bête* et la *Bête féroce*, lui propose finalement le contrepois de sa dépravation, de ses débauches cérébrales aussi. Lorsqu'on analyse le fantasme lié à la bête sauvage, on comprend qu'au-delà de sa violence qui fascine l'homme et qu'elle lui propose afin qu'il se décharge de son agressivité latente, éveillant parfois en lui un vif instinct de chasseur ou de prédateur, la voie de la bête le conduira pour finir à la sérénité.

Tristan ne tempère plus contre sa carène d'homme et son mât en pantenne. Il a vendu son cotre qui lui servait de "boîte à deux" pour ses voyages au long cours avec Marcelle et s'est posé à terre en "oiseau rare" pour débarquer sa "pacotille". Une autre traversée l'attend... L'oiseau roux plane au-dessus des éléments déchâinés avec aisance. Le poète se réfugie dans l'animal parce qu'il y a trouvé la distance réfléchie qui lui manquait pour s'y mirer et s'y abîmer, mais également la trace d'une intégrité perdue, un retour à un état de nature originel. Narcisse ne se note-t-il pas pour rejoindre cette moitié dont son âme a soif ?

Il reste désormais à Tristan à placer, en toute connaissance de cause, sa cigale marine, sa blonde Lorelei, aux bornes limitrophes de ses *Amours jaunes* pour nous indiquer où commence et où prend fin le chant saisonnier de sa muse. Et si celle-ci lui demande encore d'accéder à une nouvelle qualité de chant, c'est celui du silence, phrasé dicté par la sépulture cigale mirilton des "Rondels". Son silence, c'est son chant du cygne, mais un cygne sans nul doute de la race des abyssiniens sur les traces de Rimbaud en Abyssinie...



Cormoran, dessin de François Dilasser.
(Cat. XVIII.2).

Le titre des Amours Jaunes

Jean Berthou

"... mon enfant n'a pas même un titre menteur" ("Ça")



Blason représentant «Marcelle», créé pour l'édition originale.

L'édition originale chez les frères Glady :
"le faux blason"

L'édition originale des *Amours jaunes* ne laisse pas de surprendre. Et l'on peut se demander jusqu'à quel point Tristan ne joua pas avec la soi-disant réputation sulfureuse des frères Glady pour présenter à sa famille réticente une Marcelle plus triomphante que jamais...

Ainsi le blason de la maison d'édition des Glady représente une fasce crénelée accompagnée de trois étoiles, or, l'édition originale sur papier jonquille révèle un tout autre blason : une femme nue, (Marcelle), tient au-dessus de sa tête un livre rayonnant, (*Les Amours jaunes*) où se lit "FIAT LUX", à ses pieds, un glaive brisé pour illustrer la devise "NON GLADIO GLADY" : effigie unique dans leurs publications.

Rarement titre d'ouvrage a fait l'objet d'autant de commentaires. Que n'a-t-on proposé, avancé, imaginé... et je tais les incongruités ! Y a-t-il encore quelque chose à ajouter au volume des gloses ?

Reportons-nous à l'époque de sa parution, 1873. On nous assure que l'ouvrage passa totalement inaperçu et qu'il fallut attendre le coup de cœur de Verlaine en 1883 pour que sa renommée franchisse les frontières provinciales. Voire. Avant même sa parution des poèmes couraient déjà sous le manteau. A preuve cette copie du poème "Le Douanier" qu'adressa, en mai 1866, Bienvenue à Fernand Le Bras à Paris. Aux yeux de ses amis, ses "copains" devrais-je dire, Edouard Corbière (car à cette époque, il n'avait pas encore changé de nom) passait pour un joyeux et plaisant jeune homme, plein d'humour dont les écrits faisaient rire. C'est d'ailleurs cette qualité que célébrera plus tard un journaliste du Havre.

Nous trouvons ici encore la trace du père. Nous avons aujourd'hui la preuve que l'auteur du *Négrier* fut son meilleur représentant, son meilleur diffuseur. Il distribua lui-même de nombreux exemplaires à ses amis du Havre, et s'il le fit c'est sans doute qu'une certaine fierté paternelle l'y poussait. Si bien qu'on ne s'étonne pas de découvrir qu'à sa mort, en mars 1875, le *Journal du Havre* fut le seul organe de presse en France à signaler la disparition d'un poète, mais d'un poète "humoriste" au talent prometteur !

C'est sans doute cette qualité qui autorisait les publicistes bretons à se servir du titre de l'ouvrage pour vanter leurs marchandises. En 1912, célébrant les mérites de l'Angelica des Pyrénées, le *Fureteur Breton* imprimait :

" Muse blonde, Angelica
Qui tes rivales détrônes
Muse blonde, Angelica
N'est-ce pas toi qu'invoqua
Le rimeur des *Amours Jaunes* ?

En 1913, derechef, Don Vermad (sic) signait ce quatrain :

" *Les Amours Jaunes* ? ... Je me creuse.
Tristan Corbière m'expliqua
J'aimais cette Chartreuse
Que remplaça l'Angelica ! "

Peut-on accuser les gens du négoce de détournement, de dévoiement ? Ne peut-on imaginer nos joyeux Morlaisiens improvisant des vers de mirliton au comptoir de l'Auberge Gad à Roscoff ? Il n'est pas inutile de rappeler cette dimension que porte tout le recueil du poète, même s'il s'agit souvent d'humour noir. Plus proche des commentaires conventionnels le quatrain emprunté à Edouard Corbière, le père :

" En vain j'ai voulu dans mes vers
Répandre une pureté factice
Mon style empreint de mon travers
Se suit toujours de sa jaunisse ". (" Soirées Bretonnes ")

Le nombre, l'humour et la couleur de ces vers ne pourraient-ils pas avoir soufflé au fils jusqu'au titre même de son recueil ?

Reconnaissons enfin qu'on peut voir dans *Les Amours Jaunes*

" ... ce miroir clignant qui se paillette
D'un éclis d'or, accroché de l'astre jaune, éteint... " (" Bonsoir ")

et cette fois c'est aux amours lunaires (ô Laforgue !) et plus encore aux amours mortes qu'il nous renvoie.

Le frontispice des Amours Jaunes

Jean Berthou



Tristan Corbière, autoportrait, eau-forte, frontispice de l'édition originale.

On s'est beaucoup exalté sur cette gravure, la première qu'ait réalisée l'artiste et peut-être la seule qu'il ait jamais faite. C'est à la demande des éditeurs, les frères Glady, que Tristan Corbière exécuta à l'eau-forte cet autoportrait. Elle figure dans l'édition originale en frontispice. N'ayant jamais gravé lui-même il s'adressa le 11 juillet 1873 à son ami le peintre Camille Dufour pour qu'il lui " indique par quel bout on prend une pointe avec la manière de s'en servir ". Imprimée sur vergé de Hollande légèrement plus blanc que les feuillets du livre, la gravure est tirée en bistre et représente l'auteur lui-même, adossé à un mur ou à un mât, le lieu est sans importance, seule l'attitude compte : il est là seul. Dans l'attente d'un embarquement ou au sortir d'une campagne ? On ne sait. Portant vareuse et pantalon marin, son barba à ses pieds, le chapeau jeté à terre, il est là, figé, comme absent.

Cette gravure rappelle le dessin de Morel-Fatio gravé sur bois par Rulhière figurant au Tome I de la *France Maritime*, revue dans laquelle Edouard Corbière a tant écrit et qui trônait en bonne place dans la bibliothèque paternelle. Il représente " un matelot à terre, au port, adossé à un mur, près de ses avirons, voile serrée et gouvernail. Un gros bonnet de laine brune, une culotte de grosse toile, une grosse chemise de laine tricotée, blanche autrefois, aujourd'hui de couleur indéterminée, rayée en travers de bandes rouges. Voilà l'ajustement de ce vieux matelot qui a été mousse sous l'Empire, novice sous la Restauration, quartier-maître à présent par défaut d'éducation, de première éducation, chose rare chez les matelots de ce temps-là ".

Nous sommes en 1873, Tristan Corbière a fini de naviguer. Par faute de chance, par faute de santé, il est demeuré matelot, lui qui rêvait d'équipées sauvages. Il vit là, au bout du quai de Roscoff, ruminant comme une chique son existence manquée. Mais lui qui s'était promis d'écrire un jour une œuvre digne de son père, n'est-il pas là, enfin, en tête de son recueil comme adossé à son *Négrier* à lui, les *Amours Jaunes* ?

Le Peuple, Souverain.



Détaché d'ambassade de la République rouge de Cayenne, accrédité près la Cour des Miracles de Paris.

Tristan Corbière et la peinture : portrait d'un "peintre écrémé du Salon"

Fabienne Le Chanu

Il n'est que d'ouvrir ce rare exemplaire des *Amours jaunes* sur papier jonquille pour s'apercevoir que la passion de Tristan pour le dessin, la peinture et la caricature, passion qui se révèle dès sa plus tendre enfance, a perduré jusque dans sa poésie.

Tristan tient de sa famille maternelle sa passion pour le dessin. Car les frères d'Aspasie, et Aspasie elle-même, qu'ils fussent dans le négoce ou dans une profession libérale, peignaient et dessinaient à leurs moments perdus. Edouard Puyo (1821-1901), architecte et peintre amateur, est l'auteur de nombreuses aquarelles. Les affinités de la famille Puyo avec les peintres Louis-Marie Baader (1828-1920) et Michel Bouquet (1807-1890) étaient telles que ces derniers portraiturèrent les Puyo, leur demeure et leur dédicèrent nombreuses natures mortes. Le fils d'Edmond Puyo (1828-1916), le frère cadet d'Aspasie, est le père du célèbre photographe de cette fin de siècle, Constant Puyo (1857-1933) cousin germain du poète. Fréquentant les peintres montmartois descendus en Bretagne, Tristan n'a fait que perpétuer la tradition pictorialiste qu'il tenait, une fois n'est pas coutume, de sa mère.

En pension au Lycée Impérial de Saint-Brieuc ou externe à Nantes, Tristan ponctue les lettres qu'il destine à ses proches de petits dessins de tendance souvent humoristique. Ainsi la série intitulée "La Campagne de Crimée", "La Vieille garde" et "La Corvette manœuvrière", et cet autre croquis où, pour répondre au dessin de la maison "Bourboulon" fait par sa mère, Tristan donne sa version d'une "cabane" montée sur pilotis ; à droite, il s'est caricaturé à bord d'une légère embarcation et brandit au bout de son bras un pancarte mentionnant sa quatrième place en grec !

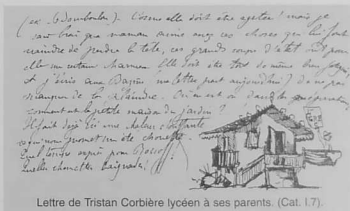
Tristan fait encore de fréquentes allusions à son album et réclame à son oncle, Jules Chenantaïs, de lui "faire deux gentils morceaux de bois pour [lui] faire des manches de pinceaux". Passion donc pour le dessin que toute la famille encourage jusqu'à sa mère qui, la première, lui fait parvenir à Saint-Brieuc ses boîtes de couleurs réclamées à cor et à cri.

Dans une lettre datée de janvier 1861, Tristan donne la liste détaillée de ses étrennes, la plupart des cadeaux ont un rapport avec la peinture : "Tante Christine [...] m'a envoyé un magnifique album de caricatures [...] Tante Marie [...] 1° un grand et bel album, deux fois grand comme cette feuille de papier. 2° une charmante petite boîte à dessin en cèdre [...]". En avril de cette même année, Tristan décrit la décoration d'un sucrier qu'il vient de confectionner pour sa mère : "[...] je t'annonce que j'ai fini ton sucrier. Il est charmant [...] il est couvert des pieds à la tête de picotures, de petits trous qui laissent des endroits de bois lisse qui forment des dessins. Je te l'aurais envoyé avec les portraits [...] mais il faut des coques vertes de noix pour le teindre en vieux chêne et il faut attendre qu'on puisse s'en procurer."

L'engouement de Corbière pour la peinture devait s'affirmer avec la maturité lorsqu'il croque dans ses *Amours jaunes* les amis peintres qu'il fréquentait à Roscoff avant de les retrouver à la périphérie de la Butte Montmartre où il prit ses quartiers. C'est d'ailleurs à l'un d'eux, à Gaston Lafenestre, que Tristan s'adresse pour se procurer une chambre. Et si il ne fréquenta pas les cénacles littéraires ou son père y avait des entrées, c'est qu'il préféra la compagnie des rapins où il pouvait donner libre cours à ses talents de caricaturiste. C'est de cette époque (hiver 1872) que date *Le Peuple souverain*, album de croquis anticommunards, qu'il cherche à placer dans divers journaux de la capitale, mais en vain.

Aussi, lorsqu'il rend hommage aux peintres, Tristan ne cache pas sa préférence pour le peintre refusé, le "peintre écrémé du Salon" :

"Sous le voile en trous a brillé
Un bout de tréteau funéraire ;
Cadre d'or riche... et pas payé.
[...]
— Oui, camarade, il faut qu'on sue
Après son harnais et son art !...
Après les ailes : le brancard !
Vivre notre métier — ça tue...
Tués d'idéal et de râble !
Hue !... Et le cœur dans le talon !
.....
— Salut au convoi misérable
Du peintre écrémé du Salon !"
("Le Convoi du pauvre")



C'est encore avec l'un d'eux, Jean-Louis Hamon, que Tristan part pour l'Italie en décembre 1869 pour aller voir un autoportrait de l'artiste exposé à la Galerie des Offices à Florence. Du 31 décembre 1869 au 21 mars de l'année suivante, les deux amis sont à Capri et descendent à l'hôtel Pagano. Sur le registre de l'hôtel Tristan s'est présenté comme "pittore-poète", peintre avant d'être poète... registre qu'il paraphrase d'une autocaricature.

La composante picturale qui entre dans son statut d'artiste explique en partie chez Corbière la multiplication d'épithètes identifiantes en rapport avec la peinture. Ainsi ce "Coloriste enragé, — mais bième" d' "Épithape" lorsque Tristan joue avec les deux registres de son art :

"Peintre : il jouait de la musette ;
Et musicien : de la palette."

ou bien encore le recours fréquent au terme de "pose".

Le voyage en Italie est pour lui l'occasion de frayer avec d'autres peintres tels Jean Benner (1836-1909) et Paul Chenavard (1807-1895), un ami de Baudelaire qui travailla avec Ingres (1780-1867) et Delacroix (1798-1863), et que Tristan rencontre à Rome. C'est à Jean Benner, un peintre alsacien qui avait épousé la fille du patron de l'hôtel Pagano, que l'on doit quelques bonnes caricatures de Corbière, ainsi ce *Portrait de Tristan Corbière et d'Emiliella* peint sur une des portes de l'hôtel. Mais Tristan ne se priva pas pour croquer à son tour Benner ou Jean-Louis Hamon.

Un chercheur italien, P.A. Jannini, a réuni dans une plaquette sous le titre *Tristan Corbière à Capri* six pièces de l'*Album des caricatures* : les deux caricatures du registre de l'hôtel Pagano, trois autres qui représentent Hamon, (dont une de Hamon habillé en évêque qui annonçait l'imposture à venir d'un Tristan béniissant la population morlaisienne du haut de son balcon, coiffé d'une mitre rapportée de Rome), la seconde est signée "Tristan pinxit", et une caricature du peintre et sculpteur Charles Drouet (1836-1908), signée "Tristan pingebat, 1870".

L'engouement de Tristan Corbière, poète, pour l'art pictural se manifeste encore à la veille de la publication des *Amours jaunes* ; on le verra demander conseil à un ami peintre, Camille Dufour, pour le portrait-charge à l'eau-forte qui servira de frontispice au recueil : "On m'a commandé une *eau forte* pour mes *Cheures* et j'en veux une très forte, moi ! naï ! Seulement, moi, je ne sais pas le *métier* de la chose. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse m'indiquer par quel bout on prend *une pointe* avec la manière de s'en servir. Ce ne sera pas long. Je suis très intelligent et désire que la présente vous trouve de même." (Tristan Corbière à Camille Dufour, 11 juillet 1873). En effet "ce ne sera pas long" et Corbière avait des prédispositions... Quoique très sombre, balayée de hachures, comme balafée, cette eau-forte est juste "très forte" comme il la désirait...

Et pour tous ceux qui ne trouveraient pas encore ses *Amours jaunes* "très forts" Tristan a pris soin d'ajouter sur l'exemplaire de son beau-frère, qu'il appelle ici "mon *gendre*", cette autre caricature de lui, au-dessus de laquelle il a composé ce quatrain :

" Mon blazon pas bégueule
est comme moi faquin
Nous bandons à la gueule
Fond troué d'arlequin."

Son goût pour la "palette" transparait également dans une nouvelle inachevée, *L'Atelier*, composée directement sur son exemplaire personnel des *Amours jaunes*. *L'Atelier* traite le thème de l'artiste "peintre sans peinture". On y reconnaît dans une étourdissante mise en abyme le portrait toujours aussi cancanal du poète par lui-même : " [...] un jeune homme dans une pose de méditation avec une chaussette d'une main. Il n'est pas beau, mais il est [très] fièrement laid. Il songe pourtant qu'il est trop laid pour se lever."

Par ailleurs, le début de la nouvelle ressemble étrangement aux vers liminaires de "Décourageux", jusqu'au néologisme lui-même qui synthétise la définition d'une esthétique chère à Tristan et qui vaudrait pour la poésie comme pour la peinture : "Un atelier de peintre sans peinture. Les [murs] quatre murs se renvoyaient un découragement incommuable."

Tandis que dans "Décourageux" on peut lire ceci :

"Ce fut un vrai poète : Il n'avait pas de chant."

[...]

Peintre : il aimait son art — Il oublia de peindre..."

Enfin, il faut chercher dans la section "Ça" l'équivalent en vers de son penchant pour l'autocaricature...

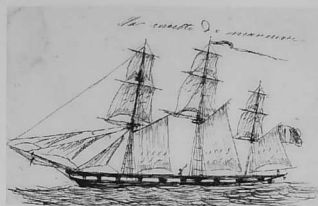
Qu'il croque la zoologie parisienne, les "grues" avec leurs "chiffons fanés papillonnants", le "dos-bleu" d'Arthur, un "grand pendard" écrasé par un "omnibus vert", ou qu'il croque ses marins boucanés à gueule de "requin", *Mary-Salappe*, "La grosse dame en rose avec sa crinoline", Bitor dans un pantalon jadis couleur "*cuisse-de-nymbe-énué*", son douanier "anémone de mer" enveloppé dans son caban bleu, Marcelle en jument cavaleuse à la robe "souris", ou lui même sous les traits d'un chien "Drôle, en [sa] sauce jaune", ou d'un crapaud "rossignol de la boue", Tristan Corbière, "*pitore-poète*", joue avec toutes les nuances de sa "palette" pour faire de ses *Amours jaunes*, à commencer par le titre, une poésie extrêmement visuelle qui allait séduire de nombreux illustrateurs.



Portrait de Aspasia Corbière, attribué à Tristan Corbière. (Cat. I.10).



Tristan Corbière : Les vieilles gardes, dessin. (Cat. XII.4).



Tristan Corbière : La corvette en manœuvre, dessin. (Cat. XII.5).



Tristan Corbière : Campagne de Crimée, dessin. (Cat. XII.3).



Tristan Corbière : Pichet en terre vernissée. (Cat. XII.1).



Tristan Corbière : Ali Baba Ben Rastchild, dessin. (Cat. XII.6).



Tristan Corbière et ses illustrateurs

Murielle Vettier

Les Amours jaunes de Tristan Corbière ont, à ce jour, inspiré une dizaine d'éditions illustrées ; des éditions de l'œuvre complète mais aussi des éditions partielles.

Les Amours jaunes regroupent sept chapitres bien distincts — "Ça", "Les amours jaunes", "Sérénade des sérénades", "Raccrocs", "Armor", "Gens de mer" et "Rondels pour après" — qui ont souvent été édités séparément, certains ayant séduit plus que d'autres les critiques et par voie de conséquence les éditeurs et les illustrateurs. C'est Corbière, le chantre de la Bretagne et le poète de la mer qui a été le plus apprécié ; la majorité des artistes ont ainsi choisi de n'illustrer que le cycle breton que composent "Armor" et "Gens de mer".

Les plus belles réussites sont, pour la plupart, l'œuvre d'artistes qui ont pris le temps de goûter son recueil, et qui ont trouvé, à travers leurs illustrations, un moyen de témoigner de leur profond attachement à cette terre bretonne.

La lecture des *Amours jaunes* a presque toujours été anthologique ; quelques pages, quelques poèmes, toujours les mêmes et surtout les mêmes chapitres. Dans tous les cas, c'est le triomphe de l'illustration littéraire : images de cette province, les paysages, les ports, le peuple, les costumes et les pardons... Il y a Malo-



Bois gravé de Paul Baudier.
(Cat. XIV.5).



Le Pardon de Sainte-Anne,
bois gravé de Malo-Renault. (Cat. XV.4).

Renault, le joyeux folkloriste, Asselin, le reporter avant l'heure, Berdon, le spécialiste de la civilisation bretonne, Baudier, le paysagiste et le témoin de la vie portuaire. Céria, le peintre des humbles ports bretons, Moulin, le spécialiste de la mythologie, des croyances et de la liturgie...

La Bretagne est tout d'abord un peuple ; Tristan Corbière a campé dans sa poésie une galerie unique de portraits à qui Maurice Berdon a su redonner vie : il y a les marins, pêcheurs, mousses, matelots ou capitaines, toute la faune des ports bretons et de leurs quais, les filles de joie des petits bars de marine... Il y aussi les paysans de cette terre d'armor, tous réunis pour le Pardon de Sainte-Anne, des familles entières rassemblées et pnant, de vieilles dévotes, de vieux fidèles, l'épouse et sa marmaille, le mari, la fille-mère, la vieille chanteuse de complaintes, les marchands forains, les mendiants et coureurs de grand chemin...

Les paysages ont également séduit les artistes ; la Bretagne de Corbière, ce sont les bords de mer, le littoral du Nord finistère, ces grands horizons mélancoliques qui s'étendent de Roscoff à la rade de Brest... Paul Baudier a merveilleusement



La rapsode foraine et le pardon de Sainte-Anne, lithographie de Maurice Asselin. (Cat. XIII.5).



Tristan Corbière : Amour, bois gravé de André Designères. (Cat. XV.2).



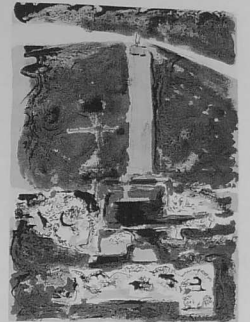
Le phare, bois gravé de Paul Baudier. (Cat. XIV.5).



La rapsode foraine, bois gravé de Malo-Renault. (Cat. XV.4).



Jean-Jacques, emboilage pour l'édition des "Amours Jaunes" (Cat. XII.10).



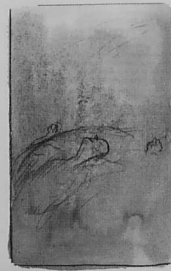
Jean-Jacques Morvan "Le Phare" (Cat. XVII.10).



Reliure pour l'exemplaire des "Amours Jaunes" illustré par Pierre Ambrogiani. (Cat. XV.1).



Jean-Jacques Morvan "Le Naufrageur" (Cat. XVII.10).



La Fin, dessin aquarellé de Pierre Ambrogiani.

recréé ce littoral breton ; avec lui, on découvre le grand océan, une onde bleue émeraude, des paysages hachés de récifs fouettés par les embruns, une large dune au sable pâle hérissée de grandes herbes folles, un bateau pris dans la violence d'une tempête, des flots déchaînés ou bien encore un port et ses quais où s'affairent quelques pêcheurs.

Tristan Corbière s'est aussi laissé aller à une peinture authentique des pratiques religieuses, de la foi et de la piété principalement évoquées dans "Le Pardon de Sainte-Anne la Palud". Ce poème a inspiré presque tous les illustrateurs : Malo-Renault, Asselin et Berdon ont aimé évoquer les immenses processions, le défilé des bannières paroissiales, la ferveur et la piété des pèlerins... Jean Moulin a préféré recréer l'atmosphère de ce pardon, où se mêlent des rites catholiques, des coutumes païennes et des réjouissances profanes : ainsi c'est le jour où on célèbre Sainte-Anne, où l'on prie et où l'on attend le miracle, mais c'est aussi le jour de la fête foraine avec ses manèges, ses étals de boissons et ses pique-niques... Toutes ces réjouissances se déroulent sous le regard bienveillant de la sainte.

La Bretagne, comme haut lieu de solitude, pays de contes et de légendes est un autre thème privilégié de Jean Moulin, seul illustrateur à avoir saisi le véritable hommage de Corbière à cette Bretagne légendaire : il a rassemblé dans une illustration tous les acteurs de la mythologie celtique, l'Ankou, la lavandière, le korrigan...



Armor, bois gravés de André Deslignères (Cat. XV.2).

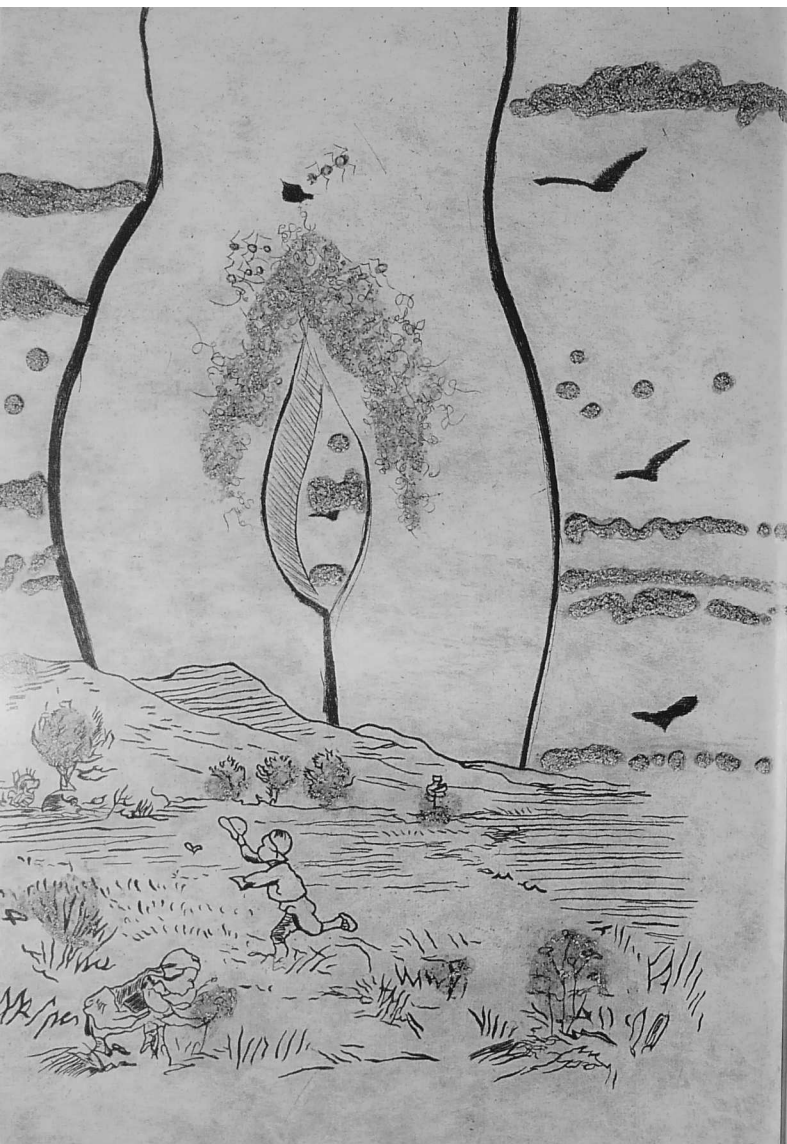
Pendant, tous les artistes ne se sont pas limités à l'illustration du cycle breton, certains ont évoqué d'autres chapitres, abordant alors les thèmes de l'Amour, de la Femme et du Poète. Ils ont révélé le Corbière inventeur d'une psychologie amoureuse originale, le Corbière cynique et railleur, le paria, le poète avec toute sa désespérance qui se cache derrière un humour grinçant et corrosif.

Ambrogiani et Marie Guyader ont, chacun à leur manière, abordé ces thèmes. Ambrogiani a choisi de célébrer tour à tour la femme, le poète... et ce, à travers des portraits au crayon rehaussés de quelques touches d'aquarelle. Marie Guyader a préféré l'abstraction pour évoquer l'univers du poète, de l'artiste en marge de l'art, en marge de lui-même et de l'existence, un paria d'amour...

Seulement, c'est Jean-Jacques Morvan qui a excellé en ce domaine. Son thème de prédilection concerne le Paris aux sombres couleurs, celui des bars, des cafés-concerts et des bordels... celui où l'on retrouve les filles de joie, les petits vouvoux, les souteneurs et amants de cœur. Paris, grand théâtre de la débauche, de l'amour véniel, de la luxure, de l'artifice et du mensonge où les femmes apparaissent comme des êtres diaboliques qui hantent et tyrannisent les hommes. Les trois putains de l'"idylle coupée" que Morvan a complètement dévêtues, ne leur laissant que ces provocants bas noirs, sont à l'image des femmes parisiennes que Corbière a dépeint. Les sentiments de perversion et de péché sont à l'honneur.

L'illustration est un domaine encore méconnu, et pourtant passionnant. D'une édition à l'autre, on change d'univers, chaque artiste, selon sa perception de l'œuvre nous dévoilant un aspect précis et toujours différent. Tristan Corbière mérite de sortir de l'ombre où la littérature française l'a généralement plongé... Les éditions illustrées sont aussi un moyen de le remettre à l'honneur.





**Salvador Dalí (1904-1989)
et les Amours Jaunes**

Jean Berthou

Pierre Belfond fut le premier à éditer, en 1963, les *Amours Jaunes* en livre de poche. En 1972, désireux de publier à son tour un ouvrage de caractère érotique illustré par Salvador Dalí, avec qui il venait de passer un contrat, il se mit en quête d'un titre qui ne fût pas déjà illustré.

N'en trouvant point à son goût, il suggéra au peintre d'illustrer les *Amours Jaunes* et lui fit porter son modeste exemplaire. Le titre enchantait le maître : il se gargarisait de ces deux mots " amours jaunes " leur trouvant décidément un délicieux goût amer. On le surprénait se promenant dans son atelier brandissant l'ouvrage dont il était le seul, disait-il, à pouvoir apprécier la charge émotive concentrée dans le titre. Bref, il lui trouvait une qualité dalinienne. Il fut convenu qu'il choisirait lui-même dix poèmes dans l'ouvrage, qu'il illustrerait d'eaux-fortes. Nous étions à la veille du centenaire de l'édition originale. L'entreprise s'annonçait sous les meilleurs auspices.

L'œuvre fut longue à venir au monde, jusqu'à provoquer l'inquiétude de l'éditeur. Les premières épreuves que l'artiste finit par lui soumettre après dix-huit mois d'attente, et seulement six sur les dix gravures promises, lui parurent, hélas !, sans grand caractère ni inspiration, des ébauches informes, indignes du maître, bref du sous-Dalí ! Dépité, il osa manifester sa déception. C'était plus que ne pouvait supporter le peintre. Son ire fut à la hauteur du personnage, démesurée. Pierre Belfond après une algarde homérique et théâtrale craignit une fâcherie définitive et pire encore l'enterrement de son projet.

Heureusement, une lettre habile de sa main sut toucher le point sensible de l'artiste, sa vanité. En 1974 enfin les dix gravures lui furent présentées et il eut la surprise de voir que le maître facétieux s'était inspiré pour les quatre dernières gravures de dessins illustrant *La Semaine de Suzette* qu'il détournait de leur vocation primitive. La réception de l'ouvrage eut lieu à l'Hôtel Meurice à Paris. Nicole Verdier, directrice de l'imprimerie Bellini, devait remettre à l'éditeur les premiers exemplaires. Bien qu'intime, la cérémonie ne pouvait être qu'exceptionnelle. Qu'on imagine la scène dans le luxe et les ors du Grand Salon du palace parisien : Salvador Dalí officiait ; les gravures étaient disposées en demi-cercle sur une table basse. Tout à coup, dit Pierre Belfond, à qui nous empruntons l'essentiel de ces anecdotes, Dalí se saisit d'un gros tube, ressemblant à un tube de pâte dentifrice et s'exclama :

" C'est de la pâte d'or. De l'or de 18 carats. Maintenant, Dalí ne fera plus que des gravures à l'or ! "

Il s'approcha de la table où étaient exposées les gravures, s'agenouilla, pressa le tube et faisant gicler d'épaisses coulées ensemencées de points, de traits, d'aplats, de figures, de chiffres nos dix gravures. Des estampes rehaussées à la pâte d'or de 18 carats ! Dans le genre, c'était superbe ! C'était une Première Mondiale !

Ce fut aussi la dernière. La suite, en effet, fut inattendue. Daniel Jacomet à qui on avait confié le rehaut à l'or des 3 000 planches, désespéra de voir la pâte d'or sécher. Après six mois d'exposition à un fort courant d'air, il se résolut à les décrocher et à les répartir dans leur magnifique coffret rouge, en intercalant entre deux gravures successives, une serpente de papier de soie. C'est ainsi qu'elles furent livrées à l'éditeur. A l'ouverture des coffrets, il s'avéra que les gravures collées l'une à l'autre formaient un ensemble compact à l'image d'un mille-feuilles. C'était une catastrophe pâtissière digne du créateur des montres molles !

L'illustration des *Amours Jaunes* par Salvador Dalí se présente sous la forme de 10 gravures à la pointe sèche avec rehauts d'or au format 30 x 21. Les poèmes choisis par le peintre sont les suivants : *A l'Eternel Madame, Pudentiane, A la Mémoire de Zulma, Bonne Fortune et Fortune, Insomnie, Le Crapaud, Duel aux Camélias, Fleur d'Art, Déclin,*



Le Crapaud.

Insomnie.

Eaux-fortes de Salvador Dalí (Cat. XVI.1).

et le Poète Contumace. On notera tout d'abord que l'artiste limita son choix à la seule section des *Amours jaunes*, la seule qui l'intéressât. D'autre part, s'éloignant de l'illustration classique, du simple commentaire graphique que l'on retrouve si souvent sous le stylet de la quinzaine de graveurs que l'ouvrage de Tristan Corbière a inspirés, Salvador Dali satisfaisait en cela au but premier de l'éditeur, découvrant peut-être mieux que le commun des lecteurs sous les vers du poète les traces d'une sexualité réprimée, mais surtout donnant libre cours à l'expression de ses fantasmes permanents nous propose dix gravures remarquables par leur caractère érotique délibérément provocateur et surréaliste.

Ne serait-il pas possible d'ailleurs de trouver quelques points communs aux deux artistes ? J'y vois pour ma part un cousinage certain. Le Catalan ne partageait-il pas avec notre Morlaisien un goût marqué pour le déguisement ? Comment ne pas être frappé par leur désir, leur plaisir de la provocation ? A Tristan une Marcelle colorant ses amours, à Salvador une Gala, "oiseau de proie" veillant sur son cabotin de génie...

Les Surréalistes reconnurent très tôt en Corbière un de leur précurseurs lointains et André Breton l'embrigada d'office dans sa légion d'humoristes noirs. C'est ce même André Breton qui accueillit à Paris en 1927-1929 l'enfant de Figueras et le compta bientôt dans les rangs de sa nouvelle Pléiade. Ainsi l'auteur de *Nadja* tenant la main de l'un et de l'autre assurait la continuité de la chaîne des artistes sulfureux.

Réf. : P. Belfond : *Les Pendus de Victor Hugo*, Paris, Fayard, 1994



Duel aux camélias.

Pudentiane.

Eaux-fortes de Salvador Dali. (Cat. XVI.1).

Fortune et bonne fortune.

Le poète contumace

Tristan Corbière précurseur, héritage et modernité des Amours jaunes

Fabienne Le Chanu

En 1873, monté à Paris rejoindre une actrice d'origine italienne, concubine d'un autre et déjà adultère, qu'il prénomme pour le besoin du mythe soldien Marcelle, Tristan Corbière fait paraître à compte d'auteur, chez les frères Glady, un recueil de 101 poèmes : *Les Amours jaunes*. L'ouvrage passe quasi inaperçu. Le 1er mars 1875, le poète roscoffite, alors âgé de vingt-neuf ans, s'éteint dans la demeure familiale au 38 quai de Léon à Morlaix. Mais les graines de la *fleurette blême* du tombeau corbiérien sont les rimes appelées à ensemencer nos jardins "pour après"...

En 1883, Paul Verlaine consacre à Tristan Corbière la première des monographies des *Poètes maudits*. Cette étude sera la pierre de touche de l'exégèse corbiérienne. La critique restera partagée, jusqu'au milieu des années cinquante, sur la valeur de Corbière et la légitimité de ses innovations syntaxiques alors que du côté outre-manche et outre-atlantique, T.S. Eliot et E. Pound ont fait la fortune du poète. C'est que Corbière ne se range pas aisément dans les courants poétiques de son époque. Éloigné juste ce qu'il faut de "la larme écrite", il flirte avec les courants symbolistes, voire surréalistes, qui étaient à venir. L'ironie, le rire jaune, le cynisme, la dérision de l'écorché, le calembour et la volte-face sont les tons principaux d'une poésie pourtant authentique qui, tantôt puise au terreau breton, s'embrume des bordées des "vieux-de-calle-et-frères-la-côte", tantôt aux senteurs frelatées de la capitale où il ramène ses zoologies pittoresques, une poésie qui lui ressemble où Tristan travaille son teint plutôt jaune, cadavérique, putride et "merdeux"... Poésie explosive, étrange, étrangère, indienne où le verbe goûte une musique plus syncopée.

C'est au cours d'une lecture faite à son domicile par Léo Trézenik d'un exemplaire des *Amours jaunes* prêté par le cousin de Tristan Corbière, Pol Kalig, que Verlaine s'enthousiasma pour le poète breton. Aussitôt il travaille à une première livraison d'articles qui paraît dans la revue porte-parole du mouvement symboliste, *Lutèce*, entre août et septembre 1883, larges extraits d'un essai, *Les Poètes maudits*, qui devait révéler Corbière au public l'année suivante. En 1891, soit dix-huit ans après la première édition du recueil, Léon Vanier réédite *Les Amours jaunes*. Préfaçant l'édition d'un essai sur le poète largement inspiré des commentaires de Verlaine et de Laforgue qu'il renvoie dos à dos pour l'occasion, Vanier dresse la fortune littéraire du poète breton. A compter de ce jour, articles et essais sur le poète vont se multiplier et les polémiques s'engager. Corbière allait enfin sortir de l'ombre où son "suicide littéraire" manqué lui avait donné un sursis, juste le temps d'oublier l'homme et ses pieds-de-nez, pour ne considérer que l'œuvre, ou presque...

Qui sème "la fleurette blême" récolte... puisque après Verlaine, critiques et écrivains de renom se succèdent pour signer des articles et essais sur le poète, tantôt pour lui disputer l'épithète de "maudit", et le titre de précurseur de la poésie moderne, ou bien au contraire, pour lui rendre grâce de ses audaces syntaxiques et de ses libertés prosodiques qui annonçaient celles de la nouvelle poésie.

Ainsi le dadaïste Tristan Tzara reconnaît en Corbière un autre iconoclaste de la poésie. De son côté, André Breton, le pape du Surréalisme dans les années vingt, cite Tristan Corbière et ses *Amours jaunes* dans son *Anthologie de l'humour noir*. Mais de manière générale les Surréalistes admirèrent en Corbière, l'auteur de "Litane du sommeil", poème de 163 vers où Corbière déballe ses insomnies à grand renfort d'un "gargouillement d'images" hallucinantes. Ils donnèrent le poème comme le premier exemple de l'écriture automatique dont André Breton devait poser les bases dans son *Manifeste du Surréalisme* en 1924. "C'est sans doute avec *Les Amours jaunes* que l'automatisme verbal s'installa dans la poésie française. Corbière doit être le premier en date qui se laisse porter par la vague des mots qui, en dehors de toute direction consciente, expire chaque seconde à notre oreille et à laquelle le commun des hommes oppose la digue du sens immédiat."

Le "surréalisme" avant la lettre de Corbière prouve qu'en matière de poésie Tristan est un novateur. Aussi, une rapide confrontation avec la poésie de son siècle et celle du siècle suivant permettra-elle de mieux juger l'impact et la modernité poétique des *Amours jaunes*.

L'année de la publication des *Amours jaunes*, paraît aussi un recueil d'un poète qui fera date dans l'histoire littéraire : *Une saison en enfer* d'Arthur Rimbaud. Bien que Corbière n'ait pu lire Rimbaud la "voyance" du poète roscoffite et celle du poète de Charleville se ressemblent beaucoup. A commencer par les épithètes solaires qui les désignent comme poètes prométhéens aux yeux de leurs semblables : "Voleur de feu" dira Rimbaud, "peigneur de comètes", "Chevalcheur de rayons", "beau décrocheur d'étoiles" dira le Corbière des "Rondels pour après".

On retrouve en outre chez l'un et l'autre des thèmes communs : le peuple, une certaine dérision de la religion, une manière de planter le décor à même la taverne où le bouge, ainsi qu'une parenté dans la veine scatologique. Dans "Les Remembrances d'un Vieillard idiot" et "Légende inconnue de l'apothicaire Danet", Rimbaud et Corbière utilisent le même arsenal de plaisanteries scatologiques autour des clystères, clysoirs et autres canules à lavement.

On notera encore de troublantes analogies entre la mythologie intime des deux poètes dans "Accroupissements" et "Paysage mauvais" : une colique nocturne, la présence de crapauds, d'escabeaux et de chantres et des allusions à la claudication...

Enfin on se souvient peut-être du cri du poète solaire dans *Poésies* :

"Elle est retrouvée.
Quoi ? — L'Éternité."

Tandis que de son côté le Tristan de *Steam-Boat* constate :

"En fumée elle est donc chassée
L'Éternité..."

La modernité de Tristan Corbière et de ses *Amours jaunes* c'est aussi l'influence qu'il exerça sur l'auteur des *Complaintes*, Jules Laforgue, bien que celui-ci s'en défendit à plusieurs reprises. Laforgue lui emprunta en particulier ses rythmes heurtés, la prolifération des tirets, sa syntaxe syncopée, l'utilisation d'un lexique étranger, son argot et ses idiotismes. Plus intéressantes et moins étudiées sont les affinités entre Corbière et Apollinaire. L'auteur d'*Alcools* mérita l'épithète de poète de "L'Esprit nouveau" parce qu'il sut exprimer dans sa poésie "l'état d'esprit eclectique et peu ordonné de l'homme moderne avec ses bribes de culture, ses vagues réminiscences de tradition, sa chaude sensualité et sa soif d'innocence". Mais Tristan Corbière avait tracé la voie quarante ans plus tôt. C'est encore le poète breton qui inventa le premier l'expression "mal-aimée" dans "A une camarade"; trouvaille poétique qui, déclinée au masculin, sera appelée à une grande fortune dans "La Chanson du Mal-Aimé".

Mais l'héritage de Tristan Corbière, la fortune littéraire de son recueil et son audience ont dépassé très tôt La Manche et l'Océan Atlantique puisque Ezra Pound et T.S. Eliot se réclamèrent chacun du poète des *Amours jaunes*. Par leur intermédiaire Corbière a inspiré la génération d'artistes Anglo-Saxons de la première moitié du XX^e siècle.

Ce qui a plu d'emblée chez le poète breton c'est à la fois la tournure d'esprit d'un Celte qui se rapproche de celle des Anglo-Saxons et le réalisme de ses sujets. Sa prosodie quelque peu âpre, son langage et son imagerie qui fuient le "précieux" se rattachent aussi à la tradition shakespearienne et trouve un écho dans l'âme du lecteur anglo-américain.

Les *Amours jaunes* révélèrent à Eliot les moyens de faire une poésie authentique. Eliot use alors largement du monologue intérieur, du dialogue et de l'ironie. Ainsi emprunte-t-il à Corbière sa technique du poème dialogué de "Matelots" et du "Bossu Bitor" dans un poème composé en français "Dans le restaurant". Des poèmes des *Amours jaunes* servent encore de toile de fond à un certain nombre de poèmes écrits en français entre 1915 et 1922, dont ce "Mélange Adultère de tout", hommage explicite s'il en est à son prédécesseur.

Tristan Corbière est aussi l'initiateur d'une tradition ironique que l'on retrouve chez Alfred Jarry né l'année même de la publication des *Amours jaunes*. Cette coïncidence place peut-être le père d'*Ubu* sans le savoir dans un rapport quasi fraternel avec Corbière. L'un et l'autre ont fait vivre dans leurs œuvres la veine de leurs premières "pochades" de collégiens; l'un et l'autre dénotèrent par leurs "agressions" contre le genre qu'ils pratiquèrent et révolutionnèrent; l'ironie grinçante de Corbière se trouve en écho dans le comique macabre de Jarry; l'un et l'autre enfin abondent en calembours et en jeux de mots.

Cependant un exemple de leur humour noir — l'autre l'avait plutôt jaune — retiendra notre attention : retrouvé inanimé dans sa chambre à Paris, Tristan est transporté à l'hôpital Dubois. Il écrit à sa mère qui viendra le chercher : "Je suis à Dubois dont on fait les cercueils", et meurt trois mois plus tard... Jarry quant à lui réclama un "cure-dents" sur son lit de mort...

Au XX^e siècle Tristan Corbière a séduit Raymond Queneau, l'auteur du *Chien à la mandoline*, qui lui dédie un poème. De la même manière qu'on a cru au "surréalisme" de Corbière, on peut lire dans le poème "I - Sonnet, avec la manière de s'en servir" un exemple avant la lettre d'exercice pratiqué par les membres de L'OULIPO (OUvroir de Littérature POTentielle), courant poétique fondé par Queneau et Georges Perec dans les années soixante et dont les créations jouent avec les contraintes des genres. S'attaquant, dans ce sonnet qui dit son nom, à une forme fixe, fleuron de la poésie depuis la Renaissance, Tristan construit son poème en jouant avec ses contraintes formelles :

"— La preuve d'un sonnet est par l'addition :

— Je pose 4 et 4 = 8 ! Alors je procède.

En posant 3 et 3 ! — Tenons Pégase raide :

"Ô Iyre ! Ô délire ! Ô..." — Sonnet — Attention !"

La modernité de Tristan Corbière passe aussi par un travail sur le vocabulaire. En effet, Corbière est l'inventeur de vocables nouveaux, de néologismes expressifs d'une qualité et d'une force telle qu'il est difficile, après en avoir éprouvé la justesse, de s'en défaire. Tantôt ces mots sont des créations savantes formées à partir du latin, tel "Plangorer", inspiré du verbe latin "plangere", crier sa douleur...

"Cris d'os, dur, sec, qui plaque et casse — Plangorer..." ("A une demoiselle")

Tantôt ce sont des verbes forgés sur des noms propres; c'est le cas pour "Grazieller" inspiré par la jeune italienne Graziella et qui sert à stigmatiser la manière larmoyante de Lamartine. Tantôt encore le néologisme lui est inspiré par un acquis technique comme ce "ratelier osanore", adjectif emprunté à la pratique dentaire, ou comme dans cette mise en garde de "Veder Napoli poi mori" :

"— Ne ruolze plus ca, toi, grand Astre stupide !"

verbe forgé à partir du nom du métal artificiellement doré par le procédé de la pile voltaïque mis au point par Ruolz. Il faudrait encore ajouter le verbe hygiénique "clyso-pomper" et celui éminemment poétique, "roser", pour répandre de la rosée...

Cependant, les néologismes ne concernent pas uniquement la création de verbes, ils atteignent aussi les noms communs et adjectifs par suffixation, donnant naissance à de nouveaux types : le "Dégoutéux", la "Dévoteuse" et surtout ce "Décourageux", titre d'un poème qui annonce la définition d'une philosophie que Tristan voudrait faire sienne, virulent plaidoyer du poète pour un art de "Sublime Bête" :

"Ce fut un vrai poète : Il n'avait pas de chant.
Mort, il aimait le jour et dédaigna de geindre.
Peintre : il aimait son art — Il oublia de peindre...
Il voyait trop — Et voir est un aveuglement.
[...]
Ne sommes-nous pas là, sans peintres, ni poètes!...
Quel vitrier a peint ! quel aveugle a chanté!...
Et quel vitrier chante en raclant sa palette,

Où quel aveugle a peint avec sa clarinette !
— Est-ce l'art ? ...

— Lui resta dans le Sublime Bête

Noyer son orgueil vide et sa virginité."

Reste enfin cette "mâle-mort" qui n'est pas plus une coquille d'édition qu'une plaisanterie orthographique, mais le signe avant-coureur d'une mort précoce réservée à l'enfant mâle de la famille, la "mâle-mort" qui annonce le ton augural des "Rondels pour après".



Dr Jules Chenantais, dit «Pol Kalig», qui fit connaître Tristan Corbière, son cousin. (Cat. VIII.2).

Tristan Corbière a largement devancé les tâtonnements de son époque et anticipé quelques-unes des virtualités les plus récentes du symbolisme, tel l'éclatement du langage. "En dehors de l'humaine piste" et surtout d'aucun siècle (Laforgue disait aussi : "indéfini, incataloguable") Tristan Corbière reste un visionnaire d'autant plus que Tristan n'est pas un poète de hasard, ni un poète de fortune qui aurait atteint au sublime par accident. Corbière travaillait ses pièces jusqu'à la plus parfaite concision et que là où l'on croit voir, selon son expression, "un coup de racroc", c'est-à-dire un hasard, il y avait la savante alchimie d'une déposition du langage, un pastiche des sujets trop courts, la recherche patiente et l'examen minutieux des mots qui, par des associations à rebours, des effets de paronomase, par des oppositions syntaxiques, des calembours, des néologismes, des archaïsmes et de l'argot, bousculaient la syntaxe pour libérer un sens plus "naturel". Tristan houlait volontiers son alexandrin pour lui donner en apparence son air boiteux, travaillait sa cacophonie pour passer la petite musique intérieure trop connue et chercher de nouvelles harmonies. C'est là sa plus grande "modernité".

Enfin, un extrait d'une de ses nouvelles — il y en eut trois — donnera encore la pleine mesure d'un talent ample et varié : *Le Casino des trépassés* pourrait être un bel exemple de poème en prose :

"Un pays, — non, ce sont des côtes brisées de la dure Bretagne : *Penmarc'h, Toul-Infern, Poul-Dabut, Stang-an-Ankou...* Des noms barbares hurlés par les rafales, roulés sous les lames sourdes, cassés dans les brisants et perdus en chair de poule sur les marais... Des noms qui ont des voix.

Là, sous le ciel neutre, la tourmente est chez elle : le calme est en deuil.

Là, c'est l'étang plombé qui gît sur la cité d'Ys, la Sodome noyée.

Là, c'est la *Baie-des-Trépassés* où, des profondeurs, reviennent les os des naufragés frapper aux portes des cabanes pour quêter un linceul ; et le *Raz-de-Sein*, couturé de courants que *jamais homme n'a passé sans peur ou mal*.

La naissent et meurent des êtres couleur de roc, patients comme des éternels, rendant par hoquets une langue pauvre, presque teinte, qui ne sait rire ni pleurer...

C'est là que j'invente un casino."



Verlaine, lithographie de Luc-Albert Moreau. (Cat. XI.1).

II. 13. - Banelméry et Méry.
La Corbière
Paris, Dupont, 1827
Collection particulière, Cachan

II. 14. - Fac simile du registre d'état-civil
de l'année 1875, 29 septembre 1875,
Commune de Morlaix
Dessé de Jean Antoine René Edouard
Corbière le 28 septembre

II. 15. - Journal de Morlaix, 20.10.1875
Discours de La Landelle

II. 16. - Levavaiseur.
Notice sur Edouard Corbière
Édition originale. Rouen, Bossel, 1876
Collection particulière, Cachan

II. 17. - Jean Berthou, Edouard Corbière,
"père du roman maritime en France"
Catalogue de l'exposition présentée
à Brest et Morlaix, 1990
Paris, Gallimard, 1992

II. 18. - Portrait
d'Edouard Corbière jeune
circa 1830
Agrandissement de photographie
ancienne
Morlaix, Musée des Jacobins

II. 19. - Théodore Guélin
Portrait d'Edouard Corbière jeune
circa 1834
Lithographie, extrait de
La France Maritime
Collection particulière, Cachan

II. 20. - Steamer sortant du port du Havre
Carte postale d'après une huile sur toile
de Drouin (1805-1888)
Collection particulière, Cachan

II. 21. - La sortie du port du Havre
Carte postale d'après un dessin au fusain
d'Alfred Louis Huneau-Dobaines, 1868
Collection particulière, Cachan

II. 22. - Edouard Adam (1847-1907)
Le vapeur *L'Edouard Corbière*
au port du Havre
1907

Huile sur toile - H. 0,595 ; L. 0,910
Signé, daté, localisé en bas à droite
Ed. Adam 1907 / Le Havre
Morlaix, Musée des Jacobins

II. 23. - David d'Angers (1788-1856)
Portrait d'Edouard Corbière
1845
Médaille en bronze - Ø 0,180
Inscription sur le fond de *Corbière*
Morlaix, Musée des Jacobins

3. *La bohème de Roscoff.* *Les séjours en Italie*

III. 1. - Félix Benoit
Roscoff (Finistère)
Vue prise de la petite jetée
Dessin extrait de
La Bretagne contemporaine - Finistère.
Paris, Charpentier, 1865
Morlaix, Bibliothèque municipale

III. 2. - Roscoff, le laboratoire
Photographie contrôlée sur carton fort
Fin XIX^e - H. 0,115 ; L. 0,165
Inscription imprimée en bas au centre
Roscoff le laboratoire.
Inscription manuscrite à l'encre
(ancienne maison Corbière)
À droite, entre les maisons de côté
et la maison du fond, coin du chalet
du peintre Michel Bouquet,
ami de la famille Corbière
Collection Madame Vacher-Corbière

III. 3. - Roscoff, Station biologique,
jardins et bâtiments intérieurs
Carte postale ancienne Fin XIX^e
H. 0,090 ; L. 0,141
Inscription imprimée en bas au centre
*Roscoff, Station biologique, Jardins et
bâtiments intérieurs* ;
Inscription manuscrite au crayon en bas
au centre *ancienne maison Corbière*
Collection Madame Vacher-Corbière

III. 4. - Jean Vacher-Corbière
Roscoff, la maison sur le VII
ca 1955
Mine de plomb - H. 0,210 ; L. 0,208
Inscription en bas au stylo bille à l'encre
*bleue Roscoff. La maison sur le VII et un
crayon il y vécut*
Collection Madame Vacher-Corbière

III. 5. - Michel Bouquet
Lorient, 1807 - Paris, 1890
Assiette - 1864
Terre cuite vernissée à décor peint par
Michel Bouquet - Ø 0,205
Monogramme *E.C.* ; au centre ;
inscription au dos *A Edouard Corbière*.
Michel Bouquet 1864
Collection Tréanton, Morlaix

III. 6. - Jean-Jacques Morvan
Au vieux Roscoff
Lithographie - H. 0,370 ; L. 0,285
Épreuve d'artiste ; une des 35
illustrations pour l'édition des Amours
Jaunes, Paris, Maitzpiere, 1976
Signé en bas à droite Morvan,
inscriptions au centre *Au vieux Roscoff*,
à gauche EA
Collection de l'artiste

III. 7. - Jean-Jacques Morvan
À mon cotre Le Négrier
Lithographie - H. 0,370 ; L. 0,285
Épreuve d'artiste ; une des 35
illustrations pour l'édition des Amours
Jaunes, Paris, Maitzpiere, 1976
Signé en bas à droite Morvan,
inscriptions au centre *À mon cotre Le
Négrier*, à gauche EA
Collection de l'artiste

III. 8. - Jean-Jacques Morvan
À l'Enna
Lithographie - H. 0,370 ; L. 0,285
Épreuve d'artiste ; une des 35
illustrations pour l'édition des Amours
Jaunes, Paris, Maitzpiere, 1976
Signé en bas à droite Morvan,
inscriptions au centre *À l'Enna*,
à gauche EA
Collection de l'artiste

III. 9. - Mitre de prêtat
Textiles divers brodés, métal, perles,
pierres, médaillons - H. 0,910 ; L. 0,330
Ornée sur une face de 6 médaillons,
thèmes antiques, religieux et pastoraux,
cette mitre a été rattachée d'Italie par
Tristan Corbière et portée à Roscoff et
Morlaix lors de ses légendaires
provocations.
Collection Madame Vacher-Corbière

III. 10. - Jean-Louis Hamon
Autoportrait
1869
Huile sur toile
Daté, signé en haut à gauche *J.L.
HAMON Capri 1869*
Reproduction photographique du tableau
conservé à la Galerie des Offices,
Florence
Tristan Corbière et Jean-Louis Hamon
firent le voyage à Capri ensemble se
rendirent à Florence pour revoir
l'autoportrait du peintre conservé à la
Galerie des Offices

III. 11. - Tristan Corbière au bérêt
Photographie ancienne
H. 0,236 ; L. 0,178
Agrandissement ancien du portrait en
plâtré ayant servi de modèle à Antoine
Bourdelle pour la sculpture du bas-relief
représentant Tristan et son père de profil
Paris, Musée Bourdelle

III. 12. - Monnaie (?) antique monnée en
épingle à chapeau - Or - L. 0,074 ; Ø 0,024
Piquée à un billet manuscrit *Pour Jean,
rapportée pour moi de Naples sur d'
oncle Tristan Corbière Un joaillier*.
numismatique à Paris m'en offre très cher
XIV^e 1922
Collection Madame Vacher-Corbière

III. 13. - Tristan corbière.
"Vedute Napoli è morire!"
Poème manuscrit
Un feuillet - H. 0,217 ; L. 0,135
Ce poème a été inspiré à Tristan Corbière
par le voyage qu'il fit en Italie de
décembre 1869 au printemps 1870 en
compagnie du peintre Jean-Louis Hamon
Morlaix, Bibliothèque Municipale

III. 14. - Lettre autographe de Tristan
Corbière Gènes, 22 décembre
[s. d.] - 1869 (?) adressée à ses parents
Encre brune sur papier
H. 0,192 ; L. 0,142
Un feuillet de deux pages... *J'espère que
nous pourrions reprendre la mer ce soir
pour Livourne où nous faisons une escale
de quelques heures puis pour Civita-
Vecchia puis enfin pour Naples, et, Dieu
sait quand, pour Capri et Hamon et je ne
serai pas fâché (sic) d'arriver pour
changer de chemise...*
Morlaix, Bibliothèque municipale

III. 15. - S.P.Q.R. / PIVS IX. PONT.
MAX. MDCCCLXIV
Manuscrit autographe de Tristan Corbière
H. 0,218 ; L. 0,270 ; H. 0,218 ; L. 0,135
Deux feuillets de six pages
Morlaix, Bibliothèque municipale

III. 16. - Charles Penber
Dessin - 1950 - H. 0,270 ; L. 0,210
Signé en haut à gauche *Charles Penber* ;
inscription en bas
*Les marquis et les cormorans
Tes grands postes d'ouragons
Viendront chanter à la marée
(Le Vieux Roscoff)*
Collection Ledan-Penber

III. 17. - Émile Vernier (1929-1887)
1880
Huile sur toile - H. 0,410 ; L. 0,690
Signé, daté en bas à droite
Émile Vernier 1880
Morlaix, Musée des Jacobins

III. 18. - Thomas Couture (1815-1879)
Portrait de Michel Bouquet
1847
Huile sur toile - H. 0,550 ; L. 0,460
Signé illisible en bas à gauche
Morlaix, Musée des Jacobins

III. 19. - Michel Bouquet (1807-1890)
Une vue de Capri
Huile sur toile - H. 0,700 ; L. 0,990
Signé en bas à gauche *Michel Bouquet*
Morlaix, Musée des Jacobins

4. *Mœurs légères et vie de bohème.* *Le dandy parisien*

IV. 1. - Tristan jeune homme (en dandy)
Fin XIX^e
Photographie retouchée, dans son cadre
d'origine de velours rouge et de laiton
H. 0,135 ; L. 0,100
Collection Tréanton, Morlaix

IV. 2. - Maurice Berdon
Lithographie
Extrait de l'édition illustrée de *Gens de
mer*, Paris, Scheur, 1933
Morlaix, Bibliothèque Municipale

IV. 3. - Maurice Berdon
Lithographie
Extrait de l'édition illustrée de *Gens de
mer*, Paris, Scheur, 1933
Morlaix, Bibliothèque Municipale

IV. 4. - Puchol / Bollée
Poète contumace
Dans *(A suivre) Le magazine de la bande
dessinée*, n°184, mai 1993
Morlaix, Bibliothèque Municipale

IV. 5. - Edmond Picard (1861-1899)
Sur le Boulevard. Un procès-verbal
1885
Huile sur toile - H. 0,980 ; L. 1,285
Signé, daté en bas à gauche
Edmond Picard 1885
Morlaix, Musée des Jacobins

5 et 6. *Aux sources
des Amours jaunes*
7. *Les Amours jaunes ;
sept sections pour un recueil
8 et 9. Les grands thèmes
d'inspiration dans Les Amours
jaunes*

V. *Les Amours jaunes ;
les sources et les grands thèmes*

V. 1. - Tibulle. Élégies
Paris, 1798
Morlaix, Bibliothèque Municipale

V. 2. - Edouard Corbière.
Les pilotes de l'Ancre
Paris, Bréauté, 1832
Collection particulière, Cachan

V. 3. - Edouard Corbière. Le Négrier
Le Havre, Brindeau, 1855
Offert et dédicacé par Tristan
à son beau-frère Vacher
Collection Madame Vacher-Corbière

V. 4. - Charles Baudelaire.
Les Fleurs du mal
Éditions de Clary, 1933
Morlaix, Bibliothèque Municipale

V. 5. - G. de La Landelle.
Le gaillard d'avant. Chansons maritimes
Éditions Deano, 1865
Morlaix, Bibliothèque Municipale

V. 6. - Tristan Corbière. La rapode
foraine et le pardon de Sainte-Anne
Édition illustrée de bois gravés de
Malo-Renaud, Paris, Floury, 1920
Exemplaire n°1020 sur Japon ancien à la
forme avec gravures rehaussées de
couleurs et une suite en noir sur Chine
Morlaix, Bibliothèque Municipale

V. 7. - Malo-Renaud.
Le pardon de Sainte-Anne
Bois gravés et rehaussés de couleurs
extrait de *La Rapode foraine et le pardon de
Sainte-Anne*. Paris, Floury, 1920
Morlaix, Bibliothèque municipale

V. 8. - Félicie Herr.
Tristan Corbière. Ce crapaud c'est moi,
un poète morlaisien
Gravure sur bois - H. 0,150 ; L. 0, 130
Collection Tréanton, Morlaix

V. 9. - Romannin [Jean Moulin].
La rapode foraine et le pardon
de Sainte-Anne
Eau-forte
Extrait de *Armor*. Paris, Helleu, 1935
Morlaix, Bibliothèque municipale

V. 10. - Romannin [Jean Moulin].
Saint-Tupetu de Tu-pe-su
Eau-forte
Extrait de *Armor*. Paris,
Paris, Helleu, 1935
Morlaix, Bibliothèque municipale



Buste de Tristan Corbière, bronze de Antoine Bourdelle.
(Cat. X.20).



Portrait de Tristan Corbière,
techniques mixtes de Jean-Jacques Morvan.
(Cat. XVII.1).



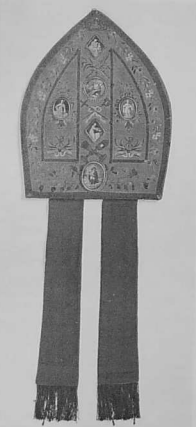
Portrait de Tristan Corbière,
huile sur carton de Jean-Vacher Corbière.
(Cat. XIX.1).



"Ce crapaud c'est moi"
Bois gravé de Félicie Herr.
(Cat. V.8).

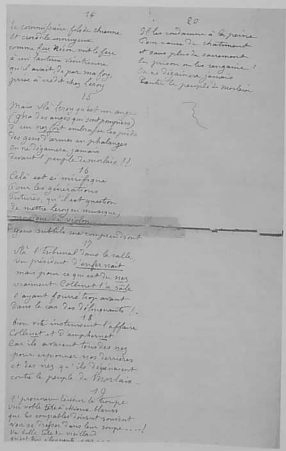
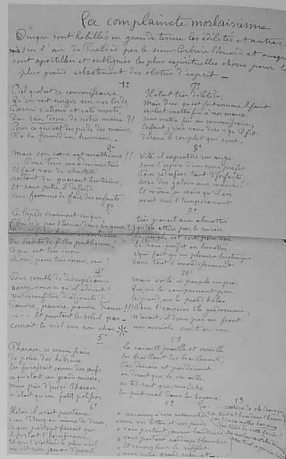


Lanterne magique ayant
appartenu à Tristan Corbière.
(Cat. I.1).



La Complainte
Morlaisienne,
manuscrit autographe de
Tristan Corbière.
(Cat. I.14).

Mitre de prélat ramenée d'Italie
par Tristan Corbière.
(Cat. III.9).



"Hohni soit qui mal y pense..."



"Un cadavre bossu, ballonné..."

Le bossu Bitor, peintures de Charles Penther.
(Cat. XIX.2,3,7 et 8).



"Elles sont d'un gras encourageant..."



"Les amateurs beuglant..."

XII 9. - Tristan Corbière. Agrandissement de l'"autportrait-blason" figurant dans l'exemplaire de l'édition originale destiné à son beau-frère aimé Vacher et dit *A moi, gondu*.

XII 10. - Tristan Corbière par lui-même. Reproduction photographique de dessins reproduits dans Tristan Corbière, ouvrage de René Martineau, éditions Le Divan 1925.

XII 11. - Tristan Corbière. Autoportrait caricatural. Huile sur toile avec cadre asymétrique peint et sculpté par l'artiste. H. 0,450 ; L. 0,228. Inscription en haut à gauche *Peut-être à peu près un artiste / Peut-être un poète à peu près / S'occupant à prendre le frais / Au large de l'humaine piste*, en bas à droite du cadre, blason à filigrane en relief; inscription dans le filigrane *Yve guérol*; inscription en bas à droite gravée dans la couche picturale *La tête dans les nues, et les pieds dans le plat, il laissait tomber m...* [lisibles].

XII 12. - Tristan Corbière (attribué à). Scène de bœuf. Huile sur bois. Panneau de planches assemblées, panneau de porte d'un relais de poste de Plouaret - H. 0,680 ; L. 0,668. Au dos *Tristan Corbière* et une inscription ancienne, illisible. Collection particulière, Plouaret. Exp. - 1975. Morlaix, Musée des Jacobins, *Hommage à Tristan Corbière*.



Tristan Corbière - autoportrait. (Cat. XII.10).

14. Tristan Corbière et ses illustrateurs

XIII 1. - " Paysage mauvais " : poème de Tristan Corbière (" Armor ") et eau-forte de Romainin (Jean Moulin) Paris, Helleu, 1935. Collection particulière, Cachan.

XIII 2. - Tristan Corbière " La Rapsode foraine et le pardon de Sainte-Anne " Illustré de lithographies de Maurice Asselin. Paris, Crès, 1924. Collection particulière, Cachan.

XIII 3. - Fac-similé d'un message secret transmis aux services de la France Libre à Londres par le résistant Jean Moulin (pseudonyme : Romainin), grand administrateur de Tristan Corbière, codé à l'aide d'un vers du poète extrait du pardon de " Sainte-Anne " : " Prends pitité de la fille mère, ... " Paris, Musée Jean-Moulin.

XIII 4. - Tristan Corbière " La Rapsode foraine et le pardon de Sainte-Anne " illustré de lithographies de Maurice Asselin. Paris, Crès, 1924. Morlaix, Bibliothèque Municipale.

XIII 5. - Tristan Corbière " La Rapsode foraine et le pardon de Sainte-Anne " illustré de lithographies de Maurice Asselin. Paris, Crès, 1924. Collection particulière, Cachan.

XIV 1. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes. Illustré d'une aquarelle de Francis Boulanger. Paris, Messelin, 1943. Morlaix, Bibliothèque municipale.

XIV 2. - Tristan Corbière. Armor. Illustré de lithographies de Maurice Berdon. Paris, Scheur, 1933. Un des six exemplaires sur Japon superaqué, Collection particulière, Cachan.

XIV 3. - Tristan Corbière. Gens de Mer. Lithographies de Maurice Berdon. Paris, Scheur, 1933. Exemple n°XXIII / LXX sur Arches Morlaix, Bibliothèque municipale.

XIV 4. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes. Illustré de gravures d'Edmond CERIA Paris, Emile-Paul Frères, 1943. Exemple n° 228 / 1000 sur vergé Morlaix, Bibliothèque municipale.

XIV 5. - Tristan Corbière. Armor et Gens de mer. Illustré de bois gravés originaux de Paul Baudier. Le Vénet, Danette, 1946. Exemple n° 5 / 25 exemplaire sur papier d'Arches, comprenant une suite complète des bois en couleurs tirés sur Chine et un dessin original. Avec envoi de l'éditeur A Jacqueline Masson / bien cordial hommage / P. Baudier / 47. Morlaix, Bibliothèque municipale.

XV 1. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes ; préface de Charles Le Goffic. Paris, Messelin, 1931. Exemplaire de bibliothèque sur grand papier enrichi de 18 dessins originaux aquatintes ou rehaussés de lavis dans le texte de Pierre Ambrogiani, reliure en bois mosaïque repprenant deux dessins de Pierre Ambrogiani, sous écu. Morlaix, Bibliothèque municipale.

XV 2. - Tristan Corbière. Armor. Illustré de bois gravés originaux de André Deslignes. Paris, Pichon, 1920. Exemple n° 50 sur Chine. Morlaix, Bibliothèque municipale.

XV 3. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes. Introduction et notes de Yves-Gérard Le Dantec ; vignettes de André Deslignes. Deux volumes. Paris, Emile-Paul Frères, 1942. Exemple n° 840 sur Velin de Rives accompagné d'une suite complète des vignettes. Collection particulière, Cachan.

XV 4. - Tristan Corbière. La Rapsode foraine et le pardon de Sainte-Anne. Illustré de bois gravés originaux en couleurs de Malo-Renault. Paris, Flourey, 1920. Exemplaire spécial n°123 pour la Société des Vingt sur Velin d'Arches avec une suite des bois en noir. Enrichi d'une carte de Malo-Renault à Monsieur Henri Leuseigne. Morlaix, Bibliothèque municipale.

XVI 1. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes. Dix poèmes choisis et illustrés par Salvador Dalí. Gravure rehaussée à l'or sur grand velin d'Arches (300 exemplaires numérotés de 1 à 300) et sur Japon nacré (200 exemplaires numérotés de l'A CC), dans un coffret recouvert de tissu rouge et portant la signature Dalí à l'or. Paris, Hefford, 1974. Collections particulières.

a. - Le poète contenance. F. H. 0,378 ; L. 0,281. P. H. 0,293 ; L. 0,215. G. H. 0,291 ; L. 0,208. Numéroté en bas à gauche *CIVCC* ; signé en bas à droite Dali.

b. - À l'Éternel Madame. F. H. 0,381 ; L. 0,280. P. H. 0,300 ; L. 0,215. G. H. 0,293 ; L. 0,212. Numéroté en bas à gauche *CIVCC* ; signé en bas à droite Dali.

c. - À la mémoire de Zulma. F. H. 0,380 ; L. 0,279. P. H. 0,297 ; L. 0,214. G. H. 0,292 ; L. 0,209. Numéroté en bas à gauche *XLIII CC* ; signé en bas à droite Dali.

d. - Bonne fortune et fortune. F. H. 0,382 ; L. 0,281. P. H. 0,297 ; L. 0,218. G. H. 0,295 ; L. 0,214. Numéroté en bas à gauche *CIVCC* ; signé en bas à droite Dali.

e. - Déclin. F. H. 0,380 ; L. 0,276. P. H. 0,296 ; L. 0,213. G. H. 0,290 ; L. 0,208. Numéroté en bas à gauche *XLIII CC* ; signé en bas à droite Dali.

f. - Insomnie. F. H. 0,385 ; L. 0,280. P. H. 0,297 ; L. 0,214. G. H. 0,294 ; L. 0,210. Numéroté en bas à gauche *CIVCC* ; signé en bas à droite Dali.

g. - Puellité. F. H. 0,381 ; L. 0,279. P. H. 0,299 ; L. 0,213. G. H. 0,294 ; L. 0,209. Numéroté en bas à gauche *CIVCC* ; signé en bas à droite Dali.

h. - Duel aux camélias. F. H. 0,381 ; L. 0,281. P. H. 0,284 ; L. 0,220. G. H. 0,280 ; L. 0,215. Numéroté en bas à gauche *CIVCC* ; signé en bas à droite Dali.

i. - Le Crapeaud. F. H. 0,380 ; L. 0,280. P. H. 0,310 ; L. 0,215. G. H. 0,294 ; L. 0,210. Numéroté en bas à gauche *CIVCC* ; signé en bas à droite Dali.

XVI 2. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes. préface de Jean-Pierre Rosnay ; couverture de Pierre Fauchaux et modernes, 1963. Collection particulière.

XVI 3. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes ; présentation de Jean-Pierre Rosnay ; couverture de Paul Jannote. Paris, Nouvel Office d'édition, 1963 (collection Pocket-club). Collection particulière.

XVI 4. - André Breton. Anthologie de l'humour noir ; couverture de Pierre Fauchaux. Paris, Le Sagittaire, 1950. Collection particulière.

Jean-Jacques Moran (né en 1928). Etudes préparatoires pour les lithographies illustrant Les Amours jaunes aux éditions Malingrière.

XVII 1. - Portrait de Tristan Corbière. 1975. Technique mixte, collage de textiles (dentelle, bas moussé). H. 1,000 ; L. 0,730. Signé, daté en bas à gauche *Moran 75* ; inscription au dos *Moran 75 A Tristan Corbière JIM 75 A 8* Morlaix, Musée des Jacobins. Hist. - don de l'artiste, 1983.

XVII 2. - Le naufragier. 1975. Acrylique et collage sur papier. H. 0,650 ; L. 0,500. Signé en bas à gauche *Moran* ; inscription au dos *Moran 75 Les Amours jaunes / 9 Le Naufrageur*, dans un cercle *JIM 75 B 9*. Morlaix, Musée des Jacobins. Hist. - don de l'artiste, 1983.

XVII 3. - Steam Boat. 1975. Goache - H. 0,650 ; L. 0,500. Signé en bas à gauche *Moran* ; inscription au dos *Moran 75 Les Amours jaunes / 16 Steamboat*, dans un cercle *JIM 75 B 9*. Collection de l'artiste.

XVII 4. - La Jappe au poète. 1975. Goache - H. 0,650 ; L. 0,500. Signé, daté en bas à gauche *Moran 75* ; inscription au dos *Moran 75 Les Amours jaunes / 3 La jappe au poète* ; dans un cercle *JIM 75 B 3*. Collection de l'artiste.

XVII 5. - Poète contenance. 1975. Goache, collage - H. 0,650 ; L. 0,500. Signé en bas à droite *Moran* ; inscription au dos *Moran 75 Les Amours jaunes / 4 Poète contenance* ; dans un cercle *JIM 75 B 4*. Collection de l'artiste.

XVII 6. - Paysage mauvais. 1975. Goache, collage de textiles (dentelle, bas moussé) - H. 0,650 ; L. 0,500. Signé en bas à gauche *Moran* ; inscription au dos *Moran 75 Les Amours jaunes / 12 Paysage mauvais* ; dans un cercle *JIM 75 B 12*. Collection de l'artiste.

XVII 7. - Le moussé. 1975. Lavis d'encre - H. 0,650 ; L. 0,500. Signé en bas au centre *Moran* ; inscription au dos *Moran 75 Les Amours jaunes / 8 Le moussé*, dans un cercle *JIM 75 B 8*. Collection de l'artiste.

XVII 8. - Le phare. 1975. Goache, collage de textiles (dentelle, bas moussé) - H. 0,650 ; L. 0,500. Signé en bas à droite *Moran* ; inscription au dos *Moran 75 Les Amours jaunes / 10 Le phare* ; dans un cercle *JIM 75 B 10*. Collection de l'artiste.

XVII 9. - La fin. 1975. Lavis avec rehauts de gouache blanche. H. 0,650 ; L. 0,500. Signé en bas à gauche *Moran 75* ; inscription au dos *Moran 75 Les Amours jaunes / 11 La fin* ; dans un cercle *JIM 75 B 11*. Collection de l'artiste.

XVIII 10. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes. 1976. Paris, Malingrière. Portrait de Tristan Corbière. Impression sur velin d'Arches illustrée de 35 lithographies originales de Jean-Jacques Moran avec inclusion d'un filet de sculpture. Emboîtement-objet d'après une sculpture de Jean-Jacques Moran. Exemple n° 48 / 135. Emboîtement gris. Morlaix, Bibliothèque Municipale.

XVIII 11 bis. - Exemplaire de l'artiste, sans texte. Emboîtement jaune. Collection de l'artiste.

XVIII 11. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes. Un des originaux préparés pour les exemplaires de tête. Encre de Chine sur papier. Signé en bas à droite *Moran*. Collection de l'artiste.

XVIII 12. - Tristan Corbière. Les Amours jaunes. Un des enrichissements réalisés par Jean-Jacques Moran en 1985 pour l'exemplaire offert par la Ville de Morlaix au Président François Mitterrand à l'occasion de sa visite. Feuillelet de 4 pages.

- p.1 : Collage papier peint, gouache et encre de Chine. Inscription en bas *Morlaix, 8 octobre 1985*.

- p.2-3 : Lithographie et gouache.

- p.4 : Gouache. Inscriptions *S'il n'est mordant / Morlaix-les*, Signé en bas à gauche *Moran*, 85. Collection de l'artiste.

XVIII 12 bis. - Un des enrichissements réalisés par Jean-Jacques Moran en 1985 pour l'exemplaire offert par la Ville de Morlaix au Président François Mitterrand à l'occasion de sa visite. Feuillelet de 4 pages.

- p.1 : Collage de papier peint découpé.

- p.2-3 : Lithographie et gouache.

- p.4 : Collage de papier peint et gouache. Signé en bas à droite *Moran*, 85. Collection de l'artiste.

XVIII 13. - Lettre de Julien Graça adressée à Jean Jacques Moran, datée de vendredi (1976) signée Julien Graça. Collection Jean-Jacques Moran.

XVIII 14. - Tristan Corbière. Poèmes. Dessins de François Dilasser. Exemplaire H.C. Un des 100 exemplaires sur Velin de Lana. Bédée, Folle Avone, 1995. Don de l'artiste. Morlaix, Musée des Jacobins.

XVIII 2. - François Dilasser. Dessins préparatoires pour l'illustration de Poèmes. Bédée, Folle Avone, 1995. Collection de l'artiste.

XVIII 3. - François Dilasser. Serigraphie originale. Collection de l'artiste.

XVIII 4. - François Réau. Priape d'ouragan. Poème-sèche originale sur Japon. Hodomara. Don de l'artiste. Morlaix, Musée des Jacobins.

XVIII 5. - Tristan Corbière. Poèmes. Illustré de 8 lithographies de Marie Gaylard. Brest, Presses de l'École des Beaux-Arts, 1975. Morlaix, Bibliothèque municipale.

15. Les artistes inspirés

XIX 1. - Jean Vacher-Corbière. Portrait de Tristan Corbière. Huile sur carton. H. 0,305 ; L. 0,380. Signé en bas à droite V. Corbière. Morlaix, Musée des Jacobins. Charles Penhier.

XIX 2. - Homni sot qui mal y pense, c'est une idille voilà tout (" Le Bossu Bitor "). 1942. Huile sur contreplaqué. H. 0,410 ; L. 0,330. Signé en haut à droite *Charles Penhier* ; au dos à l'encre de Chine *Homni sot qui mal y pense, c'est une idille voilà tout. (Le Bossu Bitor)*. Morlaix, Musée des Jacobins. Charles Penhier. n° 43 (7).

XIX 3. - Elles sont d'un gras encourageant ; ça se paye au tonnage, on en veut pour l'argent (" Le Bossu Bitor "). 1942. Huile sur panneau d'isorel. H. 0,410 ; L. 0,330. Signé en haut à gauche *Charles Penhier* ; au dos à l'encre de Chine *Elles sont d'un gras encourageant ; ça se paye au tonnage, on en veut pour l'argent (Le Bossu Bitor)*. 1975. Morlaix, Musée, *Hommage à Charles Penhier*, n° 239. Bibl. - catalogue des expositions précitées.

XIX 4. - Duv brast tendu; halent la couverture. Le tortillon dessas... On va la danser dure ; Saute Paillasse, hop là... (" Le Bossu Bitor "). 1942. Huile sur toile. H. 0,542 ; L. 0,650. Identifié, signé, daté en bas à droite *Bitor / Ch. Penhier-42*. Morlaix, Musée des Jacobins. Hist. - Ancien atelier de l'artiste, acquis auprès de sa veuve en 1984. Exp. - 1975. Morlaix, Musée, *Hommage à Tristan Corbière*, n° 239. Bibl. - catalogue de l'exposition précitée.

XIX 5. - Le soleil est név. C'est le soir dans le port. Le navire bercé sur ses câbles s'endort seul (" Le Bossu Bitor "). 1942. Huile sur toile. H. 0,379 ; L. 0,467. Signé en bas à gauche *Ch. Penhier*. Hist. - don de madame Penhier, veuve de l'artiste, 1984. Exp. - 1954. Morlaix, Musée, *Hommage à Charles Penhier*, n° 43. 1975. Morlaix, Musée, *Hommage à Tristan Corbière*, n° 233. Bibl. - catalogue des expositions précitées.

XIX 6. - Une porte s'ouvre. C'est la salle allumée. Silhouettes gronnailant à travers la fumée (" Le Bossu Bitor "). 1942. Huile sur panneau d'isorel. H. 0,460 ; L. 0,533. Signé, identifié en bas à droite *Ch. Penhier / Bitor*. Hist. - don de madame Penhier, veuve de l'artiste, 1984. Exp. - 1954. Morlaix, Musée, *Hommage à Charles Penhier*, n° 41. 1975. Morlaix, Musée, *Hommage à Tristan Corbière*, n° 236. Bibl. - catalogue des expositions précitées.

XIX 7. - Les amateurs beuglant, ronflant, trinituant, rendus (" Le Bossu Bitor "). 1942. Huile sur carton marouflé sur panneau d'isorel - H. 0,460 ; L. 0,550. Signé, identifié en bas à gauche *Charles Penhier Bitor*. Le personnage en bas à droite est un autoportrait. Hist. - don de madame Penhier, veuve de l'artiste, 1984. Exp. - 1975. Morlaix, Musée, *Hommage à Tristan Corbière*, n° 237. Bibl. - catalogue de l'exposition précitée.

XIX 8. - Un cadavre bossu, ballonné, démaquillé par les crabes. Et ça fut jeté sur le quai, tout comme l'autre soir, sur une couverture (" Le Bossu Bitor "). 1942. Huile sur isorel - H. 0,463 ; L. 0,550. Signé, daté en bas à droite *Ch. Penhier 1942*. Hist. - don de madame Penhier, veuve de l'artiste, 1984. Exp. - 1954. Morlaix, Musée, *Hommage à Tristan Corbière*, n° 241. Bibl. - catalogue des expositions précitées.

XIX 9. - À mon chien Pope. Eau-forte aquatinte rehaussée aux crayons de couleur et lavis. F. H. 0,377 ; L. 0,290. P+G - H. 0,120 ; L. 0,082. Collection de l'artiste.

XIX 10. - Le naufragier. Eau-forte et aquatinte sur Rives. F. H. 0,377 ; L. 0,290. P+G - H. 0,103 ; L. 0,198. Collection de l'artiste.

XIX 11. - Se mourant au sommeil il se vivait en rêve. Eau-forte et tempera sur Rives. F. H. 0,186 ; L. 0,280. P+G - H. 0,084 ; L. 0,131. Collection de l'artiste.

Alan Guérolé

XIX 12. - À l'Etna (dyploque). 1995. Huile sur toile avec collage de bois. H. 0,272 ; L. 0,190 (chaque panneau). Signé, daté au dos *B.D.*. Collection de l'artiste.

XIX 13. - Paysage mauvais. 1995. Collage sur liège, gouache. H. 0,605 ; L. 0,705. Signé, daté en bas à gauche A *Guérolé 95*. Collection de l'artiste.

XIX 14. - Elzir d'armor. Pastel à l'huile, collage de papiers divers. H. 0,535 ; L. 0,754. Signé, daté en bas à droite A *Guérolé 95*; inscription *B.D. Tristan Corbière*. Collection de l'artiste.

XIX 15. - Au vieux Rossoff. 1995. Pastel à l'huile avec collage sur carton. H. 0,508 ; L. 0,650. Signé en bas à droite *95 / A Guérolé*. Collection de l'artiste.

XIX 16. - Fleu d'art. 1995. Gouache, pastel, huile, collage sur papier. H. 0,703 ; L. 0,930. Signé A *Guérolé 95*. Collection de l'artiste.

XIX 17. - Insomnie. 1995. Huile sur papier, pastel, collage. H. 0,710 ; L. 0,535. Signé A *Guérolé 95*; inscription à gauche *portrait Tristan Corbière*. Collection de l'artiste.

XIX 18. - Duel au camélia. 1995. Pastel à l'huile, collage. H. 0,647 ; L. 0,502. Inscription au bas à droite d'après *Amours Jaunes Tristan Corbière A Guérolé 95*. Collection de l'artiste.

XIX 19. - Le carvoi da pauvre. 1995. Huile sur toile, techniques mixtes, collage papier, pastel. H. 0,455 ; L. 1,250. Signé en bas à droite A *Guérolé 95*. Collection de l'artiste.

WHITE (Kenneth). — *Tristan: Le casuo des trisiprés*, avec une préface et une version anglaise par Kenneth White. — S. 1. La Tite, éditeur, collection BIP, 1994.

FILLING (Christopher). — *These yauindéel lover*. A translation of Tristan Corbière's Les Amours jeunes. — Calstock: Peterloo Poets, 1995.

V. Anthologies

Sous prétextes à l'élaborative nous citons ici les quelques anthologies où nous avons relevé le nom de Tristan Corbière sans que une présentation spécifique de l'auteur.

ARLAND (Marcel). — "Tristan Corbière", in *Anthologie de la poésie française*: choix et commentaires par Marcel Arland. — [bouff. éd. rev. et aug.]. — Paris: Stock, 1960. — 834 p. — pp. 650-57.

BAUDIEFFER (Serge). — "Tristan Corbière", in *Les grands écrivains de la poésie moderne (tome 1)*. — Paris: France-Lodève, 1994. — (Collection "La Bibliothèque de Poésie", dirigée par Jean Oriel) — 288 p.

BERTUCCIOLI (Américo). — *La Grande bleu*, pages de littérature maritime; préface de Charles Le Goffic. — Milan: Fratelli Treves, 1919.

BESNIER (V.) & MARCHAND (J.). — *La Mer en poésie*. — Paris: Gallimard, 1981. — (Coll. Folio junior; poésie 3).

BOISDEFRE (Pierre de). — *Une Anthologie vivante de la littérature d'aujourd'hui* avec la collaboration de André Allier de Guy Dupré, de André Marissée. — Tome II (I rev. et mise à jour). — Tome II La Poésie française de Baudelaire à nos jours. — Paris: La Bibliothèque, Perrin, 1966. — 1104 p.

BONNEFOY (Claude). — "Tristan Corbière (1845-1875)", in *La Poésie française (des origines à nos jours): anthologie*. — Paris: Éditions du Seuil, 1975. — 636 p. — pp. 299-301.

BRETON (André). — "Tristan Corbière 1845-1875", in *Anthologie de l'Humanité noire*. — Paris: Édition du Septante, 1950. — pp. 163-64.

BRETON (A.). — "Tristan Corbière 1845-1875", in *Anthologie de l'Humanité noire*. — Paris: Édition du Septante, 1950. — pp. 189-93.

CHARPENTIER (John). — *Le Symbolisme*. — Paris: Les Arts et la Littérature, 1927.

CHARPIER (Jacques) & SEGHERS (Pierre). — *L'Art poétique*. — Paris: Éditions Seghers, 1956.

DELAVALLE (Bernard). — "Tristan Corbière", in *La Poésie symboliste: anthologie*: choix et présentation de Bernard Delaville. — Paris: Seghers, 1971. — 431 p. — pp. 104-11. — (Collection "PS").

DELAVALLE (B.). — "Tristan Corbière (1845-1875)", in *Mille et cent ans de poésie française*: de la séquence de Sainte-Eulalie à Jean Giono, édition établie et annotée par Bernard Delaville. — Paris: Robert Laffont, 1991. — 1929 p. — pp. 1138-141. — (Collection "PS").

DIRARD (Paul). — *Les Meilleurs poèmes de 1818 à 1918*. — Paris: Club français du livre, 1953.

FORMONT (Maxime). — *Choix de poésies*. — Paris: Lemercier, 1933.

FOUCHER (Jean-Pierre). — *La Bretagne en poésie*. — Paris: Gallimard, 1962. — (Coll. Folio junior; poésie 26).

GIDE (André). — "Tristan Corbière (1845-1875)", in *Anthologie de la poésie française*. — Paris: Gallimard, 1949. — 844 p. — pp. 643-46. — ("Bibliothèque de la Pléiade"). — [Rééd. en 1956].

GOURCUFF (Olivier de). — "Tristan Corbière", in *Les Poètes bretons*. I. Les contemporains: avec introduction et notices biographiques et littéraires. — Paris: Henri Goussier, 1889. — p. 11. — (Collection "Nouvelle bibliothèque populaire". 153). — [Éd. citée par Fr. F. Burch, *Sur Tristan Corbière*, Paris: Nizet, 1975. p. 124].

JANDOLFI (Tommaso) & LUZZI (Mario). — *Anthologie de la poésie française*. — Florence: Sansoni, 1950.

LA FRAIRIE (Vieux). — "Tristan Corbière (1845-1875)", in *La mer et ses poètes*: anthologie. — Paris: Édition Saint-Germain-des-Près, Le Cherche Midi Éditeur, 1982. — 201 p. — pp. 69-74.

LA PRABRE (Y.). — "Tristan Corbière (1845-1875)", in *Les plus beaux poèmes* sur la mer; anthologie. — Paris: Le Cherche Midi Éditeur, 1993. — pp. 58-60. — (Collection "espaces"). — [édition qui diffère de la précédente dans la présentation et par les poèmes choisis].

LE GOFFIC (Charles). — "poèmes de Tristan Corbière", in *Les Poètes de la mer*: du Moyen Âge à nos jours; anthologie. — Paris: Garnier Frères, 1928. — 315 p. — pp. 111-14. — (Collection "les thèmes poétiques").

LE MERCIER D'ERM (Camille). — "Tristan Corbière", in *Les Bardes et les poètes nationaux de la Bretagne: anthologie*. — Paris: Éditions Ouest-France, 1992. — 541 p. — pp. 79-89. — (Collection "Signatures").

LE SUDANER (Jean-Marie). — "Tristan Corbière", in *Les Cougnars: Anthologie*. — Paris: Éditions de la Différence, 1989. — 569 p. — pp. 95-99. — (Litératures).

MAC LAREN (Malcotin). — *Anthologie de la poésie française*. Les Modernes. — Londres: Harcourt, 1927. — 128 p. — pp. 189-93.

MANSELL JONES (P.) & RICHARDSON (G.). — *A Book of French Verse*. — Londres: Oxford University Press, 1964. — 200 p. — pp. 95-99.

NOV POETS: J. Barney d'Aureville, T. Corbière... — Paris: Lemercier, 1924 [?].

PARISOT (Henri). — "Tristan Corbière", in *Les poètes voyageurs de Baudelaire à Henri Michaux*; textes choisis par Henri Parisot. — Paris: L'Épervier, 1979. — 131 p. — pp. 39-41. — (Collection "Les voyages imaginaires").

PARISOT (H.). — "Tristan Corbière", in *Les Poètes héliocentriques: Anthologie de la poésie française*. — Paris: Éditions Flammarion, 1966. — 266 p. — pp. 167-69. — (Collection "Age d'Or").

Perles de la poésie française contemporaine. — [10ème édition revue et mise à jour par E.-E. B. Lacouque]. — Lausanne: F. Rouge & Cie, [?].

La Poésie française / Sous la direction de P.-X. Roinard, V.E. Michel et G. Apollinaire. — Paris: L'Édition, 1990.

POMPIDOU (Georges). — "Tristan Corbière", in *Anthologie de la poésie française*. — Paris: Hachette, 1961. — 540 p. — pp. 432-38.

RAMUZ (C.-F.). — *Poésie des XVIII, XIX, XXe siècles. Autour français, belges et romands*. — Lausanne: Guilde du Livre, 1943.

REVEL (Jean-François). — *Une Anthologie de la poésie française*. — Paris: Robert Laffont, 1984. — (Collection "Bouquins").

RUDEL (Yves-Marie). — *Panorama de littérature bretonne des origines à nos jours*. — Écrivains de langue bretonne et de langue française. — Rennes: Imp. brestoise, 1950. — 35 p.

SABATIER (Robert). — "Deux îles: Jules Laforgue et Tristan Corbière", in *Les Poètes symbolistes*. — Paris: Librairie Larousse, 1970. — 119 p. — (Nouveaux Classiques Larousse).

DANSEL (M.). — *Langage et modernité*: Tristan Corbière; avec une préface de P.-O. Walter. — Paris: A.-G. Nizet, 1974. — 188 p.

DANSEL (M.). — "Tristan Corbière: Thématisme de l'inspiration". — Lausanne: L'Âge d'Homme, 1985. — 285 p. — (Lectura).

DEBAILLEUX (Henri-François). — *La Double chevron*. — Paris: Éditions Le Cherche-Midi, 1978. — 178 p.

DELABORIE (Hugues). — "Tristan Corbière entre soleil et sommeil", in [1994]. — [Doctorat de Lettres Modernes, Université de Lille III, 1995].

DELPUÉCH (Germain). — "Tristan Corbière (1845-1875)". — Paris: Impe Lavautelle, 1906. — 33 p. — Texte d'un discours prononcé à la Côte d'Appel de Limoges et Audience Solennelle de rentrée du 16 sept. 1906.

DESERT (Jean). — *Écrite pour Tristan Corbière*. — Paris: Éditions du Septante, 1950. — 128 p.

DEUGRAND (Emile). — "De la prose de Tristan Corbière". — in *Casino des Trisiprés*. — L'Américaine: proses retrouvées, présentées par E. Deugrand. — Alger: Edmond Charlot Éditions, 1941. — pp. 9-18.

DREYLLON (M.-C.). — *La mer chez Tristan Corbière*. — 1976. — Sans autre précision.

DUROCHER (Léon). — *Devant Corbière*. — Bilet à Jean Richeux. — Paris: Éditions du Septante, 1950. — 145 p.

ANGLADE (Christian). — "Palais des Académies, 1961. — 145 p. — (Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises).

ARNOUX (Alexandre). — *Une Âme et pas de violon*. — Tristan Corbière. — (6ème éd.). — Paris: Bernald Grassé Éditeur, 1929. — 242 p. — ("La Vie de Bohème").

BERNARDELLI (Giuseppe). — *La Poesia italiana. Saggio su Tristan Corbière*. — Milan: Via Pavesiana, 1981. — 184 p. — (Pubblificazione dell' Università Cattolica del Sacro Cuore, Molano, Sezione filologica e letteraria 2).

BERNARDELLI (G.). — *Tre Studi su Tristan Corbière*. — Bellinzona: Collana di Giannino Anselmi, 1983. — 80 p.

BOGGIOLIO (Giovanni). — *Lessico Corbieriano: Indice analitico e dati statistici del vocabolario delle Amours jeunes*. — Urbino: Argalia editore, 1975. — 137 p. — (Centro di studi e ricerche sulle poetiche moderne. Università di Urbino, ricerca linguistica).

BURCH (Fr.). — *Tristan Corbière: l'originalité des Amours jeunes* et leur influence sur T.S. Eliot. — Paris: A.-G. Nizet, 1970. — 252 p.

BURCH (Fr.). — "Correspondance de Tristan Corbière", in *Chartes Croix et Tristan Corbière. Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, 1970. — pp. 917-1062. pp. 1389-406.

BURCH (Fr.). — *Sur Tristan Corbière*: lettres inédites adressées au poète et premiers critiques les concernant. — Paris: A.-G. Nizet, 1975. — 188 p.

CRESSARD (J.) & BEAUMONT (A.). — *Tristan Corbière*: Scénario de film (texte rotocodé). — Bibliothèque de Morlaix. — (Collection "Champ poétique").

DANSEL (Michel). — "Tristan Corbière, Les Amours jeunes": introduction par Pierre Oudet et juchés inédits de Pierre Béam, Edmond Humeau, Alain Mercier, Raymond Fievet, Dr. Victor Girard. — Paris: Librairie Larousse, 1970. — 119 p. — (Nouveaux Classiques Larousse).

DANSEL (M.). — *Langage et modernité*: Tristan Corbière; avec une préface de P.-O. Walter. — Paris: A.-G. Nizet, 1974. — 188 p.

DANSEL (M.). — "Tristan Corbière: Thématisme de l'inspiration". — Lausanne: L'Âge d'Homme, 1985. — 285 p. — (Lectura).

DEBAILLEUX (Henri-François). — *La Double chevron*. — Paris: Éditions Le Cherche-Midi, 1978. — 178 p.

DELABORIE (Hugues). — "Tristan Corbière entre soleil et sommeil", in [1994]. — [Doctorat de Lettres Modernes, Université de Lille III, 1995].

DELPUÉCH (Germain). — "Tristan Corbière (1845-1875)". — Paris: Impe Lavautelle, 1906. — 33 p. — Texte d'un discours prononcé à la Côte d'Appel de Limoges et Audience Solennelle de rentrée du 16 sept. 1906.

DESERT (Jean). — *Écrite pour Tristan Corbière*. — Paris: Éditions du Septante, 1950. — 128 p.

DEUGRAND (Emile). — "De la prose de Tristan Corbière". — in *Casino des Trisiprés*. — L'Américaine: proses retrouvées, présentées par E. Deugrand. — Alger: Edmond Charlot Éditions, 1941. — pp. 9-18.

DREYLLON (M.-C.). — *La mer chez Tristan Corbière*. — 1976. — Sans autre précision.

DUROCHER (Léon). — *Devant Corbière*. — Bilet à Jean Richeux. — Paris: Éditions du Septante, 1950. — 145 p.

ANGLADE (Christian). — "Palais des Académies, 1961. — 145 p. — (Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises).

ARNOUX (Alexandre). — *Une Âme et pas de violon*. — Tristan Corbière. — (6ème éd.). — Paris: Bernald Grassé Éditeur, 1929. — 242 p. — ("La Vie de Bohème").

BERNARDELLI (Giuseppe). — *La Poesia italiana. Saggio su Tristan Corbière*. — Milan: Via Pavesiana, 1981. — 184 p. — (Pubblificazione dell' Università Cattolica del Sacro Cuore, Molano, Sezione filologica e letteraria 2).

BERNARDELLI (G.). — *Tre Studi su Tristan Corbière*. — Bellinzona: Collana di Giannino Anselmi, 1983. — 80 p.

BOGGIOLIO (Giovanni). — *Lessico Corbieriano: Indice analitico e dati statistici del vocabolario delle Amours jeunes*. — Urbino: Argalia editore, 1975. — 137 p. — (Centro di studi e ricerche sulle poetiche moderne. Università di Urbino, ricerca linguistica).

BURCH (Fr.). — *Tristan Corbière: l'originalité des Amours jeunes* et leur influence sur T.S. Eliot. — Paris: A.-G. Nizet, 1970. — 252 p.

BURCH (Fr.). — "Correspondance de Tristan Corbière", in *Chartes Croix et Tristan Corbière. Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, 1970. — pp. 917-1062. pp. 1389-406.

BURCH (Fr.). — *Sur Tristan Corbière*: lettres inédites adressées au poète et premiers critiques les concernant. — Paris: A.-G. Nizet, 1975. — 188 p.

LE MILINAIRE (André). — *Tristan Corbière*. La jeunesse et le génie. — Seyssel: Champ Vallon, 1989. — 198 p. — (Collection "Champ poétique").

LESAGE (Hervé). — *Humour et désespoir dans l'œuvre poétique de Tristan Corbière*. — [1973]. — Mémoire de maîtrise: Lettres Modernes, Université de Haute-Bretagne, 1973. — 114 f. dactyl.

LEVY (H.). — "Tristan Corbière: A biographical and critical study" [1951]. — Thèse inédite. Oxford University, 1951.

LINDSAY (Marshall). — *The poetry of Tristan Corbière*. — [1960]. — Thèse inédite. Columbia University, 1960. — 257 f. dactyl.

LINDSAY (M.). — *Le Temps jeune*: Essais sur Corbière. — Berkeley: Los Angeles: University of California Press, 1978. — 124 p. — (University of California publications in "Modern philology"; 102).

MACFARLANE (Keith Harvie). — *Tristan Corbière dans les Amours jeunes*. — [1991]. — Thèse, Yale University, 1991.

MACFARLANE (K. H.). — *Tristan Corbière dans les Amours jeunes*. — [1991]. — Thèse, Yale University, 1991.

MARKAM (D.J.). — *The poetry of Tristan Corbière with particular reference to influences prosodic and style* [1962-1963]. — Thèse, Bedford College, 1962-1963.

MARTIN (Anne-Denise). — *Tristan Corbière ou l'aventure maritime*: essai. — Tourcoing: Les Éditions francophones, 1998. — 109 p.

MARTIN (Denise). — *Paysage de Tristan Corbière* [1970]. — Thèse de 3ème cycle. Université de Brest, 1970. — 306 f. dactyl.

MARTINEAU (René). — "Tristan Corbière: essai de biographie et de bibliographie". — Paris: Edition Mercur de France, 1904. — 149 p.

MARTINEAU (R.). — *Tristan Corbière*: avec de nombreux documents, des portraits, des dessins et un fascicule d'écriture. — Paris: Le Divan, 1925. — 132 p. — (Coll. Saint-Germain-des-Près n° 1).

MEITINGER (Serge). — *Tristan Corbière dans le texte ou une lecture des Amours jeunes*. — [1971]. — Mémoire de D.E.A., Université de Brest, 1977. — 36 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

MELAYE (C.). — *Sur Tristan Corbière*: Texte pour le doctorat de 3ème cycle. Université de Haute-Bretagne, 1978. — 261 f. dactyl.

OSENAT (Dr. Pierre). — "Tristan Corbière", in *Tristan Corbière, Les Amours jeunes*; choix de poèmes par Michel Danisel et une introduction de Pierre Osenat. — Paris: Librairie Larousse, 1970. — 119 p. — pp. 7-10.

PRIGENT (Bernadette). — *Tristan Corbière vers l'accomplissement*: la femme-la mer. — [1973]. — Mémoire de maîtrise: Lettres Modernes, Université de Haute-Bretagne, 1970. — 91 f. dactyl.

RANNOU (Pascal). — *Tristan Corbière*, in revue *Skal Vreizh*, n° 33, sous la direction de Pascal Rannou, Molitau, mai 1995. 84 p.

RASKIN (Richard Renard). — *Forms of role-playing in the poetry of Tristan Corbière*. — [1963]. — Thèse, Yale University, 1963.

RÉGNIER (Christian). — *L'Humour dans les Amours jeunes de Tristan Corbière*. — [1973]. — Mémoire de maîtrise, Université de Lyon II, 1973. — 75 f. dactyl.

RIDER (de Delphine). — *La Femme dans l'œuvre de Tristan Corbière*. — [1991]. — Mémoire de Maîtrise, Lettres Modernes, Université de Rouen, 1991.

ROSNOBLET (René). — *Le Langage poétique dans les Amours jeunes*. — [1983]. — Mémoire de Maîtrise, Paris III, 1983.

ROUSSELOT (Jean). — *Tristan Corbière*: Œuvres choisies, bibliographie, dessins, portraits, fac-similés, textes inédits. — Paris: Pierre Seghers Éditeur, 1951. — 219 p. — (Poésie d'aujourd'hui; 23). — [Réédition en 1961, 1973].

SIMONONIS. — *Comme un cri d'os*: Tristan Corbière; illustré par Roger Segnot. — Le Pallet Traces, 1983. — 22 p. — (Traces: cahiers trimestriels de Lettres et d'Art).

SONNENFELD (Alfred). — *Corbière and the moral structure of les Amours jeunes*. — [1958]. — Thèse, Princeton, 1958.

SONNENFELD (A.). — *L'œuvre poétique de Corbière*: préface de Alexandre Arnoux. — New Jersey: Princeton University Press, 1960. — 229 p. — (Publications du département de langues romanes de l'Université de Princeton.) — (ouvrage fondé sur la thèse supra).

THOMAS (Henri). — *Tristan le déporté*. — Paris: Gallimard, 1972. — 188 p.

TRIGNON (Jean-duc). — *Tristan Corbière*. — Paris: Le Cercle du Livre, 1950. — 84 p. — (choix de poèmes non pag.)

VACHER-CORBIERE (Jan). — *Portrait de famille*. — Tristan Corbière. — Monte Carlo: Regain, 1955. — 62 p.

VEITNER (Murel). — *Les Editions illustrées des Amours jeunes*. — [1993]. — Mémoire de Maîtrise, Histoire de l'Art, Université de Haute-Bretagne, 1993.

VOLDENG (Evelyes). — *Aspects de la religion dans l'œuvre de Tristan Corbière*. — [1976]. — Thèse de 3ème cycle, Université d'Aix-Marseille, 1976. — 244 f. dactyl.

VII. Ouvrages consacrés partiellement à Tristan Corbière

AJALBERT (Jean). — *Mémoire ou temps du symbolisme, 1880-1930*. — Paris: Albin Michel, 1938.

ANGIOLETTI (G. B.). *Ultime credenti di Brugnato*: Tristan Corbière. — Saint-Pol-Roux, Max Jacob. — Milan: L'Anatra alla normanna, 1957. — pp. 6-16.

ANGLADE (Antoine). — "Alphonsus de Guzmanian et les deux poètes bretons: Tristan Corbière et Jules Laforgue", in *La Bretagne, le Portugal, le Brésil*, échanges et rapports. Actes du cinquième colloque de création en Bretagne de l'Université de Nantes. — Paris: Les Presses du Palais Royal, 1973. — 198 p.

BARAKAT (David George). — *The process of symbolism in les Amours jeunes*. — [1978]. — Thèse, University of Wisconsin — Madison, 1978.

APPROU (Daniël). — "Sur Tristan Corbière", in *L'Histoire au coin de la rue*: Morlaix et sa région. Tome 1. — Morlaix: Éditions du Douven, 1983. — 96 p. — pp. 79-82.

ARNOULT (Pierre). — "Tristan Corbière", in *Miroir d'Orphée*. — Paris: Éditions du Douven, 1983. — 96 p. — pp. 24-45.

ARNOUX (Alexandre). — "Tristan Corbière", in *Enfances et caprices*. — Paris: Albin Michel, 1953. — 332 p. — pp. 241-64.

ARRÊT (Lacien). — *Not poètes et le prestige de leur temps*. — Paris: Librairie Larousse, 1968.

BACHELARD (Gaston). — *L'Éau et le rêve*: sur l'imagination de la maîtrise. — (10ème réimpression). — Paris: José Corti, 1971. — 265 p. — p. 103.

BAÏRE (André). — "Tristan Corbière", in *Les extrêmes*. — Paris: B. Minerva, essai historique sur le mouvement poétique en France de 1815 à 1900. — Thèse pour le Doctorat présentée à la Faculté de Lettres de l'Université de Paris. — Paris: Jouve et Cie, Éditions, 1911. — 420 p. — pp. 278-85 de postum.

BÉDERIC (Charles). — *Après le Centre du grand Parcours de Sainte-Anne-la-Palud*: les légendes d'Aime et de la ville d'Y. — Quimper: Les Presses-Centre, 1948. — 70 p.

BELLOT (Eugène). — *Notes sur le symbolisme*. — Paris: L. Linaud, 1908.

BERGER (Pierre). — "Journal de bord - 1945". — in *L'Annuaire des Lettres*, 1947. — présenté par Georges Duhamel. — Paris: Éditions de Poésie et de la Goutte des Lettres, 1946. — pp. 15-16.

BINI (W.). — *La Poetica del decadantismo italiano*. — Florence: Sansoni, 1937.

BLOY (Léon). — *Le Désespéré*, in *Œuvres de Léon Bloy*. Édition établie par Joseph Boilly et Jacques Petru. — Paris: Mercure de France, 1964. — 345 p. — (Première édition Paris: Sirey, 1885).

BLOY (L.). — *Le Pal sans des Nouveaux profits d'un entrepreneur de démolition*. — Préface de René Marqués. — Paris: Stock, 1925. — pp. 234-39. — (C'este édite reprend l'article "Les Poètes modernes de Paul Verlaine", paru dans *Le Chat noir* le 3 mai 1884).

BLOY (L.). — *La Lettre à René Marqués*. — Paris: Éditions de la Maitresse, 1933. — p. 218 et 223.

BOUQUET (Léon). — "Un Extrême du Tristan Corbière", in *Les Destinées masculines*: Jacques Marais. — Paris: Éditions de la Maitresse, 1923. — pp. 49-111. — (Bibliothèque du Héritage).

BONNETER (D. A. C.). — *Les Écrivains modernes de la France*. — Paris: A. Fayard, 1928.

DAUDET (René). — "Tristan Corbière", in *Coursier des Poètes*. — Paris: Grasset, 1928. — pp. 118-19.

DEBAÏRE (Jean-Louis). — "Sur Tristan Corbière", in *L'Art et le roman*. — Paris: Grasset, 1928. — pp. 163-65 et p. 224. — (Coll. "Cahiers des Saissins").

BÉBERET (Geoffroy). — "Tristan Corbière", in *Les Indivisions de la Bretagne*. — Paris: Les Presses du Palais Royal, 1973. — 198 p.

BÉBERET (Geoffroy). — "Tristan Corbière", in *Les Indivisions de la Bretagne*. — Paris: Les Presses du Palais Royal, 1973. — 198 p.

CAJOU (René-Guy). — "Tristan Corbière", in *Le Miroir d'Orphée*. — préface de Michel Desroches. — Morlaix: Librairie Larousse, 1976. — 176 p. — pp. 139-49.

RASSEAT (G.) & GAUBERT (E.). — "Tristan Corbière", in *La Nouvelle Littérature*. — Paris: E. Saux & Cie, 1906. — pp. 24-45.

CAZZAMINI MUSSI (F.). — "Tristan Corbière", in *Almanac Literary*. — Milano: Sandon, 1923. — pp. 17, 36, 99, 163.

CERIO (E.). — "Pétrarquisme français (Corbière à Caprin)", in *L'Unità di Capi*. — Capri: Inouss, 1950. — p. 152.

CHASSE (Charles). — "Tristan Corbière", in *Stole et physique* petite histoire naturelle des écrivains. — Paris: Albin Michel, 1928. — pp. 160-61.

CHASSE (Ch.). — *Musées et vitages*. — [S. l.], 1950 environ.

Cinqsième anniversaire du Symbolisme. Exposition de la Bibliothèque Nationale. — Paris: Éditions des Bibliothèques Nationales, 1936.

CLAIR (René). — "Tristan Corbière", in *Gloires de la France: par les quarante membres de l'Académie Française*. — Paris: Librairie Académique Perrin, 1964. — pp. 273-80.

CLANCIER (Georges-Eugène). — "Tristan Corbière", in *Les Phares*. — Paris: Éditions de la Maitresse, 1928. — pp. 73-82.

CLOUARD (Henri). — "Tristan Corbière", in *La Poésie française moderne des Romantiques à nos jours*. — Paris: Guathier-Villars, 1928. — pp. 108-17.

CLOUARD (H.). — "Corbière", in *Chapitre premier*. Le Symbolisme, in première partie. Le Temps du Symbolisme, in *Histoire de la Littérature française de la Renaissance à nos jours*, 1883-1914. — Paris: Albin Michel, 1947. — 668 p. — pp. 57-60 de postum.

CLOUARD (Henri). — "Tristan Corbière", in *III. La Révolte*. — in *III. La Poésie du Symbolisme*. — Paris: L'Épervier, 1979. — 320 p. — pp. 177-78 et postum.

CORNELL (Kenneth). — *The Post-Symbolist Period*. — New Haven: Yale University Press, 1958.

CRESSARD (Pierre). — *Les Muses bretonnes*. — Rennes: Filion, 1957.

DAUDET (René). — "Tristan Corbière", in *Coursier des Poètes*. — Paris: Grasset, 1928. — pp. 118-19.

DEBAÏRE (Jean-Louis). — "Sur Tristan Corbière", in *L'Art et le roman*. — Paris: Grasset, 1928. — pp. 163-65 et p. 224. — (Coll. "Cahiers des Saissins").

BÉBERET (Geoffroy). — "Tristan Corbière", in *Les Indivisions de la Bretagne*. — Paris: Les Presses du Palais Royal, 1973. — 198 p.

BÉBERET (Geoffroy). — "Tristan Corbière", in *Les Indivisions de la Bretagne*. — Paris: Les Presses du Palais Royal, 1973. — 198 p.

CADOU (René-Guy). — "Tristan Corbière", in *Le Miroir d'Orphée*. — préface de Michel Desroches. — Morlaix: Librairie Larousse, 1976. — 176 p. — pp. 139-49.

RASSEAT (G.) & GAUBERT (E.). — "Tristan Corbière", in *La Nouvelle Littérature*. — Paris: E. Saux & Cie, 1906. — pp. 24-45.

CAZZAMINI MUSSI (F.). — "Tristan Corbière", in *Almanac Literary*. — Milano: Sandon, 1923. — pp. 17, 36, 99, 163.

CERIO (E.). — "Pétrarquisme français (Corbière à Caprin)", in *L'Unità di Capi*. — Capri: Inouss, 1950. — p. 152.

CHASSE (Charles). — "Tristan Corbière", in *Stole et physique* petite histoire naturelle des écrivains. — Paris: Albin Michel, 1928. — pp. 160-61.

CHASSE (Ch.). — *Musées et vitages*. — [S. l.], 1950 environ.

Cinqsième anniversaire du Symbolisme. Exposition de la Bibliothèque Nationale. — Paris: Éditions des Bibliothèques Nationales, 1936.

CLAIR (René). — "Tristan Corbière", in *Gloires de la France: par les quarante membres de l'Académie Française*. — Paris: Librairie Académique Perrin, 1964. — pp. 273-80.

CLANCIER (Georges-Eugène). — "Tristan Corbière", in *Les Phares*. — Paris: Éditions de la Maitresse, 1928. — pp. 73-82.

CLOUARD (Henri). — "Tristan Corbière", in *La Poésie française moderne des Romantiques à nos jours*. — Paris: Guathier-Villars, 1928. — pp. 108-17.

CLOUARD (H.). — "Corbière", in *Chapitre premier*. Le Symbolisme, in première partie. Le Temps du Symbolisme, in *Histoire de la Littérature française de la Renaissance à nos jours*, 1883-1914. — Paris: Albin Michel, 1947. — 668 p. — pp. 57-60 de postum.

CLOUARD (Henri). — "Tristan Corbière", in *III. La Révolte*. — in *III. La Poésie du Symbolisme*. — Paris: L'Épervier, 1979. — 320 p. — pp. 177-78 et postum.

CORNELL (Kenneth). — *The Post-Symbolist Period*. — New Haven: Yale University Press, 1958.

CRESSARD (Pierre). — *Les Muses bretonnes*. — Rennes: Filion, 1957.

DAUDET (René). — "Tristan Corbière", in *Coursier des Poètes*. — Paris: Grasset, 1928. — pp. 118-19.

DEBAÏRE (Jean-Louis). — "Sur Tristan Corbière", in *L'Art et le roman*. — Paris: Grasset, 1928. — pp. 163-65 et p. 224. — (Coll. "Cahiers des Saissins").

BÉBERET (Geoffroy). — "Tristan Corbière", in *Les Indivisions de la Bretagne*. — Paris: Les Presses du Palais Royal, 1973. — 198 p.

BÉBERET (Geoffroy). — "Tristan Corbière", in *Les Indivisions de la Bretagne*. — Paris: Les Presses du Palais Royal, 1973. — 198 p.

CAJOU (René-Guy). — "Tristan Corbière", in *Le Miroir d'Orphée*. — préface de Michel Desroches. — Morlaix: Librairie Larousse, 1976. — 176 p. — pp. 139-49.

RASSEAT (G.) & GAUBERT (E.). — "Tristan Corbière", in *La Nouvelle Littérature*. — Paris: E. Saux & Cie, 1906. — pp. 24-45.

CAZZAMINI MUSSI (F.). — "Tristan Corbière", in *Almanac Literary*. — Milano: Sandon, 1923. — pp. 17, 36, 99, 163.

CERIO (E.). — "Pétrarquisme français (Corbière à Caprin)", in *L'Unità di Capi*. — Capri: Inouss, 1950. — p. 152.

CHASSE (Charles). — "Tristan Corbière", in *Stole et physique* petite histoire naturelle des écrivains. — Paris: Albin Michel, 1928. — pp. 160-61.

CHASSE (Ch.). — *Musées et vitages*. — [S. l.], 1950 environ.

Cinqsième anniversaire du Symbolisme. Exposition de la Bibliothèque Nationale. — Paris: Éditions des Bibliothèques Nationales, 1936.

CLAIR (René). — "Tristan Corbière", in *Gloires de la France: par les quarante membres de l'Académie Française*. — Paris: Librairie Académique Perrin, 1964. — pp. 273-80.

CLANCIER (Georges-Eugène). — "Tristan Corbière", in *Les Phares*. — Paris: Éditions de la Maitresse, 1928. — pp. 73-82.

CLOUARD (Henri). — "Tristan Corbière", in *La Poésie française moderne des Romantiques à nos jours*. — Paris: Guathier-Villars, 1928. — pp. 108-17.

CLOUARD (H.). — "Corbière", in *Chapitre premier*. Le Symbolisme, in première partie. Le Temps du Symbolisme, in *Histoire de la Littérature française de la Renaissance à nos jours*, 1883-1914. — Paris: Albin Michel, 1947. — 668 p. — pp. 57-60 de postum.

CLOUARD (Henri). — "Tristan Corbière", in *III. La Révolte*. — in *III. La Poésie du Symbolisme*. — Paris: L'Épervier, 1979. — 320 p. — pp. 177-78 et postum.

CORNELL (Kenneth). — *The Post-Symbolist Period*. — New Haven: Yale University Press, 1958.

CRESSARD (Pierre). — *Les Muses bretonnes*. — Rennes: Filion, 1957.

DAUDET (René). — "Tristan Corbière", in *Coursier des Poètes*. — Paris: Grasset, 1928. — pp. 118-19.

DEBAÏRE (Jean-Louis). — "Sur Tristan Cor

VALERI (Diego). — "Sur Tristan Corbière", in: "Chapitre IV. Le Décadentisme. in: *Il Simbolismo francese dal Vervali a Regnier - Paloue* / Liviana, 1954 - p. 121.

VAN THIEGHEM (Philippe). — "[Article] Corbière (Édouard Joachim, dit Tristan, 1845-1875)"; in: *Dictionnaire des littératures / Sous la direction de Philippe Van Thieghem, avec la collaboration de Tristan Corbière* — *Bulletin de la Société d'études littéraires, artistiques et scientifiques du Finistère*, 1945-1946.

VANIER (Leon). — "Préface", in: *Tristan Corbière. Les Amours jeunes*, Paris: Léon Vanier, 1891. — [édité par Fr. F. Burch, *Sur Tristan Corbière*, Paris: Nizet, 1975, pp. 38-46 et passim.]

VERCEL (Roger). — "Sur Tristan Corbière", in: *Bréviaire sans contour* (avec photographes de Jean Vercel) — Paris: Éditions Albin Michel, 1959 — 123 p. — t. III, 38-46 et passim.

VERLAINE (Paul). — "Tristan Corbière", in: *Les Poètes maudits* / L. Tristan Corbière, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, — Genève - Paris: Skalkine, 1979 — 36 p. — pp. 5-6. — (L'Œuvre. Ressources).

VERLAINE (Paul). — "Correspondances; publication d'après les manuscrits originaux; avec une préface et des notes par Adolphe Van Bever" — Genève - Paris: Skalkine, 1983 — t. I, 335 p.; t. II, 361 p.; t. III, 416 p.

VILLA (E.). — "Sur Tristan Corbière", in: *Sopraggiunta e Verismo a Genova*. — in: *Genova*, 1969 — p. 104.

VOLDING (Edelnye). — "La Parodie des Amours jeunes de Tristan Corbière", in: *L'Histoire et la théorie de la parodie*, colloque Kingston, Ontario: Queen's University, octobre 1981.

WALZER (Pierre-Olivier). — "*La Révolution des idées*" / Luciframont, Mallarmé, Rimbaud, Cros, Nouveau Laforgue; avec sept portraits — Neuchâtel: La Baconnière, 1971 — 68 p. — (Bibliothèque Elzévirienne Essais - Littérature).

WINTERS (Yvor). — "Sur Tristan Corbière", in: *Defense of reason*: primitive, vitalist and decalectic; a study of American experimental poetry / Musée's curve seven studies in the history of American obscenity (the anatomy of parody, the significance of the bridge to hart crane, and what are we to think of Professor X?) by Yvor Winters. — [éme éd.]. — Denver: Swallow, 1972 — 619 p. — pp. 496.

WIDMER (Kjelding). — "Sur Tristan Corbière", in: *The Literary Rebel* — Carbondale: Southern Illinois University Press, 1966 — pp. 60-74.

WILSON (Edmund). — "*Les 36 manières d'admirer un écrivain de la mer*." — Paris: La Renaissance poétique, 1971.

WILSON (E.). — *Axel's castle*. — New York: Charles Scribner's Sons, 1931.

[anonymous]. — "Le Festival Corbière au Château de Mollac, le 2 octobre 1912", in: *Art Bobi*, Cahais, 5 oct. 1912.

[anonymous]. — "Image de Corbière", — *Ahah*, 1923.

[anonymous]. — "Tristan Corbière", — *Le Duval*, 1928.

[anonymous]. — "Compte rendu des fêtes du centenaire de la naissance de Tristan Corbière", — *Bulletin de la société d'études littéraires, artistiques et scientifiques du Finistère*, 1945-1946.

[anonymous]. — "Tristan Corbière", — *Nouvelles Revue de Bretagne*, n° 5, sept. - oct. 1947. — (f)ubrique) Échos bretons et celtiques.

[anonymous]. — "Tristan Corbière chez Camille Dufaure", — *Le Goëland*, nov. - déc. 1947.

[anonymous]. — "Resurrection of a poet", — *Times Literary Supplement*, Londres, 30 nov. 1951, p. 764.

[anonymous]. — "À propos des inédits de Tristan Corbière", — *French Studies*, décembre 1951.

[anonymous]. — "[note sur] A. Sonnenfeld, three unpublished of Tristan Corbière", — *Studi Franciosi*, VII, fasc. II, n° 8, mai - août 1959, p. 48 — p. 11, 335 p.; t. II, 361 p.; t. III, 416 p.

[anonymous]. — "Corbière and Rimbaud", in: *Tristan Corbière, d'Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé*, *The Times Literary Supplement*, Londres, 31 déc. 1960, p. 846.

[anonymous]. — "Tristan Corbière", — *L'Europa Letteraria*, avril 1961, p. 154.

[anonymous]. — "Note sur] Ph. Stephan, problèmes de structure in the poetry of Tristan Corbière", — *Studi Franciosi*, VII, fasc. I, n° 19, janv. - avr. 1963, p. 185 — (Rassegna bibliografica).

[anonymous]. — "[note sur] M. Lindsay, The Sanctification of Corbière's, *Les Amours jeunes*", — *Studi Franciosi*, VIII, fasc. 1, n° 22, janv. - avr. 1964, p. 181. — (Rassegna bibliografica).

[anonymous]. — "T.S. Eliot, he knew the anguish of the marrow, the ache of the skeleton", — *Times*, 15 jan. 1965, pp. 58-59.

[anonymous]. — "Compte rendu de Patrick Creagh, *A Picture of Tristan*", — *Times Literary Supplement*, Londres, 17 février 1966, p. 119.

[anonymous]. — "[note sur] P. Newman-Gordon, *Corbière, Laforgue, Apollinaire ou le rire en pleurs*", — *Studi Franciosi*, X, fasc. II, n° 29, mai - août 1966, p. 386. — (Rassegna bibliografica).

[anonymous]. — "La mémoire de Tristan Corbière", — *Le Télégramme*, 22 avril 1975.

[anonymous]. — "L'Épuration: Tristan Corbière inaugure aujourd'hui", — *Ouest-France*, 24-26 mai 1975.

[anonymous]. — "Les dessins primés du concours scolaire Tristan Corbière", — *Le Télégramme*, 24-25 mai 1975.

[anonymous]. — "Le Centenaire de Tristan Corbière", "Dernier hommage à Tristan Corbière", — *Art moderne*, Bruxelles, 5ème année, n° 38, 20 sept. 1885.

[anonymous]. — "Tristan Corbière", — *Revue moderniste*, 30 sept. 1885.

[anonymous]. — "Textes critiques sur Tristan Corbière", — *La Revue*, 1896.

[anonymous]. — "Les auteurs bretons ou belges de Corbière", — *Le Nouveau Collège de Bretagne*, 20 oct. 1908.

[anonymous]. — "Édouard et Tristan Corbière", — *Le Finistère*, bulletin documentaire illustré, t. VII, n° 40, avr. - mai 1912, p. 129.

[anonymous]. — "Notes sur la conférence de Charles Morice", — *La Göl Bios*, mai 1912.

[anonymous]. — "Matinée Corbière", — *Le Breton de Paris*, 26 mai 1912.

[anonymous]. — "Note sur] P.-A. Jamin, (in *Altro Corbière*", — *Studi Franciosi*, XXIII, fasc. III, n° 69, sept. - déc. 1979, p. 592. — (Rassegna bibliografica).

[anonymous]. — "[note sur] J.-P. Richard, press. passives, *Miscellanées II*" — *Studi Franciosi*, XXIX, fasc. III, n° 87, sept. - déc. 1985, pp. 632-33. — (Rassegna bibliografica).

[anonymous]. — "Les chônés", — [s. a.], (1) mention au crayon: "Théophile Janvrais (virogne), Brest).

[anonymous]. — "À la mémoire de Corbière", — *Excelsior*, [?].

ALBERT (Jean). — "Un Poète de la mer", — *Fronton Supplément littéraire*, XVI, n° 22, samedi 31 mai, 1890, pp. 86-87.

[édité par Fr. F. Burch, *Sur Tristan Corbière*, Paris: Nizet, 1975, pp. 130-37].

ALBERT (J.). — "Tristan Corbière poète breton", — *La Bretagne Littéraire*, [?], janvier 1942.

ALBERT-ARNAY. — "Charles Morice: La Littérature de tout à l'heure", — *La Phéa*, Bruxelles, 1889.

ALLANCI (J.). — "Le Héros du Panayot", avec une addition de Leon Darcher", in: *Le Fureur breton*, bulletin documentaire illustré, t. VII, n° 43, pp. 12-15.

ALLENCHU (Harric). — "Compte rendu de Pauline Newman-Gordon, *Corbière, Laforgue, Apollinaire ou le rire en pleurs*", — *Romantic Review*, LXVI, n° 2, avril 1965.

ALYN (Marc). — "Compte rendu de l'épée de Micha Grin", — *La Figur*, littéraire, 2 septembre 1972.

ANGELET (Christian). — "À propos d'une source de Tristan Corbière", — *Överdrück ut Handlengen van het XXVI Vlaams filologengenoeg, Cen.*, 29-31 mars 1967, pp. 228-37. — (Romansse Filologie).

ANGLET (C.). — "À propos de la rapsodie de forane: Corbière et Hésus de la Villémare", in: "Numéro spécial Tristan Corbière" (1845-1875) — *La Nouvelle Tour de Feu* / Sous la direction de Michel Daniel, Corbell-Éssonnes, n° 11-12-13, printemps-été-automne 1985, pp. 131-34.

APPRIOU (Daniel). — "*La Rue* / Tristan Corbière", — *Ouest-France*, 1974-75.

ARAGON (Elisabeth) & BONNIN (Claude). — "Explication de texte: *Tristan Corbière, À une demoiselle*", — *L'École des Lettres*, 1er mars 1989, pp. 3-11.

AR LANN. — "Tristan Corbière et les Amours jeunes", — *La Nation* de la Bretagne, Ivers, 1935.

ARNOUX (Alexandre). — "Une Aïne et pas de valons. Tristan Corbière", — *Les Nouvelles littéraires*, 26 octobre 1929.

ARNOUX (A.). — "Vies et aventures inédites de Tristan Corbière", — *Les Nouvelles littéraires*, 9, 16, 23, 30 janvier, 7, 14, 21, 28 décembre 1929.

ARIZABALAGA (Jean). — "Tristan Corbière: prescnyo et exilio" — *Epos*, 6, 1990, pp. 437-41.

AROUËLY (J.). — "Modernité de Tristan Corbière", — *L'École des Lettres*, 1er janvier 1976, pp. 2-6, 51.

ARTHUR (J.). — "Corsaires de Roscoff", in: *Le Fureur breton*, t. VIII, n° 44, décembre 1912 - janvier 1913, p. 86. — (n)utrique) Questions.

AUBRY (G.-Jean). — "Laforgue et Corbière", — *Les Marches de Provence: fascicule spécial sur Tristan Corbière*, documents inédits, dessin de Marcel Arnaud, Marseille, t. II, 2ème année, n° 7, p. 3, 10 — [Itinéraire d'une conférence faite à l'Hôtel de Ville du Havre en 1909].

AZZONI TERREMI (Giiovanna). — "Compte rendu de K.H. MacFarlane, *Tristan Corbière dans les Amours jeunes*", — *Culture française*, nov.-déc. 1974, pp. 316-18.

B. — "Tristan Corbière", — *Débats*, 2 octobre 1913.

BALCOU (Jean-Pierre). — "La Folie Tristan" ou Corbière à la recherche de lui-même, in: "Études sur Édouard et Tristan Corbière", — *Cahiers de Bretagne Occidentale*, n° 1, 1976, pp. 79-86. (Centre de recherche bretonne et celteque, Université de Brest).

BANCAL (Jean). — "La Trinité de la mer", — *Fronton Supplément littéraire*, XVI, n° 22, samedi 31 mai, 1890, pp. 86-87.

[édité par Fr. F. Burch, *Sur Tristan Corbière*, Paris: Nizet, 1975, pp. 130-37].

BARINEAU (Élizabeth). — "Compte rendu *L'œuvre poétique de Tristan Corbière* de A. Sonnenfeld", — *Modern Philology*, vol. LXVIII, n° 4, mai 1961, pp. 202-94.

BARIS (Jean). — "La Bretagne dans l'œuvre de Tristan Corbière", in: "Louis Hénou, *Maria Chapdelaine*", — *Cahiers de France*, 27ème année, n° 4, oct.-déc. 1980, pp. 217-22.

BARVAD (Jean Pierre). — "Corbière, poète et marin", — *Nouvelles littéraires*, n° 1046, 18 septembre 1947.

BARVAD (J.-P.). — "Roscoff à l'été Tristan Corbière, le poète des marins", — *Gavroche*, 18 sept. 1947.

BARVAD (J.-P.). — "La Concordance Corbière - Van Gogh", — *Le Courrier des Arts et des Lettres*, 10 sept. 1947.

BARVAD (J.-P.). — "Tristan Corbière, l'étrange marin", — *Golc Atzu*, Brest Thomsen-Smatra, 19 sept. 1947.

BARVAD (J.-P.). — "Les Amours de Corbière", — *Le Parhiéon*, n° 2, sept.-oct. 1947.

BARVAD (J.-P.). — "On célèbre le centenaire de Tristan Corbière", — *Optima*, 10 sept. 1947.

BARVAD (J.-P.). — "Tristan Corbière", — *La Ronde*, mars 1952.

BARVAD (J.-P.). — "Le Miracle de Tristan Corbière", in: "Numéro spécial Tristan Corbière (1845-1875)", — *La Nouvelle Tour de Feu* / Sous la direction de Michel Daniel, Corbell-Éssonnes, n° 11-12-13, printemps-été-automne 1985, pp. 157-60.

BEAUÛL (M.). — "Corbière cent ans après", — *Si e No*, II, n° 2, juillet 1975, p. 148.

BEARDSLEY (P.R.). — "French influences on Ricardo Güiraldes, early experiments", — *Bulletin of Hispanic Studies*, oct. 1969, pp. 331-44.

BEAUÛL (Édouard). — "Sur Tristan Corbière", — *Nouvelles littéraires*, 2 novembre 1929.

BEGUIN (Albert). — "Poésie et dérision", — *Gazette de L'Assurance*, 9 sept. 1951.

BELLELLI (M.L.). — "Tristan Corbière", — *Mondo Latino*, juillet 1946, pp. 38-39.

BERNARD (Jean-Marcel). — "Hommage à Corbière", — *Les Marches de Provence: fascicule spécial sur Tristan Corbière*, Marseille, t. II, 1ère année, n° 7, août-sept. 1912, pp. 27-28.

BERNARD-VÉRANT (Marie-Louise). — "Centenaire de Tristan Corbière", — *La Libre Belgique*, 17, 18, 19 mai 1975.

BERNARDELLI (Gianpiero). — "Su un problema di monastica corbièruna", — *Studi Franciosi*, XXXIX, fasc. III, n° 102, sept. - déc. 1990, pp. 471-74. — (Discorsi e comunicazioni).

BERSAUCOURT (Albert de). — "*La Promenade* avec Tristan Corbière", — *Le Vie des Lettres*, vol. 4, janvier 1914, pp. 559-62.

BERTOLZI (G.A.). — "P.-A. Jamin: introduzione alla lettura de *Les Amours jeunes* di Tristan Corbière", — *Il Cristallo*, dicembre 1969.

BERTOLZI (G.A.). — "Un altro Corbière", — *L'Informatore librario*, VIII, n° 5, mai 1978.

1878.

BISSON (L.-A.). — "Compte rendu de l'œuvre: *Les Amours jeunes*", — *La Revue de la Littérature poétique de Tristan Corbière* (d'après Sonnenfeld) — *The Modern Language Review*, vol. LXVI, n° 2, avr. 1961, pp. 247-57.

BLANC (Julian). — "Centenaire de Tristan Corbière", — *Les Lettres françaises*, 21 juillet 1945.

[BLÉMONT (Émile)]. — "Mouvement lit. [breton]: *Les Amours jeunes*" — *La Revue: *Revue littéraire et artistique*, II, n° 38, Renaissance littéraire et artistique*, n° 38, samedi 26 oct. 1873, p. 304. — [éd. par Fr. Burch, *Sur Tristan Corbière*, Paris: Nizet, 1975, pp. 96-99].

BLOY (Léon). — "*Les Poètes maudits* de Paul Verlaine; appréciation sur Tristan Corbière, on demande des malédiction", — *Le Chat noir*, 31 mars 1884, p. 274. — [Repris dans: *Le Po* / suivi des *Mouvements* d'un entrepreneur de démolition, Paris: Stock, 1925, pp. 234-39.

BO (Carlo). — "Due poeti da inventare: *Tristan Corbière* e Max Jacob", — *Le Tre critiche*, Florence: Sansoni, 1953, (Biblioteca di Paragono).

BO (C.). — "Un Poeta abbandonato", — *Milano Sera*, 29-30 mars 1954.

BOGGIOLLO (G.). — "Tristan Corbière: il dimmiato", — *Gli Amari giullii*, — *La Stampa*, 6 juillet 1973.

BOGGIOLLO (G.). — "Corbière, la pose, la chose", — *L'Approdo letterario*, XXI, n° 70, juin 1975, pp. 80-91.

BOLILOFO (G.). — "Tristan Corbière dei traduttori", — *Studi Franciosi*, XXIII, fasc. I, n° 67, janv. - avr. 1979, p. 187. — (Rassegna bibliografica).

BOJEOLO (G.). — "Un altro Corbière a cura G. A. Bertozzi", — *L'Informatore librario*, 8ème année, n° 5, mai 1978.

BOISSANDE (André de). — "Le Livre du jour", — *La Libre parole*, 27 février 1907.

BONALI-FLOUET (E.). — "[note sur] Serge Mattinger, L'ironie auto-romanesque de Tristan Corbière", — *Studi Franciosi*, XXXI, fasc. II, n° 68, mai - août 1978, p. 20-27.

BONALI-FLOUET (E.). — "Le Pastorale de Corbière, poète de Tristan Corbière", in: *La Fliche*, IV, juin-déc. 1904, pp. 300-301.

BOTTEL (Théodore). — "Strobes à Tristan", in: "Le Monument Corbière", — *Clocher-breton*, 19ème année, n° 220, oct. 1913.

BOUTREUIL (Gabriel). — "Tristan Corbière (dédiacé à Yves Le Févrié)", — *La Pensée bretonne*, t. III, n° 8, 13 août 1917, pp. 314. — t. III, n° 10, 15 octbre, 1917, pp. 2-4.

BOURDELLE (Émile-Antoine). — "Les deux Corbière", — *Il Regno*, 30 août 1913, p. 1.

BOURGEOIS (P.). — "À l'autour du centenaire de la mort de Tristan Corbière", — *Le Journal des poètes*, XIV, 7 sept. 1975, pp. 5-6.

BRENER (Jacques). — "Une œuvre qui réagit contre l'enfure romantique", — *Quintessence de Paris*, n° 1027, 16 mai 1983.

BRIANT (Théophile). — "Le centenaire de Tristan Corbière", — *Le Goëland*, juillet-aout 1947.

BRIANT (Théophile). — "Sur deux lettres inédites de Tristan Corbière", — *Le Goëland*, n° 14, juillet-aout-septembre 1950, p. 2.

BRINCOURT (A.). — "Corbière le poète commença", — *La Figur littéraire*, 29 mars 1975.

BRUNNER (Patrick). — "Étude du thème astral de Tristan Corbière", in: "Numéro spécial Tristan Corbière (1845-1875)", — *La Nouvelle Tour de Feu* / Sous la direction de Michel Daniel, Corbell-Éssonnes, n° 11-12-13, printemps-été-automne 1985, pp. 189-93.

BUSINE (Alan). — "Tristan Corbière: sata rime ni marine", — *Revue des sciences humaines*, Lille, t. XLIX, n° 177, janv. mars 1980, pp. 129-43.

BURCH (Fr. F.). — "Corbière and Verlaine's *Romances sans paroles*", — *The Modern Language Review*, LIII, n° 2, avr. 1958, pp. 217-18. — (Miscellaneous notes).

BURCH (Fr. F.). — "Paul Verlaine's *Les Poètes maudits*: The Dating of the Essays and Origin of the Title", — *Modern Language Notes*, vol. LXVII, n° 8, décembre 1961, pp. 752-55.

BURCH (Fr. F.). — "Soirées bretonnes: the first published verse of Alexis and Édouard Corbière", — *offprint of Romance Notes*, vol. XII, n° 1, 1970, p. 1-3.

BURCH (Fr. F.). — "Tristan Corbière and Emile Souvestre", — *Si e No*, II, n° 2, juillet 1975, pp. 151-63.

BURCH (Fr. F.). — "Tristan Corbière à Roscoff", — *La Dépêche de Brest*, 4 janv. 1924, p. 2.

CHASSÉ (Ch.). — "Qui a prétendu que Tristan Corbière était mort? [réponse à la question 304]", — *Nouvelle Revue de Bretagne*, 6ème année, n° 1, janv.-fév. 1952, pp. 65-66.

CHASSÉ (Ch.). — "Nouvelles clairs sur Tristan Corbière de Plojeun; le danger d'admirer sans comprendre", — *Le Télégramme de Brest*, 28 janvier 1974.

CHASSÉ (Ch.). — "Tristan Corbière vu par ceux qui l'ont connu", — *Le Biston*, t. XII, 20ème année, n° 67, automne 1956, pp. 198-201.

CHASTEL (Guy). — "*Le Tristan Corbière* de René Marjany" — *Annuaire bretonique et bretonique*, — *Le Tristan Corbière*, n° 28, printemps 1993, pp. 192-93.

CALCAGARI (A.). — "[note sur] G. Boggliolo, *Corbière la prose*", — *Studi Franciosi*, XXXIII, fasc. I, n° 67, janv. - avr. 1979, p. 187. — (Rassegna bibliografica).

CALENDINI (Louis). — "*Le Pastorale* de Corbière, poète de Tristan Corbière", in: *La Fliche*, IV, juin-déc. 1904, pp. 300-301.

CARADE. — "Compte rendu de 'Édition Le Dancé', 1953", — *Les Lettres nouvelles*, mars 1954.

CASSOU (Jean). — "Tristan Corbière", — *Bretagne*, septembre 1930.

CARCO (François). — "Tristan Corbière", — *Les Marches de Provence: fascicule spécial sur Tristan Corbière*, Marseille, t. II, 1ère année, n° 7, août-sept. 1912, p. 20.

CARCO (Fr.). — "Les poètes tantanistes", — *Vers et proses*, XXXV, oct.-nov.-déc. 1913, p. 8.

CARLONI VALENTINI (M.). — "Appanti di lettera", — *Il Reggoglio librario*, mars 1972.

CARZE (Roberto). — "Les jeunes poètes", — *Le Indiviso*, 18 août 1885. — *Littérature*, 1972, p. 201.

CERNIERES (L.). — "Les deux Corbière", — *Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses*, 1936.

CERNIERES (Laurent). — "Tristan Corbière" — *Haure-Éclair*, 24-25 mars 1972.

CHABANEUX (Philippe). — "Tristan Corbière", — *Le Goëland*, n° 131, 12 septembre 1947, pp. 1-2.

CHABANEUX (Ph.). — "Tristan Corbière", — *L'Archéole*, 12 septembre 1947.

CHABANÉUX (Ph.). — "Du *Coffret de Saint-de Charles Cros aux Amours jeunes* de Tristan Corbière", — *Corrier des Messageries maritimes*, n° 137, nov.-déc. 1923, pp. 25-52.

CHAMPIGNY (R.). — "Compte rendu de A. Sonnenfeld, *L'œuvre poétique de Tristan Corbière*", — *Modern Language Notes*, vol. LXXI, n° 7, nov. 1961, pp. 871-72.

CHARASSON (Henriette). — "Tristan Corbière", — *Revue du temps présent*, [?], pp. 495-501.

CHARENOLLO (G.). — "Tristan Corbière chez Molière (une soirée littéraire chez les Poètes maudits, 9 mars)", — *Les Nouvelles littéraires*, 12 mars 1964.

CHASSE (Charles). — "Souvenirs inédits sur Tristan Corbière", — *Paris-Jour*, 21 mars 1912.

CHASSE (Ch.). — "Un Exemptaire du *Negret*", — *La Fureur breton*, L VIII, n° 43, oct.-nov. 1912, pp. 51-6.

CHASSE (Ch.). — "Corbière et Baudelaire", — *Le Fureur breton*, t. VIII, n° 44, déc.-janv. 1913, pp. 39-40.

CHASSE (Ch.). — "Tristan Corbière à Roscoff", — *La Dépêche de Brest*, 4 janv. 1924, p. 2.

CHASSE (Ch.). — "Qui a prétendu que Tristan Corbière était mort? [réponse à la question 304]", — *Nouvelle Revue de Bretagne*, 6ème année, n° 1, janv.-fév. 1952, pp. 65-66.

CHASSE (Ch.). — "Nouvelles clairs sur Tristan Corbière de Plojeun; le danger d'admirer sans comprendre", — *Le Télégramme de Brest*, 28 janvier 1974.

CHASSE (Ch.). — "Tristan Corbière vu par ceux qui l'ont connu", — *Le Biston*, t. XII, 20ème année, n° 67, automne 1956, pp. 198-201.

CHASTEL (Guy). — "*Le Tristan Corbière* de René Marjany" — *Annuaire bretonique et bretonique*, — *Le Tristan Corbière*, n° 28, printemps 1993, pp. 192-93.

CHASTEL (Guy). — "*Le Tristan Corbière* et *(voltaire)*", — *Annuaire bretonique et bretonique*, — *Le Tristan Corbière*, n° 28, printemps 1993, pp. 192-93.

CHENANTAS (Dr. Jules, dit Pal Kalig). — "Letter", — *Les Marches de Provence: fascicule spécial Tristan Corbière*, — Marseille, t. II, 1ère année, n° 7, août-sept. 1912, p. 20-27.

CLAIR (René). — "Tristan Corbière: poète maudit et, pourtant inconnu", — *Le Poète littéraire*, 19-25 décembre 1963.

CLARÉTIÉ (Jules). — "Tristan Corbière", — *Le Temps*, 19 septembre 1912.

CLOUARD (Herni). — "Un poète de la Bretagne de la mer", — *Tristan Corbière. Revue critique des idées et des livres*, XVII, 10 avril 1912, pp. 44-59.

CORNILLE (Jean-Louis). — "L'impression littéraire", — *Poétique*, XXI, n° 83, sept. 1990, pp. 323-41.

CORDIE (Carlo). — "[note sur] Carmineella Sipola, *La Litane du sommel*" / Tristan Corbière", — *Studi Franciosi*, XXXI, fasc. I, n° 92, mai-aout 1987, p. 318. — (Rassegna bibliografica).

CORTESE (Decio). — "Il Simbolista", — *Fanfulla della Domenica*, XIV, n° 12, 20 mars 1892.

COSSÉ (Laurence). — "Une existence de mœurs en mœurs", — *Le Quotidien de Paris*, n° 1027, 16 mars 1983.

COULLANGES (Jean-Aurélien). — "Tristan Corbière", — *Les Marches de Provence: fascicule spécial sur Tristan Corbière*, t. II, 1ère année, n° 7, août-sept. 1912, pp. 1-13.

CRESSARD (Pierre). — "Il y a cent ans mourait Tristan Corbière", — *La Bretagne*, 6 mars 1975.

DANSEL (Michel). — "Tristan Corbière poète de la modernité (1845-1875)", — *Breviario* (revue des Laboratoires Roussel), n° 89, novembre 1971, pp. 20-23.

DANSEL (M.). — "Tristan Corbière et le lexique", — *Ve et langages*, n° 260, novembre 1973, pp. 602-11.

DANSEL (M.). — "Tristan Corbière (1845-1875)", — *Revue des Lettres*, janv.-mars 1975, pp. 29-39.

DANSEL (M.). — "Tristan Corbière", — *L'Éducation priorie*, n° 1, 2ème trimestre 1979.

DANSEL (M.). — "Tristan Corbière (1845-1875)", — "Numéro spécial Tristan Corbière (1845-1875)", — *La Nouvelle Tour de Feu* / Sous la direction de Michel Daniel, Corbell-Éssonnes, n° 11-12-13, printemps-été-automne 1985, pp. 9-11.

DANSEL (M.). — "Tristan Corbière et l'ironie", in: "Numéro spécial Tristan Corbière (1845-1875)", — *La Nouvelle Tour de Feu* / Sous la direction de Michel Daniel, Corbell-Éssonnes, n° 11-12-13, printemps-été-automne 1985, pp. 135-50. — [article extrait du chapitre "De Tristan Corbière, Théophile de L'inspiration, L'Assurance: L'Age d'homme, 18ème, pp. 175-89].

DAUCHAZE (Phémé). — "Le vrai visage de Tristan Corbière", — *La Gazette des lettres*, 29 avril 1980.

DAVID (Sylvain-Christian). — "La Tragédie du monde de Louis de Léon", — *Revue des Lettres*, n° 283, mai-juin 1981, p. 91-98.

DAX (P.). — "COLIGNY (Ch.)", — *L'Arrière*, XLIII, 1er novembre 1873, pp. 300-301.

DEBAUVE (Jean-Louis). — "Avec Tristan Corbière au Lycée de Saint-Brieux: une lettre inédite suivie d'un poème inconnu et retrouvé", in: "Annuaire bretonique et bretonique", — *Le Tristan Corbière*, n° 28, printemps 1993, pp. 192-93.

DEBAUVE (Jean-Louis). — "Autour de la publication des Amours jeunes / A la mémoire de Fr. F. Burch", — *Panopticon*, [?], [?], [?].

DEBENEDETTI (A.). — "*Gli Amari giullii di Corbière*", — *Il Mondo*, 16 août 1973, p. 26-27.

DECLAUX (Michèle). — "Le premier des maudits", in: "Numéro spécial Tristan Corbière (1845-1875)", — *La Nouvelle Tour de Feu* / Sous la direction de Michel Daniel, Corbell-Éssonnes, n° 11-12-13, printemps-été-automne 1985, pp. 97-98.

DE FALCO (C.). — "Tristan Corbière à Nappé", — *Il Padiglioni*, 7-10 juillet octobre 1975, pp. 234-36.

DEMAILLE (Bernard). — "Deux poèmes inédits de Charles Cros et Tristan Corbière", — *Combat*, 25 février 1971.

DÉRIEUX (Herni). — "À propos des Amours jeunes", — *Égrotisme*, n° 18, février 1937.

DE ROSA (R. T.). — "Cubismo un poeta francese che parla di Napoli e di Palombara", — *Roma*, 13 février 1970.

DI GIROLAMO (Giuseppe). — "A propos de Tristan Corbière [compte rendu de Fr. F. Burch, *Tristan Corbière*]", — *Cahiers de France*, mai-juin 1971, pp. 133-45.

DORCHAIN (Auguste). — "Le monument de Tristan Corbière", — *Annuaire*, 12 octobre 1913.

DROUGARD (Émile). — "Un inédit de Corbière", — *Nouvelles littéraires*, n° 915, 24 juin, p. 6 et 27 avril 1940.

DROUGARD (E.). — "Introduction à *Le Caution des opposés*", — *Le Bulletin de la Société des Etudes littéraires de la France*, XVIII, n° 2, avr.-juin 1963, pp. 34-48.

DROUGARD (E.). — "Tristan Corbière", — *L'Age Nouveau*, n° 5, 1948, pp. 34-48.

DUBOIS (J.). — "Compte rendu de Christian Angelet, *Tristan Corbière*", — *Revue d'histoire littéraire de la France*, LXIII, n° 2, avr.-juin 1963, pp. 340-41.

VILZING (L.). — "L'Annuaire des Amateurs français... Tristan Corbière et Max Jacob... le bulletin mensuel de la Société..." — 30, 91, n° 1, 1978, pp. 94-96.

VILZING (L.). — "Tristan Corbière et la Belle époque..." — La Nouvelle Revue de France, Cahiers Tristan, n° 7, printemps 1982, pp. 19-46.

VILZING (L.). — "La parole dans Les Amateurs français de Tristan Corbière..." — Bulletin trimestriel Tristan Corbière (1985-1977) — La Nouvelle Revue de France, n° 11-12-13, printemps-été-automne 1982, pp. 16-107. — Texte présenté au colloque sur le Tristan et de l'histoire de la parole, octobre 1980, Quers (L'Espresso, Kinguin, Librairie).

WALL (Gaston). — "Tristan aux origines d'un poète" — (s. n.), 1971. — [1982-83] préface de l'éloge d'Alexandre Arnoux, 1982.

WALLZER (Franz-Olivier). — "L'œuvre inédite de Tristan Corbière..." — Journal de Genève, 9 septembre 1972.

WALLZER (F.-O.). — "L'épique mondial..." — Les Cahiers de Tristan Corbière, Paris, Minuit, 1974. — Journal de Genève, 3-4 août 1974.

WALLZER (F.-O.). — "L'analyse de l'écriture de Tristan Corbière..." — Revue d'histoire de la France, n° LXXXIX, n° 2, novembre-décembre 1979, pp. 242-48.

WALLZER (F.-O.). — "Trois lettres inédites de Tristan Corbière à sa mère..." — S. n., n° 1, 1979, pp. 74-80.

WALLZER (F.-O.). — "Tristan sur P.A...." — Les Cahiers de Tristan Corbière, Paris, Minuit, 1977. — Noël, 1977, avec Edith, Suppl. n° 1, n° 1, 1977, pp. 97-101. — [1978-79] [1979-80] [1980-81] [1981-82].

WALLZER (F.-O.). — "Chronologie triviale de Tristan Corbière..." — Chronologie triviale de Tristan Corbière (1985-1979) — La Nouvelle Revue de France, Cahiers Tristan, n° 11-12, 13, printemps-été-automne 1985, pp. 21-24.

WILZING (L.). — "A Tristan Corbière..." — "Psalms dédiés à Tristan Corbière..." — Les Cahiers de Tristan Corbière (1985-1979) — La Nouvelle Revue de France, Cahiers Tristan, n° 11-12, 13, printemps-été-automne 1985, p. 156.

WILZING (L.). — "Corbière (1872-1970)..." — Revue triviale de Tristan Corbière, 1970. — Supplément n° 1, n° 1, 1970, pp. 10-21.

WILZING (L.). — "La vaine et le geste..." — La Nouvelle Revue de France, Cahiers Tristan, n° 11-12, 13, printemps-été-automne 1985, p. 156.

ZACCHETTI (Caroline). — "Su alcune dimensioni della poesia di Giacomo Pascoli..." — Critica, n° 2, 20 mai 1952.

ZAMBONI (Aldemaro). — "Il poeta esiliato..." — Ann. VII, n° 2, 27 mai 1956.

ZAMPONI (Giorgio). — "Una parte inedita..." — Il Mondo, 6 juin 1954.

ZARDINI (M.-L.). — "Gli Amici di Corbière..." — La Fiera letteraria, juin 1972.

IX - Documents divers concernant Tristan Corbière (communications, biographies, catalogues, lettres, expositions, etc.).
Programme d'une Réunion poétique avec le concours de l'Orchestre des Concerts Trévise Théâtre national de l'Odéon, mardi de 7 novembre 1968. Texte édité "Merici" par Josée et "La Fleur" par Rolland. Avec Tristan Corbière, pour cette soirée sur le thème de la mer dans un programme de Mendelssohn, Bartók, Debussy, Hindemith, Villa-Lobos, Mahler, Lalo, Wagner, Rimski-Korsakov, Liszt, Valéry Hely, programme consultable à la Bibliothèque de Morlaix.

Faustine créée par Tristan Corbière... programme consultable à la Bibliothèque de Morlaix.

Montage Michel et Jean Corbière (1970-71) en six programmations successives de Lorient (jeux annuels "La Nausilopos").

Programme des Choristes de la commune de la mer de Tristan Corbière. Les 25, 26 et 27 août 1971 à Morlaix et à Roscoff. 1. et 2. programme Le Théâtre pour "Les Choristes" Fabrice Le Thé ou "Les Choristes choristes". M. René Guéronnot pour "Choristes". M. René Guéronnot pour "Choristes". Au terme de cette soirée, la troupe de Tristan Corbière a été accueillie par le maire de Morlaix, M. René Guéronnot.

Blottissement à Tristan Corbière, 1975-1977. — Catalogue de l'exposition de Tristan Corbière au Musée de Morlaix du 20 mai — 31 août 1975, préparé par Alain de Carville, sous-titrée de la Bibliothèque et de André Caron, conservateur de musée, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

Montage Michel et Jean Corbière (1970-71) en six programmations successives de Lorient (jeux annuels "La Nausilopos").

Programme des Choristes de la commune de la mer de Tristan Corbière. Les 25, 26 et 27 août 1971 à Morlaix et à Roscoff. 1. et 2. programme Le Théâtre pour "Les Choristes" Fabrice Le Thé ou "Les Choristes choristes". M. René Guéronnot pour "Choristes". M. René Guéronnot pour "Choristes". Au terme de cette soirée, la troupe de Tristan Corbière a été accueillie par le maire de Morlaix, M. René Guéronnot.

Blottissement à Tristan Corbière, 1975-1977. — Catalogue de l'exposition de Tristan Corbière au Musée de Morlaix du 20 mai — 31 août 1975, préparé par Alain de Carville, sous-titrée de la Bibliothèque et de André Caron, conservateur de musée, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

Découverte Retravaille de la poésie et de l'œuvre de Tristan Corbière...

Retravaille de la poésie et de l'œuvre de Tristan Corbière, par M. René Guéronnot, sous-titrée de la Bibliothèque et de André Caron, conservateur de musée, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403,

Remerciements

L'exposition a été réalisée par le Musée des Jacobins conjointement avec la Bibliothèque municipale avec le concours du Ministère de la Culture - Direction Régionale des Affaires Culturelles, du Conseil Général du Finistère, de la Ville de Morlaix

Que toutes les personnes qui ont permis la réalisation de cette exposition trouvent ici l'expression de notre gratitude, en particulier

madame Duhamel-Vacher-Corbière, petite-nièce de Tristan Corbière, pour son accueil chaleureux, son aide précieuse et les prêts auxquels elle a consenti.

monsieur Jean-Albert Guénégan pour sa contribution et son soutien actif, attentif et amical.

les auteurs des textes du catalogue :

mesdames Fabienne Le Chanu - Murielle Vettier - messieurs Jean Berthou - Eugène Guillevic - Marcel Postic - Pascal Rannou,

les collectionneurs :

mesdames Le Clech - Ledan-Penther - Tréanton ainsi que tous ceux qui ont souhaité garder l'anonymat,

les responsables de collections publiques :

madame Annamaria Petrioli Tofani et madame le Docteur Caterina Caneva (Galleria degli Uffizi, Firenze), mesdames Rodia Duffet-Bourdelle et Betty Mons (Musée Bourdelle, Paris), monsieur Brini (Bibliothèque Armand Salacrou, Le Havre)

les artistes :

François Béalu - François Dilasser - Alain Guérolé - Jean-Luc Le Balp - Jean-Jacques Morvan

ainsi que le personnel du musée, le personnel de la Bibliothèque municipale (sans oublier Marie-Thérèse Coum, ancien conservateur de la Bibliothèque Municipale), les Services Techniques Municipaux

pour leur aide apportée à la documentation et à la recherche des œuvres :

mesdames Michèle Coic (Bibliothèque municipale, Quimper), Lavisse-Touzé (Mémorial Jean-Moulin, Paris), Marthe Le Clech, monsieur Pierre Belfond, maître Eric Buffetaud (Commissaire-priseur, Paris), messieurs André Cariou (Musée des Beaux-Arts, Quimper), René Guyomard, Lugan (Musée des Beaux-Arts, Béziers), Jean-Michel Place, Michel Polak, la Mairie de Plouaret

Réalisation :

Commissariat général de l'exposition : Patrick Jourdan, Conservateur du Musée Anne-Marie Quesseveur, Bibliothèque municipale de Morlaix

Commissaires scientifiques : Fabienne Le Chanu - Jean Berthou

Conception du catalogue, de l'affiche et du carton : Patrick Jourdan avec le concours de Christian Spagnol

Saisie des textes et correction des épreuves : Michelle Tosser

Recherche et documentation, suivi de la conception du catalogue : Anne-Marie Quesseveur

Graphisme de l'affiche, du carton d'invitation : Jean-Luc Le Balp

Crédits photographiques : Alain Le Nouail - Ufficio Concessione et permessi di questa Soprintendenza, Firenze

Photocomposition, mise en page, impression : Imprimerie de Bretagne, Morlaix

© Musée des Jacobins, 1995 - I.S.B.N. 2.906218.19.7

© ADAGP, Paris, 1995, pour P. Ambrogiani, M. Asselin, A. Bourdelle, E. Céria, S. Daij, L.-A. Moreau, J.-J. Morvan.

Table des matières

A Tristan Corbière Jean-Albert Guénégan	p. 3
Tristan Corbière : voyageur au pays du vrai Eugène Guillevic	p. 5
Biographie de Tristan Corbière (1845 - 1875) Fabienne Le Chanu	p. 7
Le Roscoff d'Edouard Corbière Jean Berthou	p. 12
Le poète et la prostituée... Fabienne Le Chanu	p. 13
Un Breton à Paris Fabienne Le Chanu	p. 15
L'Italie de " Raccrocs " et l'Espagne des " sérénades " Fabienne Le Chanu	p. 17
Edouard Corbière (Brest, 1793 - Morlaix 1875) Jean Berthou	p. 19
La part du père dans les Amours jaunes Jean Berthou	p. 20
La nécrophilie corbiérienne Fabienne Le Chanu	p. 23
Tristan Corbière et la Bretagne Pascal Rannou	p. 28
Tristan de Loonnois Fabienne Le Chanu	p. 28
Saint Tupetu de Tu-Pe-Tu Jean Berthou	p. 29
Conlie Jean Berthou	p. 30
Le bestiaire des Amours jaunes Fabienne Le Chanu	p. 31
Le titre des Amours jaunes Jean Berthou	p. 36
Le frontispice des Amours jaunes Jean Berthou	p. 37
Tristan Corbière et la peinture : portrait d'un "peintre écrémé du Salon" Fabienne Le Chanu	p. 39
Tristan Corbière et ses illustrateurs Murielle Vettier	p. 43
Salvador Dali (1904 - 1989) et les Amours jaunes Jean Berthou	p. 49
Tristan Corbière précurseur, héritage et modernité des Amours jaunes Fabienne Le Chanu	p. 51
Tristan Corbière et le Symbolisme Marcel Postic	p. 54
Livres, documents, objets et oeuvres exposés	p. 55
Bibliographie Fabienne Le Chanu	p. 65

Le présent catalogue a été tiré à 1 035 exemplaires sur papier Kaolimat Ivoire 120 g.

35 exemplaires sont accompagnés d'une pointe sèche originale intitulée *Priape d'ouragan* de François Beaul, signée et tirée sur Japon Hodomura. Ils se répartissent ainsi :
20 exemplaires numérotés de 1 à 20
5 exemplaires d'artiste numérotés de A à E
10 exemplaires réservés aux collaborateurs et au dépôt légal numérotés de I à X.

Achévé d'imprimer à Morlaix sur les presses de l'Imprimerie de Bretagne le 20 juin 1995.



Jean-Luc Le Balp
Tristan Corbière, 1995
Technique mixte
Projet d'illustration de l'affiche
du 150^e anniversaire de la naissance du poète



MON BLAZON PAS BEGUEVLE
EST COME MOY FAQVIN.

Nous bandons a la guerre
J'end. Grole d'arlequin